
3 1761 07878781 9

ITINÉRAIRES D'INTELLECTUELS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Évolution du roman social (*épuisé*).

La Conversion d'un catholique germanophile. L'affaire Prum (*4e mille*).

Le Principe des Nationalités (*épuisé*).

(*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Thérouanne 1920.*)

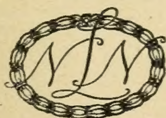
[Une seconde édition, complètement remaniée, est en préparation.]

Rhin et France (*2e mille*).

RENÉ JOHANNET

ITINÉRAIRES D'INTELLECTUELS

LE RÊVE ET LA VIE DE CHARLES PÉGUY
PÉGUY ET LES « CAHIERS DE LA QUINZAINE »
PÉGUY ÉCRIVAIN ET POÈTE
SA CONVERSION ET SES IDÉES — SES PROPOS FAMILIERS — SES PROJETS LITTÉRAIRES
L'ÉVOLUTION DE GEORGES SOREL
GEORGES SOREL ENTRE MAURRAS ET LÉNINE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXXI

Il a été tiré de cet ouvrage
douze exemplaires sur vergé teinté pur fil
des Papeteries Lafuma
numérotés à la presse de 1 à 12



A PAUL BOURGET

NOTE

Ces études ont paru de 1913 à 1920 dans *les Lettres* et *le Correspondant*. Je n'y ai rien changé en général.

ITINÉRAIRES D'INTELLECTUELS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

AVANT-PROPOS

LE RÊVE ET LA VIE DE CHARLES PÉGUY

Avant de rassembler ces études, je voudrais, Péguy, méditer un instant sur la déconvenue que fut votre vie et en tirer une leçon. Vous aimiez qu'on s'occupât de vous, de votre grandeur, de votre essence. Votre cas vous intéressait, parce que c'était vous et parce que c'était un cas. Vous saviez gré à ceux qui prenaient goût à votre âme et qui essayaient de vous aider dans votre tâche impossible. Il me semble que c'est vous plaire encore que de continuer de parler de vous à vous-même.

Parmi tous les souvenirs que je n'ai pas dits et qui flottent derrière votre nom, il en est un banal et presque comique de banalité, mais qui m'apparaît comme le plus cruel. C'était vers juin ou juillet 1911, l'année de ces chaleurs épuisantes. Vous sortiez des *Cahiers* pour gagner, par le Luxembourg, cette petite gare de Denfert-Rochereau, qui forma si longtemps le point de couture entre vos misères de Paris et vos tracas ménagers.

Que de fois, depuis lors, je vous accompagnai à travers ce parc, vrai jardin de l'intelligence, et plus vaste, dans l'histoire de l'esprit, que les prairies bien tondues d'Oxford ou les parterres d'Académos ! Que de fois vous m'y avez sommé, à brûle pourpoint, de vous traduire dans la langue divine de Platon, des bouts de phrases captieux, faits pour réjouir dans vos profondeurs le bon vieux régent de Sorbonne qui y sommeillait doucement !

Ce jour-là vous étiez triste. Vous n'exigiez pas l'impératif aoriste d'un verbe provocateur. Vous ne parliez pas de faire monter Démosthène à la tribune, dans l'espoir de me prendre en faute sur le genre de chemin qui conduisait à la tribune aux harangues. Vous marchiez silencieux et la tête inclinée, les yeux fixés durement un peu au-dessous d'une ligne d'horizon que vous étiez seul à voir, mais dont les nuages secrets faisaient sur votre regard tantôt de la lumière et tantôt de la nuit : « Savez-vous ce que j'emporte ? » Je n'avais pas encore remarqué, sous votre bras, le paquet assez volumineux qui me valait cette question. Je ne répondis rien et vous considérai. « Ah ! mon ami, — et j'entends encore votre ton cassé — il faut que vous sachiez que j'habite au milieu des jardins, vous savez, ces immenses étendues maraîchères de la banlieue. Des haricots, des petits pois, comme ça ! Des prairies de choux. Toutes les verdures : la verdure de l'épinard, qui n'est pas la verdure de l'oseille. La dentelure de la carotte, qui n'est pas la dentelure du persil. Tout ça, je vois tout ça, tous les matins, à perte de vue, et je n'en puis pas manger. »

Vous aviez prononcé man-ger en deux syllabes. « Parce que c'est trop cher. Comprenez-vous cela et comprenez-vous l'horreur de cela, que moi, Péguy, je vive au milieu des légumes et que je ne puisse pas manger de légumes ? C'est peut-être le signe le plus accusateur du monde moderne que cette dislocation, ce disjointement de la nature. Élever un haut mur invisible entre ceci et cela, qui se tiennent, qui sont fabriqués pour aller ensemble, entre l'homme Péguy et la nature, inventée par Dieu pour être utilisée par Péguy et pour Péguy, voyez-vous bien cela ? Cette défense, cette prohibition, tout de même, c'est nouveau, ce scandale dans l'histoire ! » Il y eut un moment de silence et le monologue continua : « Quelle misère ! voilà que pour me nourrir, moi, ma femme et mes enfants, je suis forcé de sortir de la campagne, de venir à Paris, car je n'y suis venu aujourd'hui que pour cela, et d'acheter, dans un magasin d'épicerie, des légumes secs. Et ces légumes *secs*, — vous faisiez claquer le mot comme un coup de fouet — je les mangerai ce soir, demain, en regardant par ma fenêtre les légumes frais, que je n'ai pas le droit de manger, notez-le bien, parce que je ne gagne pas assez d'argent. » La fin de la phrase fut dite avec un certain *déliement* de la langue, une certaine *coulure* du souffle, qui traduisaient d'habitude en vous une joie mauvaise.

L'amertume de cette conversation m'est souvent revenue au cœur, en pensant à vous et à votre vie extraordinaire. Vous excelliez à faire valoir des disparités soudaines ; votre parole, alors, ressem-

blait à ces injections subtiles que l'histologiste ou le chirurgien envoient dans un tissu pour le différencier de ses entours. Des nervures insoupçonnées apparaissaient ainsi, avec vous, dans le monde moral ; des détails minuscules occupaient soudain une place immense dans une perspective plus allongée. Ce jour-là, j'ai très bien senti quelle injure vous receviez continûment de la société. Et depuis je me suis dit bien des fois : Péguy a vécu, malgré la vie, de grands rêves que la vie a tués à la fin. Qu'a-t-il voulu faire, en somme, cet esprit de grand vouloir et de petit artifice ?

Péguy a *voulu* être un grand écrivain. Il n'y a pas réussi. L'éloge qu'il avait entendu rendre au Grand Écrivain en soi, de l'école primaire d'Orléans à la Sorbonne, cet idéal de probité intellectuelle, de courage devant les idées, de dignité au regard de l'argent, d'originalité stylistique, d'intransigeance doctrinale, d'enseignement universel, il a voulu de toutes ses forces le réaliser pour son compte. Avec du talent, de la probité, du courage et peut-être du génie, Péguy a échoué.

Il a échoué pour plusieurs raisons, dont les unes tiennent à lui-même, à son mauvais caractère, à sa bizarrerie d'esprit, à son orgueil soupçonneux, à son manque absolu de haute habileté, à ses sautes d'humeur, et dont les autres tiennent au monde moderne, à la nécessité, par exemple, de se plier d'abord à l'argent pour dominer l'argent plus tard. Que ne dirait-on pas à ce sujet ? Du fond de son étroite chapelle, Péguy prétendait régenter l'univers. Son style étrange, volontairement brut,

délibérément de premier jet, il prétendait l'imposer comme définitif. Ses intuitions auraient pu faire la fortune d'un philosophe moins péremptoire, disposé davantage à les appuyer sur des recherches modestes mais indispensables. Péguy tenait à ce qu'on les célébrât aussitôt comme autant de révélations. Et ainsi de suite. A ses débuts il dépensa des sommes considérables — pour ses ressources — dans l'impression d'ouvrages illisibles qui, pour renchérir, se présentaient sans pagination. Jamais la disproportion du rêve et de la vie n'éclate autant que dans ces livres de jeunesse : *Marcel ou la Cité harmonieuse*, la première *Jeanne d'Arc*.

Par bien des côtés, Péguy rappelle Léon Bloy. L'un et l'autre manquèrent de bon sens. Après tout le public n'est pas tenu d'avoir de l'héroïsme dans ses lectures et l'on ne s'impose pas à lui par l'originalité toute nue et toute rêche. Ce qui, à la vérité, déconcerte le plus dans ces écrivains, c'est d'une part leur prétention au succès d'argent immédiat, d'autre part leur besoin farouche d'isolement intellectuel. L'un exclut l'autre. Nos vieux auteurs en usaient plus modérément. Quelle leçon de retenue et de modestie, de patience surtout, nous offrent à cet égard les vies de Camoens, de Milton, de La Bruyère, de Johnson, de Cervantès, de Corneille, de Racine, de Chateaubriand même. Ils ne demandaient pas au siècle, ceux-là, plus que le siècle ne peut donner : c'est à la *race future* qu'ils remettaient sagement le souci de leur gloire. Je ne vois pas que Malherbe, qui avait de soi-même une idée si hautaine, ait jamais exigé de ses contemporains

les hommages effrénés auxquels prétendaient d'emblée des génies secondaires comme Léon Bloy ou Péguy. Sur ce point, Mallarmé les dépasse de cent coudées. O maîtres, laissez faire le temps ! Qui vous presse ? Fagus est bien employé de bureau !

Mais le monde moderne, dépris d'éternité, parce qu'il est dépris de christianisme, ramène sans cesse ses désirs à grands coups de fouet dans l'écurie bourbeuse de l'Immédiat. Dans des temps plus chrétiens, on se résignait d'un cœur plus soumis aux tâches quelconques et l'on travaillait d'amour aux besognes de choix. Les grands païens ne connurent pas davantage cette hâte immodérée, cette frénésie d'écriture et cette boulimie d'applaudissements qui donnent à l'intellectuel contemporain, quel qu'il soit, une figure si bouffonne et si pitoyable. Virgile ne publia point l'Énéide. Homère traverse les siècles avec un bagage moins volumineux qu'un seul des romans de Dickens ou de Marcel Proust. Quand donc écrirons-nous moins pour vivre plus ou penser mieux ? Ne voyez-vous pas, sur ce point, comme Pascal rejoint Horace ?

Quand je tenais à Péguy semblable discours, il me répondait que le monde moderne est un dur maître et qu'une de ses inventions les plus exécrables consiste à persuader à l'écrivain qu'on peut gagner sa vie en écrivant : « Qu'est-ce que je demande, après tout ? Je demande à mon métier de nourrir son artisan. Je demande que mon travail me permette, à moi travailleur, d'élever ma famille avec décence. Et cela, je ne l'obtiens pas. Songez-

vous ce qu'il y a de terrible, dans ma situation, pour le monde moderne ? »

Ce qu'il y avait surtout de terrible, c'était chez Péguy ce parallélisme insoluble du rêve et du réel, de l'imagination et du fait, de l'idéal et du possible. Jamais l'un n'a pu pénétrer dans l'autre et le féconder, pas plus qu'il ne s'en est affranchi. Jamais Péguy n'a pu se résigner sans retour à lâcher la ficelle du cerf-volant héroïque qui le harassait. Jamais un sourire durable du hasard n'est venu soulager sa longue misère. Qui pis est, la vie remportait sur lui de basses revanches. Il avait défié l'Argent. L'Argent se vengeait. Il lui imposait des démarches humiliantes. Il l'obligeait même à des inventions extravagantes pour ménager son attelage quadripartite d'abonnés libres-penseurs, catholiques, protestants et juifs, dont il vivait. De là, chez lui, une « politique spirituelle » (l'expression est de Maritain) qui défie parfois le sens commun.

Partout nous rencontrons dans la vie de Péguy ces essors trop tôt rabattus, dans le temporel comme dans le spirituel. Car il n'avait pas seulement fait le rêve d'être un grand écrivain, mais il voulut aussi tour à tour présenter le type du Révolté, du Chrétien, du Père de famille, du Soldat. Et, certes, je ne nie pas qu'il n'ait atteint son dernier désir ; ce succès lui coûta la vie.

Tout cela, qui est vrai, ne ravit pas à Péguy sa couronne. L'exemple qu'il nous laisse demeure pur et demeure grand. Son échec ne porte que sur les moyens. Il ne concerne pas le but.

Il est beau qu'à notre âge, un esprit de la pre-

mière élite ait formé dès sa jeunesse l'entreprise d'échapper à tout ce qui mutile et à tout ce qui ternit. Il est auguste qu'il y ait consacré sa vie sans défaillance, en dépit de l'acharnement de l'infortune, en dépit même de la persistance de ses erreurs.

La splendeur de Péguy naît du choc répété de ce rêve inlassable et de ce malheur continu. C'est par la volonté de n'en rien distraire que Péguy s'impose à notre respect, qu'il mérite notre amour, qu'il défie l'oubli. Son souvenir, au milieu des sinuosités de l'arrivisme, ressemble à cette épée droite et dure que les Germains plantaient en terre et qui était leur dieu. Péguy n'a pas été peut-être, n'a pas été sûrement le Grand Écrivain qu'il rêvait d'être. Par cette droiture, par cette intransigeance, il a réalisé un type de l'Homme.

CHAPITRE II

PÉGUY ET SES CAHIERS

I. L'ENFANCE

Charles Péguy est né à Orléans, dans la paroisse Saint-Aignan, le 7 janvier 1873. Son père était beauceron, fils et petit-fils de vignerons du Val de Loire, sa mère bourbonnaise, petite-fille de bûcherons. Il ne connut que celle-ci et la mère de celle-ci, cette fameuse grand-mère, dont il parle si souvent et qui « première lui enseigna le langage français ». Elle ne savait pas lire. Péguy « lui doit tout ». Elle ne savait pas lire, mais elle savait conter : « Quand j'étais petit et que ma grand-mère me contait les histoires du temps qu'elle était petite, j'écoutais les histoires du temps passé... Elle était femme forte et active... vieille et cassée en deux... elle aimait conter la belle histoire. » Par cette grand-mère restée paysanne, Péguy fut formé paysan. Et philosophe de l'histoire.

La famille était pauvre[1]. On y travaillait ferme. On travaillait partout en ce temps-là : « C'était rigoureusement l'ancienne France et le peuple de

1. Mais non pas misérable. Péguy n'a jamais manqué de rien. Lire à ce sujet *Péguy et sa mère*, de Thellier de Poncheville.

l'ancienne France. C'était un monde, à qui appliqué ce beau nom, ce beau mot de peuple, recevait sa pleine, son antique application... On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes qu'un enfant, élevé dans une ville comme Orléans entre 1873 et 1880, a littéralement touché l'ancienne France, l'ancien peuple, le peuple tout court, qu'il a littéralement participé de l'ancienne France, du peuple. On peut même dire qu'il en a participé entièrement, car l'ancienne France était encore toute, et intacte. La débâcle s'est faite, si je puis dire, d'un seul tenant, et en moins de quelques années. »

Quand son enfance lui remonte à fleur d'âme Péguy est tout éloquence. Si nous insistons sur cette enfance, c'est que lui-même y insiste, et s'il insiste, c'est qu'il a ses raisons d'insister, que nous tâcherons de débrouiller plus tard : « Une ferme en Beauce, encore après la guerre, était infiniment plus près d'une ferme gallo-romaine ou plutôt de la même ferme gallo-romaine, pour les mœurs, pour le statut, pour le sérieux, pour la gravité, pour la structure même et pour l'institution, pour la dignité, (et même, au fond, d'une ferme de Xénophon), qu'aujourd'hui elle ne se ressemble à elle-même. Nous avons connu un temps où, quand une bonne femme disait un mot, c'était sa race même, son être, son peuple qui parlait. Qui sortait. Et quand un ouvrier allumait sa cigarette, ce qu'il allait vous dire, ce n'était pas ce que le journaliste a dit dans le journal de ce matin. Les libres-penseurs de ce temps-là étaient plus chrétiens que nos dévots d'aujourd'hui. Une paroisse ordinaire de ce temps-

là était infiniment plus près d'une paroisse du quinzième siècle, ou du quatrième siècle, mettons du cinquième ou du huitième, que d'une paroisse actuelle. »

« Nous avons connu des ouvriers qui avaient envie de travailler. On ne pensait qu'à travailler. Nous avons connu des ouvriers qui le matin ne pensaient qu'à travailler. Ils se levaient le matin, et à quelle heure, et ils chantaient à l'idée qu'ils partaient travailler... Travailler était leur joie même, et la racine profonde de leur être. Et la raison de leur être. Il y avait un honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs, le plus chrétien, le seul peut-être qui se tienne debout. C'est par exemple pour cela que je dis qu'un librepenseur de ce temps-là était plus chrétien qu'un dévot de nos jours. »

« Nous avons connu un honneur du travail exactement le même que celui qui, au moyen-âge, régissait la main et le cœur. C'était le même, conservé intact en dessous... Nous avons connu cette piété de l'*ouvrage bien faite*, poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu, toute mon enfance, rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales. Un artisan de mon temps était un artisan de n'importe quel temps chrétien. Et sans doute peut-être de n'importe quel temps antique. Un artisan d'aujourd'hui n'est plus un artisan. »

Il faut lire, dans *l'Argent*, ce magnifique *porche* du travail dédié à son enfance, par Péguy. Cette

éloquence sans élans, grave, d'un seul mouvement nous reporte en pleine France, quand il y avait une France, belle et classique. Pour Péguy, classicisme et travail se tiennent. Mais laissons-le se raconter. Il grandit ; il a sept ans ; il est heureux : « On ne peut se représenter quelle était alors la santé de cette race. Et surtout cette bonne humeur générale, constante, ce climat de bonne humeur. Et ce bonheur, ce climat de bonheur. Évidemment on ne vivait point encore dans l'égalité. On n'y pensait même pas, à l'égalité, j'entends à une égalité sociale. Une inégalité commune, communément acceptée, une inégalité générale, un ordre, une hiérarchie qui paraissait naturelle ne faisaient qu'étager les différents niveaux d'un commun bonheur... On vivait alors. »

C'était en 1880, « temps des folies scolaires ». « Par quel recroisement fallut-il que ce fût dans le vieux faubourg, à trois ou quatre cents mètres de la maison de ma mère, peut-être à moins, car j'avais les jambes courtes, qu'on venait d'achever ce palais scolaire qu'était alors l'École Normale des instituteurs du Loiret... On me mit à l'École Normale. Ce ne devait pas être la dernière fois. Cela signifiait cette fois-là qu'on me fit entrer dans cette jolie petite école annexe qui demeurait dans un coin de la première cour de l'École Normale, à droite en entrant, comme une espèce de nid rectangulaire, administratif, solennel et doux. » La laïcisation venait d'être inventée. Elle faisait fureur. « Nous ne nous en apercevions pas. Nous étions pourtant bien placés pour nous en apercevoir... Non seule-

ment les jeunes écoles normales étaient le cœur et le foyer de la jeune laïcisation, mais notre École Normale d'Orléans était une pure entre les pures... Heureuse enfance. Heureuse innocence. Bénédiction sur une bonne race. Tout nous était bon. Tout nous réussissait. Nous prenions de toutes mains et c'étaient toujours de saines nourritures. Nous allions au catéchisme, le jeudi, je pense, pour ne pas déranger les heures de classe. Le catéchisme était fort loin de là, en ville, dans notre antique paroisse de Saint-Aignan. Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça... Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves maîtres... Nous ne nous en apercevions pas... Nous étions des petits garçons sérieux de cette ville sérieuse, innocents et au fond déjà soucieux. Nous prenions au sérieux tout ce que l'on nous disait, et ce que nous disaient nos maîtres laïques, et ce que nous disaient nos maîtres catholiques. Nous prenions tout au pied de la lettre. Nous croyions entièrement, et également, et de la même créance, à tout ce qu'il y avait dans la grammaire et à tout ce qu'il y avait dans le catéchisme... Nos maîtres laïques avaient un certain enseignement, une certaine métaphysique. Nos maîtres curés avaient, donnaient un enseignement diamétralement contraire, une métaphysique diamétralement contraire. Nous ne nous en apercevions pas... Nous étions de petits bonshommes sérieux et certainement graves. J'avais entre tous et au plus haut degré cette maladie. Je ne m'en suis jamais guéri... J'ai toujours tout pris au sérieux. Cela m'a mené loin. »

Le séjour de Péguy à l'École Normale Primaire d'Orléans ne dura que quelques années. Un nouveau directeur, M. Naudy, le « rattrapa par la peau du cou » à l'École Professionnelle où il venait d'entrer et, avec une bourse municipale, l'expédia au lycée : « *Il faut qu'il fasse du latin* », avait-il dit. « Ce que fut pour moi cette entrée dans cette sixième à Pâques, l'étonnement, la nouveauté devant *rosa, rosæ*, l'ouverture de tout un monde, tout autre, de tout un nouveau monde, voilà ce qu'il faudrait dire... Le grammairien qui une fois la première ouvrit la grammaire latine sur la déclinaison de *rosa, rosæ* n'a jamais su sur quels parterres de fleurs il ouvrait l'âme de l'enfant. » En cinquième, le grec ne fut pas moins révélateur : ses belles histoires, qui valaient celles de la grand-mère, procuraient à l'enfant « une singulière impression d'agrandissement, c'est-à-dire de *libération* ».

Travail partout. Sérieux partout. Et la grande paix de l'innocence. Quand on avait le temps, je suppose, on allait rendre visite aux parents, du côté de Fleury-aux-Choux, de Saint-Jean-de-Braye, de Combleux, de Chécy, de Vennecy, de Bou, de Tardié, de Loury, de Boigny « qu'il faut prononcer *Bôgny* avec un ô très bref, de Donnery, qu'il faut prononcer *Deaunnery* avec un *ô* très long, un *eau* qui n'en finit pas, qui devant le double *n* résonne comme un tonnerre grave très long ». Péguy gardait contact avec la terre et sa paysannerie. Il y a comme cela en Beauce et au Val de Loire quinze ou vingt maisons rustiques et vigneronnes « où je sais depuis trente ans les deuils et les joies, les deuils fréquents,

les deuils nombreux, les longs deuils, les deuils répétés, *crebri*, fréquents ; et les brèves, les courtes joies. Je sais qui est au cimetière et qui n'y est pas. Pas encore. Quinze ou vingt maisons où je suis reçu de plain pied, *de plano*, sans interférence de rien ».

Rien de remarquable ne paraît s'être passé au lycée d'Orléans, si tant est qu'on puisse refuser cette appellation de remarquable à la transmission de la culture classique à un esprit éminemment fait pour la recevoir, la retenir, la défendre et la propager. M. Georges Goyau était alors dans les *grands*. *Petits*, *grands*, marge immense, abîme infranchissable que la vie se charge plus tard de combler. Qu'il nous soit permis, à cette occasion, d'évoquer la figure de Madame Lucie-Félix-Faure Goyau. L'une des premières elle comprit la portée de l'œuvre de Péguy, et, jusqu'au dernier moment de sa noble vie, ne cessa de l'encourager. C'est au lycée d'Orléans que Péguy rencontra également M. André Bourgeois, administrateur des *Cahiers* depuis leur fondation. Il y connut vaguement Pujo.

D'Orléans, Péguy gagna Lakanal (1891-92), accomplit l'année suivante, derechef à Orléans, son service militaire au 131e d'infanterie ; en 1893, préparant, pour la seconde fois l'École Normale, il faisait son entrée à Sainte-Barbe. Son cercle de connaissances s'élargissait. Il se lia très étroitement alors avec les frères Tharaud. Nous sommes en 1894. La formation de Péguy est achevée. Il a même commencé à se défaire, à se déformer.

Devant cette enfance qui passe, qui est déjà passée, il faut reconnaître que dans toute la vie de Péguy

elle seule compte supérieurement. Il y a recueilli en effet les principes moteurs qui le pousseront toujours : principes d'ordre, de travail, de respect, de probité, de tradition, de foi. Il ne se trompe jamais en remontant à son enfance comme à l'unique solidité.

Péguy est resté paysan, est resté *secondaire*. Il n'est vraiment *bon* que lorsqu'il parle de la *terre*, du *peuple* et des *anciens*, que lorsqu'il se rappelle sa grammaire ou son catéchisme, son Virgile ou ses professeurs de Virgile, que lorsque son passé lui ressort, son passé le plus lointain, le premier, l'irremplaçable.

Il y a un ton, une émotion qui ne déçoivent pas. Quand Péguy parle de la Beauce, quand Péguy parle du catholicisme, quand Péguy parle de la République, quand Péguy parle du « père Edet », le professeur à l'ancienne mode, on sent qu'il parle de personnes, de croyances, de choses et d'institutions qui lui tiennent à cœur, à qui il se doit. Quand il parle de M. Herr, ou de Jaurès, ou de M. Lavisse, ou de M. Langlois, ou du monde moderne, le monde où il n'est plus jeune, il a aussi un ton et une émotion tout autres, qui ne déçoivent pas non plus.

C'est pourquoi son séjour à l'École Normale pourrait être passé sous silence. Rien de moins normalien que Péguy, au sens mi-favorable mi-défavorable de ce mot. Il est vrai que l'École Normale de 1894 prolongeait et couronnait les études classiques. Elle ne les déformait pas. La disgrâce des fiches et des micrographes ne l'avait pas enveloppée, de compte à demi avec la Sorbonne, dans une commune disgrâce de fiches et de micrographie. On n'avait pas

encore imaginé de traiter Racine à l'éprouvette et Corneille au chalumeau, de faire passer Pascal sous la hotte, de considérer Victor Hugo comme un magma, de convertir l'histoire en inventaires et la littérature en chimiâtrie. MM. Boissier, Plessis, Tournier, Girard, Bédier, Bloch, Perrot, Bergson, Ollé-Laprune, Georges Lyon ont laissé ou conservent une noble tradition d'humanisme. M. Lanson lui-même, qui suppléait Brunetière, n'avait pas encore lié partie avec la secte de malfaisance. Aussi bien M. Lanson lui-même n'est peut-être pas tout à fait ou pas du tout ce que Péguy voudrait qu'on pensât qu'il est. Ce qui est grave, et où Péguy a raison, c'est que M. Lanson corrobore, — par son autorité scolaire, — les faits et gestes de ceux-là dont il faut penser tout ce que Péguy exige que l'on pense qu'ils sont.

Péguy aurait donc traversé l'École Normale sans modifications nouvelles, s'il n'y avait d'abord subi l'emprise de M. Bergson, s'il n'y avait fait ensuite la connaissance de M. Romain Rolland, qui lui enseignait l'histoire de l'art, si enfin il en était sorti par la bonne porte, la porte de l'agrégation. Supprimer de l'œuvre de Péguy l'accent bergsonien, c'est l'appauvrir, retrancher des *Cahiers Jean-Christophe* et *Beethoven*, c'est les mutiler, et c'est anéantir Péguy que de le supposer professeur.

D'ailleurs, c'est à l'École Normale que débutent ses tribulations. Au bout d'un an, il part en congé (95-96), revient, échoue, passe à la Sorbonne comme boursier (97-98), se marie et ouvre boutique.

II. LES PREMIÈRES ŒUVRES

C'est ici que commence la chronique du règne de Charles Péguy, chronique dure et tempestueuse, chronique de trahisons et de constance, avec des alliances véhémentes et des inimitiés qui ne pardonnent pas. On y verra de l'honneur, de l'héroïsme et de la lâcheté. Chronique de légende, où Grecs et Troyens se massacrent parmi les tentes de Rhésus. Chronique guerrière, et de guerre furieuse, avec des généraux qui manœuvrent et des forbans qui intriguent. Coups de poignard et coups de canon. Et combien de défaites de Leipzig ! Levées en masse, mines, contre-mines, assauts dans la fumée, longs conseils après la victoire et mélancoliques abdications. Emprunts forcés, tarif maximum, rationnement des troupes, tous les désastres. Et puis des enveloppements, coupés de sorties rageuses. Des fuites sensationnelles. Des lassitudes que la paix ne peut guérir. Et autour de tout cela une atmosphère de casemate et de convention nationale où se heurtent dans un bruit de tonnerre les ultimatums, les anathèmes, les réquisitoires. Une insécurité, une inquiétude permanentes. Le dégoût d'être vainqueur sans noblesse. La gloire d'avoir raison contre le succès.

Vers 1890 sans doute, Péguy était devenu socialiste, très sérieusement, très consciencieusement socialiste. Il restait, en dessous, tout entier lui-même. Il s'imaginait avoir perdu la foi. Il croyait

réformer le monde. Autant d'illusions. Ce qui était très réel, c'est le sérieux de son attitude. Et cela seul compte, pour le moment. Lotte, qui l'a connu à Sainte-Barbe en 1894, nous le dépeint de la manière suivante : « C'était un homme petit, carré d'épaules, serré dans un veston étriqué, d'énormes souliers ferrés aux pieds, un étroit chapeau mou sur la tête, une face éclairée de paysan où brillaient deux yeux aigus. « Regarde ses mâchoires ! » me dit en riant Paul Acker. Il les avait en effet d'une énergie singulière, marquées par d'énormes maxillaires dont on voyait les muscles jouer sous la peau. « Il me faut de l'argent, disait Péguy, pour la grève de.... » Il y avait toujours une grève quelque part et il fallait toujours de l'argent à Péguy. Il allait de groupe en groupe, chacun épuisant son flasque gousset de potache et Péguy partait d'un pas rapide, toujours soucieux, toujours sincère. Il était impossible de refuser de l'argent à Péguy ; on n'en avait pas même l'idée ; il n'avait qu'à tendre la main pour qu'aussitôt on vidât ses poches. En ce temps-là, le jeu aux courses était en grande faveur à Barbe. Dans mon étude circulaient des journaux de sport, et nos camarades Vénézuéliens, Guatémaliens, Tahitiens, Argentins, passaient une bonne partie de leur temps à préparer d'infaillibles martingales. Un jour qu'un élégant Roumain avait devant moi clamé qu'il tenait « un tuyau épatant », Péguy vint justement nous demander de l'argent. Il lui en fallait beaucoup, c'était pour *la Petite République*, l'organe alors du parti socialiste non encore unifié. Je lui vantais le tuyau de mon Roumain. « On ne joue pas aux

courses », dit simplement Péguy ; et je me trouvai soudain désemparé, honteux de moi, confus de cette basse et ridicule proposition ».

Un personnage de Bourget, ce Péguy. Méthodique comme un mécanisme d'horlogerie, net comme lui et ne reculant jamais devant les conséquences de ses actes, surtout si elles sont extrêmes. A l'époque dont Lotte nous parle, un événement se produisait qui devait décider de toute sa vie. Le 15 octobre 1894, on arrêtait le capitaine Dreyfus. En fin décembre, on le condamnait. Quelques criailleries ; Jaurès réclamait douze balles dans le corps, non pour soi, mais pour Dreyfus. Puis le silence. L'histoire remisait le tumulte pour deux années. Enfin l'*affaire* éclata. De tout son cœur de socialiste et de logicien, de tout son cœur implacable, Péguy se jeta dans la fournaise. Il fut dreyfusiste, dreyfusien, dreyfusard, avec action, avec emportement, certainement beaucoup plus dreyfusard que le capitaine Dreyfus. Il connut les joies malignes de la propagande à outrance. Pour des caractères comme le sien, prendre parti ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est prendre la tête, diriger, dans la mesure du possible. Durant son congé passé à Orléans (95-96) Péguy, déjà incapable de résister à sa destinée, avait écrit une *Jeanne d'Arc* et entamé un *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse.* La plume lui brûlait dans les mains. Dès février 1897, il collabore, sous le pseudonyme de Pierre Deloire, à *la Revue socialiste*. L'*affaire* lui insuffle son énergie et, à *la Revue Blanche*, il apporte, signés de son nom cette fois-ci, durant toute l'année 1899, des articles d'une violence folle.

Le voilà lancé pour tout de bon dans la vie tumultueuse. Depuis deux ans, sous le nom de son fidèle ami, M. Georges Bellais, il a fondé rue Cujas une librairie qui ne pouvait être que dreyfusiste et socialiste. Tous les purs s'y donnent rendez-vous. M. Georges Sorel, Bernard-Lazare, les Tharaud, M. Halévy, M. Edouard Berth, M. Lagardelle, y viennent discuter, rire, s'indigner de compagnie. On fonde *le Mouvement socialiste*. La société n'a qu'à bien se tenir.

Ce fut la ruine, la double ruine, ruine d'argent, ruine d'illusions, hélas ! N'importe, Péguy a publié, sous le pseudonyme de Marcel et Pierre Baudoin, sa *Jeanne d'Arc* et l'a dédiée, dans son langage de mélopée plaintive

> à toutes celles et à tous ceux qui auront vécu ;
> à toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ;
> Parmi eux
> à toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède,
> c'est-à-dire :
> à toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine ;
> à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine ;
> pour l'établissement de la République socialiste universelle.

Il a publié, sous le pseudonyme de Pierre Baudoin, le *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse*, qui est bien le monument le plus parfait de la plus naïve utopie et qui ne s'en cache pas. Quels tracas, quelle activité ! Politique, publique,

privée, professionnelle, intérieure. « Nous sentions que cette crise était redoutable, nous savions qu'elle était en un sens décisive, et, autant que nous le pouvions, nous étions présents. Nous achetions sept ou huit journaux le matin, même des grands journaux, même des journaux chers, comme *le Figaro* bien renseigné. Puis nous achetions des journaux à midi, quand il y en avait. Puis nous achetions des journaux à quatre heures, *les Droits de l'homme* ou *le Petit Bleu.* Puis nous achetions des journaux le soir. Nous dévorions les nouvelles. Nous passions des heures et des jours à lire les documents, les pièces du procès. La passion de la vérité, la passion de la justice, l'indignation, l'impatience du faux, l'intolérance du mensonge et de l'injustice occupaient toutes nos heures, obtenaient toutes nos forces. Parfois nous descendions en Sorbonne ; il fallait repousser l'envahissement nationaliste et antisémitique loin des cours troublés, loin de la salle des Pas-Perdus. Nous nous donnâmes enfin, dans les voies et carrefours, des coups de canne qui n'étaient pas tragiques mais qui furent sérieux. Ceux qui avaient alors des métiers faisaient comme ils pouvaient pour les exercer tout de même. J'avoue que plus d'un métier fut mal exercé, que plus d'un travail fut un peu négligé. Ceux qui n'avaient pas encore de métier ne se hâtaient nullement d'en choisir un. Plus d'un homme de métier fut affreusement surmené. »

Péguy en sait quelque chose : « Cela ne pouvait pas durer », ajoute-t-il. Ce n'était que le commencement. Que de tracas ! Que de changements ! Que

de grands hommes ! Jaurès s'est converti à l'innocence de Dreyfus. L'*affaire* marche, si les affaires ne marchent pas. Pourtant il y a une crise du socialisme. C'est le temps où M. Sorel découvre les syndicats et se met à douter du socialisme. Par ci par là des fissures se manifestent dans le bloc, dans le futur bloc des futurs vainqueurs, image et prescience des débâcles à venir.

S'il ignore où il va, Péguy sait ce qu'il veut, au moment où il le veut. C'est un intégral, comme on dit assez platement. Le goût d'être son maître et le désir de pouvoir céder sans contrainte à toutes ses impulsions l'ont déjà conduit à fonder cette ingrate librairie. Sans argent, mais non sans amitiés, il rêve d'une autre fondation. Il se croit entouré d'appuis solides. Gabriel Monod, Jaurès, M. Lanson, M. Andler, M. Bergson — dont il s'acharne à suivre les cours du vendredi — tant d'autres, n'est-ce pas une garantie, très vague, mais spécieuse ? Les *Cahiers de la Quinzaine* vont paraître au début de 1900. Ils éliront domicile chez les frères Tharaud (19, rue des Fossés-Saint-Jacques), des amis de toujours depuis Sainte-Barbe et Normale. Et pour les administrer, Péguy va mander bientôt de Pithiviers son ami Bourgeois, camarade de lycée et de régiment. La copie, on la prendra où l'on pourra. Marcel Baudoin, Pierre Baudoin, Pierre Deloire, Charles Péguy vont se multiplier. Les frères Tharaud, Romain Rolland ont déjà profité de l'hospitalité de la rue Cujas. Ils profiteront de celle de la rue des Fossés-Saint-Jacques. Et puis, on fera de la *reproduction.*

III. LES « CAHIERS » ET LEUR ÉVOLUTION

La première question qui se pose lorsqu'on veut créer une revue n'est pas la question d'argent. De fait, les *Cahiers* furent créés avec des dettes. La première question est de savoir à quel public on s'adressera, de savoir si ce public existe et comment on va le toucher. Il semble qu'en 1900 Péguy ait cru possible, autour des *Cahiers*, le rassemblement des universitaires de province, socialistes, pauvres et dreyfusards. Il avait déjà le dégoût des universitaires parisiens, arrivistes et gendres, cousins et frères de cousins ; il semble avoir cru qu'il y avait une place à prendre, une chaire à occuper, du haut de laquelle il ferait descendre des paroles vraies. Il n'avait alors, pour sa revue, aucune ambition littéraire. Il voyait en elle un outil de propagande, une arme de bon combat. « Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé et non pas seulement pour les questions de doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action. » Le Congrès du Parti socialiste venait précisément de mettre la vérité en interdit. Péguy s'insurgeait contre cette décision. Il voyait dans les *Cahiers* la possibilité de dire ce qu'il pensait, de signaler les articles de journaux et de revues, les livres utiles aux militants ; bref, les *Cahiers* seraient des Cahiers de

coupures et de documentation farcis de réflexions personnelles, le lieu de l'indépendance, l'asile des révoltes, l'arsenal de la pure Révolution.

Ils furent à peu près cela jusqu'en 1902. Rien n'est plus amusant à lire que ces premières séries, bourrées de billevesées socialistes, de comptes-rendus fastidieux, de lettres à l'éditeur, pas toujours tendres pour l'éditeur. En ce temps-là, M. Anatole France était un grand homme ; Péguy reproduisait de l'Anatole France, en donnait même d'inédit. Par contre, l'attitude de Jaurès, dans la question de l'amnistie, lui valut la défiance, puis l'animosité des *Cahiers*. De nouveaux venus remplissaient les vides de l'administration et de la rédaction. Dans l'Yonne, M. Gustave Hervé élevait sa voix brutale. Les *Cahiers* lui firent écho. Les querelles d'Hervé, sa suspension, sa révocation, comme ces misères, ces graves misères, intéressaient notre petit monde ! On défendait toutes les libertés, celle de Jaurès comme celle de Brunetière ; on attaquait tous les abus, on volait au secours de tous les opprimés, anarchistes, libertaires, juifs, finlandais, polonais, arméniens ; on se disputait avec Téry. On dénonçait l'état-major, l'armée, les curés. On vantait la philosophie bergsonienne. Dans presque tous les numéros, Péguy intervenait en personne. C'est grâce à ces interventions si fréquentes que nous pouvons suivre son évolution au jour le jour. Cette évolution constitue l'intérêt majeur des premières séries et des autres.

Quand les *Cahiers* vinrent au monde, les dreyfusards arrivaient au pouvoir ; le ministère Wal-

deck-Rousseau datait du 22 juin 1899 et ne devait s'éteindre que le 3 juin 1902. Péguy et ses amis faisaient donc partie de l'équipe montante. Allaient-ils en profiter ? Allaient-ils, notamment, participer au combisme (7 juin 1902-18 janvier 1905) ? Ce fut leur gloire de le combattre. La manifestation par laquelle les *Cahiers* renièrent communauté avec le jauressisme combiste ne manque ni de signification ni d'ampleur. Au fur et à mesure que les événements se produisaient, Péguy les enregistrait presque toujours avec justesse ; ses idées étant admises, on doit admettre aussi qu'il n'a jamais erré dans leur défense. Il se proposait de défendre la vérité, le socialisme, la pensée indépendante. Il les défendit. Lorsqu'il s'agit de prendre position contre la barbarie anticléricale et l'écrasement souterrain des catholiques, Péguy s'effaça derrière Bernard-Lazare, qui avait été le premier en France (octobre 1896) à croire Dreyfus innocent. Ce fut dans le 21e *Cahier* de la troisième série, daté du mois d'août 1902, à la suite d'un long plaidoyer de Jean Deck *Pour la Finlande*, que « le grand Bernard-Lazare » déposa son témoignage. La loi sur les congrégations du 1er juillet 1901 venait d'être interprétée rétroactivement par un décret signé Émile Combes, du 15 juillet 1902, et, dans *la Petite République* du 3 août, Jaurès avait écrit cette phrase mémorable : « Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent et le grand crime collectif commis par l'Église contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République va recevoir enfin son juste salaire. Ce n'est pas en

vain qu'elle a révolté les intelligences par sa complicité avec la sottise la plus épaisse et la plus bestiale. » A quoi répliquait Bernard-Lazare : « Le langage de Jaurès n'est pas le langage de la raison ; il n'est pas le langage de la justice ; il n'est pas le langage du droit. A qui ferez-vous accroire que M. Combes est un grand homme d'État ? » Et il dénonçait le décret comme arbitraire.

Cette attitude des *Cahiers* devait soulever autour d'eux les haines comme une poussière. Les attaques virulentes qu'ils avaient dirigées à partir de 1900 contre telle ou telle personnalité du « Parti » avaient déjà déterminé contre eux des tentatives certaines de boycottage. Maintenant la guerre était déclarée. On voulait la peau de Charles Péguy. Frappez au cœur, s'écriait Murat. Tapez à la caisse, pensèrent les combistes. Les désabonnements tombèrent en avalanche. Ce ne fut pas tout.

Au bout de quelques mois d'asile reçu chez les frères Tharaud, les *Cahiers* avaient émigré 16, rue de la Sorbonne, au second étage de l'immeuble occupé par l'*École des Hautes Études Sociales*. En octobre 1901, ils s'installaient enfin 8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée.

Par économie ils partageaient leur étroit local, d'un loyer de 1.500 francs, avec trois autres publications, *Pages libres* (qui devait quelques années plus tard se fondre dans *la Grande Revue*), *Jean-Pierre* (petite revue pour enfants qui mourut en bas âge), enfin *les Journaux pour tous*, que Péguy, sur la recommandation de M. Herr, avait hébergés en 1898 à sa librairie et qui, en 1901, étaient venus

le retrouver. Comme leur nom l'indique, *les Journaux pour tous* étaient une organisation qui avait pour but d'envoyer bénévolement tous les journaux républicains, du *Temps* aux *Temps nouveaux*, à des destinataires recrutés dans le parti, trop pauvres ou trop indolents pour les acheter eux-mêmes. Le secrétaire en était M. B. Quand le césarisme combiste s'appesantit sur la France, on se demanda si les organes du bloc devaient être tenus pour républicains. Ce n'était pas l'avis de Péguy. Ce n'était pas l'avis de M. B. Une querelle s'ensuivit et des discussions et des marchandages et une sombre intrigue. *Les Journaux pour tous* faussèrent compagnie aux *Cahiers*, dans le dessein avoué de priver leur directeur de leur maigre contribution.

La rupture finale et symbolique eut lieu en janvier 1903. A cette date tous les ponts avec les combistes sont rompus. Mais la bataille continue sur les deux rives : « Le peuple, qui est tous les jours comme je le suis, menacé dans son pain, dans sa famille, dans sa santé, dans sa vie et dans sa liberté, le peuple sait partout que la guerre est la guerre et quand on se bat, qu'on tape. » Péguy écrivait cela en avril 1902. Il poursuivait : « Tous les formulards et tous les formuleurs, tous ceux qui formulent pour se dispenser de travailler, tous ceux qui amassent des fiches pour se dispenser de travailler, tous les pourvus et tous les casés me tombèrent dessus. Ils voulurent bien se concerter, ou ne se concerter pas pour étouffer la personnalité Péguy. Ces grandes impersonnalités s'occupèrent beaucoup de ma per-

sonnalité. Je dus à leur sollicitude quatre mois de maladie en deux fois, deux ans de fatigues, des peines atroces, des anxiétés financières non encore épuisées. » « Nous ne pouvons et nous ne devons compter que sur nous-mêmes ; sans aucune exception les forces politiques sont contre nous », écrivait-il un mois plus tard. Il fallut recourir à l'emprunt.

Un des charmes des *Cahiers* c'est leur naïveté. Ils ne se contentent pas d'être sincères, ils sont cyniques dans leur sincérité.

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.
Vous verrez sa misère nue
Ici lui-même se dépeint.

Bien peu de publications tiennent à honneur d'étaler aux yeux du public leurs difficultés financières. Mais le public des *Cahiers* n'était pas un public banal. Il aimait cette ingénuité. Au bout d'un an et demi d'exercice « nous avons épuisé nos finances et le moment est venu de jeter du lest », écrivait Péguy. Pourtant, *ça prenait.* Les 200 abonnés de 1900 étaient devenus 1.200. Mais quoi ! Le déficit n'en croissait pas moins. On avait eu beau supprimer les abonnements gratuits, fonder un service de librairie, « il reste qu'il y a pour le présent un déficit pour lequel je suis engagé corps et biens ». Il fallut recourir à l'emprunt (mai 1902).

Singulière opération. Tout ce qui touche à Péguy prend une tournure singulière. *Article 1.* — Les parts (il y en avait 200 de 100 francs chacune) ne

porteront pas intérêt. — *Article 2.* — Elles ne seront pas remboursables. Bernard-Lazare, à lui seul, fit souscrire une quarantaine de ces parts extraordinaires sur 119. Les attaques redoublaient contre les *Cahiers*. Quelle vie ! Quelle lutte incessante : « Tous les ans, par des efforts et par des dévouements incroyables, nous montons à 11 ou 1.200 abonnés et, tous les 1er septembre suivant, nous repartons à 900. » N'importe. L'œuvre était forte, malgré son « principe intérieur de pénurie, de misère, de détresse, de gêne constante ». « Dans la mesure où une entreprise humaine réussit on peut dire que nous avons réussi presque pleinement. » Au prix de douleurs infinies, rachetées par d'orgueilleuses satisfactions, les *Cahiers* « ne tremblent point sous le gouvernement de commanditaires capitalistes ». Singulière opération.

La seconde période des *Cahiers*, un peu trouble, un peu équivoque, va de janvier 1903 à juin 1905. Jusqu'alors les *Cahiers* étaient des cahiers de la quinzaine, quand ils pouvaient ou quand ils voulaient ; ils participaient de la revue avec leurs articles courts et variés, leurs polémiques, leur grosseur. Maintenant ils vont s'enfler, obliquer du côté du livre. Péguy se lasse, en outre, des corps à corps continuels : « Je ne répondrai pas, écrit-il en janvier 1904, à la continuation, au renouvellement d'un boycottage politique par la continuation, par le renouvellement des polémiques anciennes. » Et encore, en juillet : « Le grossissement croissant de nos cahiers élimine automatiquement ces anciens comptes-rendus que je faisais plus personnels, plus

familiers, plus prochains. » Les temps héroïques sont finis. Le tassement est parfait.

Au point de vue idées, les *Cahiers* ont atténué leur ardeur révolutionnaire. Parlant de son séjour au lycée Lakanal, Péguy laisse échapper, en janvier 1904, ce triste aveu : « C'était le temps des grandes grèves, de la grande histoire, du bon travail et des grandes illusions. » Il a vu la curée dreyfusarde et l'embourgeoisement des socialistes parlementaires. Il a vu les profiteurs à la besogne : leur anticléricalisme professionnel l'écœure. C'est, au fond, cette question de l'anticléricalisme qui a déchaîné sur lui les foudres officielles et quasi officielles. MM. Aulard et Seignobos, Herr et Séailles, la direction de la *Société nouvelle de librairie et d'édition*, — ses successeurs de la rue Cujas, — et par moments, *le Mouvement socialiste* lui font une opposition cruelle. C'est un gêneur. Hervé ne collabore plus aux *Cahiers*. Par contre, les *Cahiers* éditent un catéchisme de l'athéisme, *Le Monde sans Dieu*, de M. Mangasarian. A une époque où Charbonnel parlait de saccager les églises, Péguy opposait à cette sauvagerie la propagande intellectuelle et rien qu'intellectuelle. Il voulait bien faire de l'anticatholicisme, du bas anticléricalisme, jamais.

Pendant ce temps-là un phénomène important se produisait. Les *Cahiers* devenaient, sans y avoir songé, une publication littéraire de premier ordre. On aurait pu s'en apercevoir dès 1900, mais enfin le grand public est toujours lent à s'émouvoir et il ne s'émut qu'au *Beethoven* de M. Romain Rolland,

au début de 1903. « Nos abonnés se rappellent encore quelle soudaine révélation fut ce cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comme il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland et de la fortune littéraire des *Cahiers*, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire, une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale. » *Beethoven* n'était pourtant qu'un anneau dans une chaîne littéraire déjà longue. Sans parler des chroniques de Péguy lui-même, — et notamment de cet extraordinaire *De la grippe* (1900), — sans parler de quelques inédits d'Anatole France, sans parler du *Danton*, du *14 juillet* de M. Romain Rolland lui-même, sans parler du *Jean Coste* de M. Lavergne, qui inspirait à Péguy une méditation si profonde et si amère et qui plaisait si fort à l'hyperréalisme de M. Sorel, sans parler des poésies de M. Salomé, les frères Tharaud avaient donné aux *Cahiers*, en 1900, *La Lumière*, et en 1902, *Dingley, l'illustre écrivain*. Quant à la fortune morale des *Cahiers*, elle consistait déjà dans leur accent de gravité, de noblesse innée, dans cet amour de la pensée forte ou originale qui leur faisait publier tour à tour soit une longue lettre inédite de Tolstoï adressée à

M. Romain Rolland, soit les réflexions succulentes de M. Sorel sur *Proudhon*, *Les Socialismes nationaux*, *Les Rapports de l'Église et de l'État*.

Maintenant ils étaient lancés. En 1904, M. Romain Rolland va entamer *Jean-Christophe*, qui mettra huit années à vivre et à mourir. En 1905, M. Suarès apporte *La tragédie d'Elektre et Oreste*, M. Robert Dreyfus *La vie et les prophéties du comte de Gobineau*, Urbain Gohier *Spartacus*. La seconde phase des *Cahiers* s'achève. L'histoire, qui ne déteste pas l'humour, clôt cette seconde phase de leur vie par *La Paix et la Guerre*, de M. Richet. Cet appel au pacifisme tombait vraiment mal à propos. La France entrait en plein dans la crise d'où elle n'est pas encore sortie. Nous sommes en octobre. Depuis le 21 janvier nous avons Rouvier au ministère, Rouvier qui s'accommode si bien de l'orgueil teuton. Guillaume II est allé à Tanger, et le 6 juin M. Delcassé a démissionné en pleurant. Il s'agit bien de désarmement et d'embrassades ! Péguy, le lieutenant Péguy, se sent frémir. C'était donc impunément qu'en 1896, dans sa première Jeanne d'Arc, il faisait dire à son héroïne : Ce n'est pas aux Écossais à sauver la France. C'est aux Français à sauver la France. Il se retrouve.

Il voit, il sait, il croit. Il se retrouve tel qu'il est, débarrassé des nuées et guéri des thaumaturges. La France sous le talon d'un « empereur militaire étranger » ! Il va devenir, redevenir, se découvrir nationaliste, traditionnaliste, chrétien. Coup sur coup, dans une hâte fébrile de rattraper le temps perdu, il publie, les 22 octobre, 17 décembre et

31 décembre 1905, *Notre Patrie* (réponse à *Leur Patrie*, du « traître » Gustave Hervé), *Les Suppliants parallèles, Louis de Gonzague*, trois plaidoyers pour le patriotisme, le classicisme, les traditions. Certes il lui restera encore du chemin à parcourir, mais la route est en vue. C'est une bonne route. Il ne faut jamais désespérer de la France.

En réagissant de la sorte, Péguy s'éloignait de plus en plus de son point de départ. Ce point de départ visible était du reste factice. Pour bien comprendre Péguy il faut, je crois, considérer son socialisme, son libertarisme, son révolutionnarisme, comme des acquisitions étrangères à sa nature. Nous tâcherons, du reste, de tirer la chose au clair lorsque nous examinerons ses idées. Il n'en reste pas moins que le cercle d'amitiés, de connaissances, d'opinions, de préjugés temporels qui entouraient ses débuts dans la vie publique et dans l'action, vers 1898, devait tôt ou tard le gêner affreusement. C'est son honneur d'avoir résisté à la pression, de s'être dégagé, d'avoir vaincu.

Il ne fut pas le seul à mener ce combat pour le salut. Deux autres familiers des *Cahiers*, M. Georges Sorel et M. Daniel Halévy, se comportèrent à peu près comme il se comporta. Ainsi que dans beaucoup d'autres circonstances, M. Georges Sorel prit le premier position. Sa *Révolution dreyfusienne* est de 1909 ; l'*Apologie pour notre passé*, de M. Daniel Halévy, *Notre Jeunesse, Victor-Marie comte Hugo*, de Péguy, sont de 1910. Ces quatre ouvrages forment un tout indissoluble. Ils nous apprennent comment, pourquoi, de quelle façon

quelques esprits, des plus éminents à notre époque, se retournèrent avec violence contre une conspiration qu'ils avaient favorisée.

Au spectacle des ravages commis par la bande dreyfusarde, Halévy[1] plaide l'entraînement. Ame douce et méditative, distinguée, grave, gracieuse, que nimbe une atmosphère 1825-1835, avec quelque chose en soi d'indéfinissable qui rappelle les traditions parlementaires et polies, Benjamin Constant, Royer-Collard, M. Daniel Halévy est consterné de la débâcle. Il tâche de comprendre, d'expliquer, d'atténuer, de rejeter la faute sur la droite. M. Sorel, qui ne se livre jamais et que rien ne peut démonter, constate crûment et carrément. Avec son magnifique dédain de la casse, se tournant vers l'avenir, il apprécie en philosophe le terrain nouveau de de l'évolution historique. « Comme nous avons été roulés ! Mais comme nous fûmes héroïques ! » tel est le cri de Péguy. Et il pose qu'à chaque tournant, à chaque déviation, à chaque prévarication il a élevé sa voix biblique au bord du chemin calamiteux. Ce qu'il fut, il le reste. Ce sont les autres qui ont changé. Noble et passionnante discussion sur le juste et l'injuste, toute classique d'essence et d'apparat, qui rejoint, à travers les siècles, les clameurs éternelles de Rome et d'Athènes. La philosophie, sinon l'histoire, de l'affaire Dreyfus, ce n'est ni chez Jaurès, ni chez M. Joseph Reinach, ni même à *l'Action française* qu'il faut la chercher, c'est dans les *Cahiers* et autour d'eux. Et si nous

1. L'étude consacrée à Daniel Halévy paraîtra dans un prochain volume.

doutions par ailleurs de son importance capitale dans l'histoire de la civilisation française, nos doutes seraient levés au spectacle de ce monument quadruple dont le caractère sublime et puissant requiert une cause d'une ampleur égale à sa beauté.

Cette troisième et malheureusement dernière période des *Cahiers* est donc d'abord une période de construction. Quelque chose de définitif s'est en effet produit en 1905, qu'il s'agit de parachever. Ce sera l'œuvre propre de Péguy. Il publie, en 1909, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc,* et cette deffence et illustration de sa *Jeanne d'Arc* qu'est *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*. Puis, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, *Le Mystère des Saints Innocents* (1911), *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, *L'Argent* et *L'Argent*, *suite* (1913). Il a désormais conscience de sa force, il se sent maître de ses armes ; il frappe toujours, mais ne frappe plus que de grands coups qui éblouissent ou qui assomment. Le hasard aurait pu, vers 1902-1903, faire de lui un journaliste à petits articles et à gros traitement ; il aurait pu faire de lui le successeur de Harduin ou l'émule de Gustave Téry. Il se serait usé en guérillas. Solitaire dans ses *Cahiers* solitaires, il se réserve pour les gigantesques expéditions solitaires au pays de la mystique, de la métaphysique et du pamphlet. Toujours singulier, initiateur, découvreur. C'est la période du travail fécond. Romain Rolland achève *Jean-Christophe* ; M. Julien Benda [1], un rescapé de

1. M. Julien Benda est né à Paris le 26 décembre 1867. Fils d'un négociant parisien, et cousin-germain de Mme Simone, il fit

la Revue Blanche, promène son dilettantisme de rongeur autour des idées philosophiques et d'étranges données romanesques. Suarès, un ami de Normale de M. Romain Rolland et amené par lui aux *Cahiers*, avec son *Pascal* (1909), son *Tolstoï* (1911), son *Dostoïewsky* (1912), son *Napoléon* (1912), trépigne autour de l'originalité, l'atteint souventes fois et réalise ce paradoxe d'unir à une critique suraiguë et qui se blesse de ses propres incisions, un don de pénétration contemplative, massive, embaumée des essences de l'Orient et de l'Occident. Jérôme et Jean Tharaud préludent au plus bel épanouissement dont la littérature française puisse s'enorgueillir, par des nouvelles où ils s'éprouvent et cherchent à éclater, *Les Frères ennemis* (1905), *Bar Cochebas* (1907). M. Pierre Mille fait don aux *Cahiers* de sa grosse santé

ses études à Charlemagne et à Saint-Louis. Bachelier ès-lettres et ès-sciences, il entra à l'*École Centrale des Arts et Manufactures* où il resta peu de temps ; puis suivit les cours de la Sorbonne et fut reçu le premier aux examens de licence ès-lettres. L'affaire Dreyfus le précipita à *la Revue Blanche*. Les articles de combat qu'il y écrivit ont paru en volume sous le titre de *Dialogues à Byzance*. De retour à Paris après plusieurs voyages d'études en Italie, M. Benda collabora assidûment aux *Cahiers de la Quinzaine* : *Mon premier Testament*, le *Dialogue d'Eleuthère*, *L'Ordination*, y parurent tour à tour. On sait que *L'Ordination*, roman philosophique, faillit obtenir en 1912 le Prix Goncourt. La plus grande partie de l'œuvre de M. Benda tourne autour de la philosophie : *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité*, y entre en plein. Cet ouvrage, plusieurs fois réédité, a contribué avec puissance au mouvement de réaction contre le bergsonisme. La *Réponse aux défenseurs du bergsonisme* accentua encore cette attitude. Ajoutons que M. Benda a préfacé la brochure de M. Sorel : *Préoccupations métaphysiques des Physiciens modernes*. Depuis la guerre il s'est pour ainsi dire renouvelé avec *Les Sentiments de Critias* et surtout *Belphégor* (cf. à ce sujet *Les Lettres* de septembre 1919), polémique intellectualiste contre l'intuition littéraire contemporaine.

littéraire (*Quand Panurge ressuscita*, *L'Enfant et la reine morte*, 1908). M. Émile Moselly, filleul posthume et bien sage de Guy de Maupassant, récite le pittoresque lorrain, l'expose en des tableaux tristes et soignés, et jusqu'à je vous hais tout s'y dit posément. M. Maxime Vuillaume, de son côté, publie, à partir de 1907, la série passionnante de ses *Cahiers rouges*. Ces mémoires du plus cordial et du plus amène des communards renouvellent absolument leur sujet. Sans apprêt, sans recherche et avec le simple accent de la vérité, M. Vuillaume obtient la superbe émotion historique. Il y avait plus de dix ans que les amateurs de belles histoires n'avaient été à pareille fête.

En fin novembre 1902, Péguy, dont la vie se passa en perpétuels examens de conscience, contemplait déjà avec orgueil son ouvrage : « Voilà ce qu'ils ont fait (les *Cahiers*) sans un sou de capital initial, sans encouragement des autorités constituées, contre les servitudes et contre les puissances de l'une et de l'autre domination. » Quel chant de triomphe ne pourrait-il entonner à l'heure présente ! Grâce à lui, les talents les plus divers, les plus opposés ont pu se faire jour. Certes, tous ne méritent pas une estime égale, tous ne résisteront pas à l'épreuve du temps. Il serait vain, d'ailleurs, de devancer cette épreuve. Mais on pourrait dresser la liste des inventions de Péguy : les frères Tharaud, François Porché, Daniel Halévy, Benda, Suarès, Romain Rolland, Émile Moselly lui doivent en grande partie le nom qu'ils se sont faits. De même, il faut affirmer que sans eux les *Cahiers* n'auraient atteint

qu'à une petite partie de leur célébrité. Il y a là un échange indéchiffrable, une communauté de services rendus qu'aucun arbitre ne départagera jamais.

Et ceci nous amène à envisager une question fort débattue. On soutient communément aujourd'hui qu'il n'y a plus d'écoles littéraires. Il faudrait savoir d'abord si la notion d'école et la réalité des écrivains ont toujours fait jadis un aussi bon ménage que dans les modernes manuels, si la Pléiade, par exemple, ou le romantisme, sont bien les gerbes compassées qu'on nous aligne avec dévotion. Ce qui est certain, c'est que depuis vingt-cinq ans nous apercevons avec netteté trois groupes qui ont joué et qui jouent encore dans l'histoire des lettres françaises le rôle le plus éminent. C'est le *Mercure*, *l'Action française* et les *Cahiers*. Trois revues, trois hommes, trois centres de collaboration, de diffusion et de rendez-vous. Borner leur activité à la littérature serait puéril, au moins pour les deux derniers, mais le *Mercure*, *l'Action française* et les *Cahiers* n'en ont pas moins été des facteurs littéraires très puissants.

En ce qui concerne les *Cahiers*, si l'on recherche la raison centrale de leur unité, on la trouvera peut-être dans un certain air d'absolu et de sincérité qui les distingue. On n'y rencontre pas en effet de ces impersonnalités molles et sans nerf qui s'écrasent dès qu'on y touche, de ces connaisseurs en juste milieu, de ces émousseurs d'angles, propres à culbuter sur les déclivités les plus diverses, de ces endormeurs à la petite semaine, maîtres d'indécisions et faiseurs d'amalgames, mais des esprits doués

pour l'énergie, des chercheurs intrépides qui, chacun pour leur compte et selon leur vocation, poussent jusqu'au bout leur système et maximisent leur vouloir. Avec une semblable cohorte, les *Cahiers* furent le lieu de la probité morale, de la propreté intellectuelle, de la discussion libre, des convictions entières.

IV. LES IDÉES DE PÉGUY

A vouloir examiner et critiquer les idées de Péguy dans leur ordre chronologique ou, pour lui emprunter un mot qu'il aime à emprunter au vocabulaire bergsonien, dans leur ordre *linéaire*, on relèverait certainement entre elles des contradictions manifestes, mais on risquerait par là même de n'appréhender que des surfaces et des affleurements successifs, sans autre lien entre eux que celui de la continuité temporelle. Il est plus raisonnable de négliger les apparences, d'entrer à l'intérieur du mécanisme et de discerner son moteur.

Le sentiment moteur, central, qui préside à l'éclosion des idées de Péguy, paraît être l'horreur du monde moderne. Dès qu'il se mit à penser, Péguy pensa contre le monde moderne. Pour penser contre lui, outre le recours critique dont il usera largement, il se sert tour à tour de deux ruses principales, le recours et l'anticipation. Voilà en résumé son attitude permanente.

Ces moyens, ces ruses, ce recours, il ne les a pas employés simultanément ou sans conseil. Il débute par le recul (*Jeanne d'Arc*), fait un crochet dans

l'anticipation (*Marcel*), s'établit solidement ensuite dans la critique, pour se jeter enfin à corps perdu dans le recul, où il s'enfonça de plus en plus, jusqu'à la création.

Marcel et la première *Jeanne d'Arc* échantillonnent dès l'abord ses dispositions antimodernistes. Les deux écrits ont du reste les affinités les plus étroites. Tandis que *Marcel* est l'affirmation tranquille et naïve et blanche d'une cité harmonieuse parfaitement irréalisable et parfaitement insipide, *Jeanne d'Arc*, mystère en trois tableaux (Domrémy, les batailles, Rouen), par sa dédication « à toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour l'établissement de la République universelle », prend place dans un système de philosophie de l'histoire assez banal où la constitution des patries prépare et annonce leur dislocation. Reconnaissons d'ailleurs que la dédicace n'infecte point l'œuvre. Elle occupe le seuil mais n'entre point dans la maison. Une fois donné le coup de chapeau à la République socialiste universelle, Jeanne d'Arc et Charles VII prennent possession du terrain et tout se passe — heureusement — comme si la République socialiste universelle ne devait jamais exister. Péguy respecte l'histoire et l'idée bouffonne de froisser des gosiers antiques par des déclamations modernisantes ne lui est jamais venue. L'œuvre se déroule indépendante de sa cause. Du point de vue où nous sommes, son intérêt pourtant dépend bien de sa cause. En écrivant Jeanne d'Arc, Péguy obéissait évidemment à plusieurs forces. La force du lieu et des chroniques locales, la force de son génie que l'art tourmentait.

Mais il obéissait aussi à ses convictions socialistes et c'est alors un cas bien remarquable que le sien. Être socialiste et, parce que socialiste, composer une Jeanne d'Arc qui ne soit pas une pièce à thèse, quelle curieuse et quelle incompréhensible attitude, si nous n'admettons pas que, par derrière le socialisme et par derrière Péguy lui-même, s'agite une préoccupation puissante et à demi cachée.

Ce qu'était alors le socialisme de Péguy, il suffit de feuilleter *Marcel* pour s'en rendre compte. Une magnifique et très noble déraison qui s'exprime en aphorismes tranchants et calmes : « Il n'y a pas de rivaux dans la cité harmonieuse... Les citoyens de la cité harmonieuse n'ont que les sentiments de la santé. » De la cité harmonieuse disparaissent naturellement la concurrence, l'héritage, la monnaie, la charité, toutes les tares et toutes les béquilles du monde moderne et bourgeois. Table rase du passé : « L'âme de la cité harmonieuse est une âme sans mémoire. » Comme on le voit par ces quelques citations, *Marcel* est une description morale, une réalisation utopique. Péguy ne s'inquiète nullement du mécanisme socialiste. A peu près à la même époque, il condense sa doctrine en un article de *la Revue socialiste* intitulé : *De la cité socialiste*. Même insouciance des voies et moyens ; même sentiment de sécurité ; même dédain des objections.

Et pourtant Péguy prenait ses convictions au sérieux ; il tâche de les approfondir, de les nourrir, de les classer, il suit les cours de l'*École socialiste*. Il a beau faire. Son socialisme est moralisme et rhétorique, livresquerie, fumée. Il se dit marxiste,

je veux bien le croire. Antiguesdiste, je me demande pourquoi. En prenant de l'âge, le socialisme de Péguy ne gagnera du reste ni en précision ni en valeur. Rien n'est plus édifiant que les définitions contradictoires qu'il en donne par ci par là, du fond de son cœur — et c'est ce qui les tue ! « Ils sont profondément socialistes, dit-il, de je ne sais qui, c'est-à-dire qu'ils savent qu'on ne peut sauver des misères morales ou mentales tant que l'on ne sauve pas de la misère économique » (4 nov. 1902). Et encore : « La notion du salaire, la notion de la rémunération, la notion de la paye. Tout le socialisme est là » (id.). Ailleurs, il considère comme une idée essentiellement socialiste de vendre la même marchandise à des prix divers, suivant la richesse de l'acheteur. Ce qui achève de nous éclairer sur la valeur du socialisme de Péguy, c'est son origine : « N'avons-nous pas trouvé dans l'enseignement que nous avons reçu au lycée au moins quelques raisons profondes pour lesquelles nous sommes devenus socialistes ! »

Mais il y a autre chose. Le socialisme de Péguy n'était pas sans originalité personnelle. Son accent tranchait sur le commun par sa hauteur, sa noblesse, sa magnanimité : « La cité harmonieuse a pour citoyens tous les vivants *qui sont des âmes* », déclare la première ligne de *Marcel.* Le socialisme officiel est moins riche en spiritualisme. Il est moins riche aussi en probité : « Soyons socialistes et disons la vérité », proclamait Péguy en 1902. En février 1903, « le socialisme est en un sens, affirmait-il, le souci et le maintien de l'intérêt commun contre la

ruée des égoïsmes. » En novembre 1905, il renchérissait encore : « Le socialisme, la révolution sociale consiste à étendre, autant que nous le pouvons, le pauvre peu d'ordre économique et social qui soit demeuré dans le désordre économique bourgeois, à introduire, autant que nous le pouvons, des ordres économiques et sociaux dans le désordre capitaliste bourgeois... Toute révolution bien entendue est une opération d'ordre. » Un mois plus tard, il précise davantage : « Une révolution, dit-il, est essentiellement une opération qui fonde. » Nous sommes fixés dès lors sur le socialisme de Péguy. A mesure qu'il s'affirme, il disparaît dans des formules d'ordre moral. A mesure qu'il prend forme, il s'évanouit. Ce n'était qu'un leurre dont lui-même a été leurré. Et lorsque, en 1913, Péguy s'écrie « je suis un vieux révolutionnaire », nous ne pouvons que faire chorus avec lui. Car toute son ambition est d'envoyer Jaurès à la lanterne.

Ce socialisme était donc doublement précaire, par son fil et par son tissage. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'authenticité. Péguy n'en fréquentait pas moins les hommes, les assemblées, les doctrines et les fadaises du parti. On n'adhère pas sans risque à un groupe, même quand, ignorant « de quel esprit on est », cet esprit jure avec celui du groupe ; on a beau différer, on se contamine. De là, dans les *Cahiers* des toutes premières séries, tant de violences contre les généraux et contre les curés, tant d'agaceries, de calomnies et de médisances contre les missionniaires, les moines et ce pauvre archiprêtre de Sens.

Mais il convient aussi de noter avec force combien Péguy lui-même a résisté à son entourage. On trouverait à peine, dans tout ce qu'il écrivit à cette époque, cette époque de libertarisme à outrance, d'anarchisme même, plus de quatre ou cinq lignes regrettables. Ce qui frappe en lui, au contraire, c'est un respect magnifique, et cette dignité hautaine qu'il maintient devant les personnes au moment même où il les accable.

Antimilitariste, et anticlérical et libertaire et anarchiste, Péguy le fut ou crut l'être en devenant socialiste. L'accessoire suivait le principal. Mais le principal lui-même venant à déchoir, il ne subsistait plus de véritable que la qualité d'âme qui l'avait suscité et qui se résumait tout entière dans l'horreur du monde moderne.

Péguy prit rapidement conscience de son attitude, dès 1901, semble-t-il, et cette conscience ne le quittera plus : « Jeune elle avait aimé, aux veillées neigeuses d'hiver, nous raconte-t-il de sa grand-mère, écouter la belle histoire. Et moi jeune et venu au monde *en des temps moins intelligents*, j'aimais écouter la belle histoire » (1er octobre 1901). De jour en jour cette notion de décadence moderne se creuse, s'accuse, se généralise : « La génération pour qui nous travaillons *ne vaut pas la génération précédente*. Sachons le dire. Sachons le lui dire » (17 octobre). « *En aucun temps* le public ne fut aussi bête et aussi abêti » (5 avril 1902). Ne voyez pas là sorties banales ou sautes d'humeur. C'est un système qui se fonde et qui va bientôt culminer dans le troisième cahier de la sixième

série (31 octobre 1904), dans le cahier de *Chad Gadya*. Mathieu Arnold se demandant pourquoi la littérature anglaise du XIX[e] siècle exerçait en Europe si peu d'influence, en trouvait la raison dans ce que cette littérature restait étrangère aux préoccupations européennes dominantes, aux préoccupations *critiques*. Dans le troisième cahier de la sixième série, Péguy livre au monde moderne un furieux assaut, au monde moderne caractérisé par ses deux citadelles, Taine et Renan, la double incarnation de la critique souveraine. Saisissant le mal dans son principe, au terme de l'une des analyses les plus serrées dont la pensée française ait eu l'initiative, Péguy démontre que, de l'aveu même de ses deux fondateurs, le monde moderne criticiste, athée et mesquin, avec ses prétentions à épuiser l'infinité du détail, exige de l'historien, son homme de confiance, son lieutenant et son héraut, « exactement les qualités d'un Dieu ». Établi désormais dans cette doctrine, Péguy la magnifiera, la développera, la complétera, la doublera de toutes ses haines intellectuelles et de toutes ses répugnances sentimentales. Fondé en raison à discréditer le monde moderne, toute occasion lui est bonne pour le déshabiller publiquement et pour en étaler les nudités affreuses : « L'enseignement de culture se perd vite aux grossièretés de la vie moderne », reconnaît-il à la fin des *Suppliants parallèles* (17 décembre 1905). Péguy d'un côté, le monde moderne de l'autre, les camps sont établis pour toujours, les camps ennemis, plus qu'adversaires : « Le monde moderne avilit. D'autres mondes avaient d'autres

occupations. D'autres mondes avaient d'autres arrière-pensées, d'autres arrière-intentions. D'autres mondes d'autres emplois du temps temporel entre les repas. Le monde moderne avilit. D'autres mondes idéalisaient ou matérialisaient, bâtissaient ou démolissaient, faisaient de la justice ou faisaient de la force, d'autres mondes faisaient des cités, des communautés, des hommes ou des dieux. Le monde moderne avilit. C'est sa spécialité, je dirais presque que c'est son métier, s'il ne fallait point respecter au-dessus de tout ce beau nom de métier. Quand le monde moderne avilit, mettons que c'est alors qu'il travaille de sa partie. Le monde moderne avilit. Il avilit la cité ; il avilit l'homme. Il avilit l'amour ; il avilit la femme. Il avilit la race ; il avilit l'enfant. Il avilit la nation ; il avilit la famille. Il avilit même, il a réussi à avilir ce qu'il y a peut-être de plus difficile à avilir au monde, parce que c'est quelque chose qui a en soi, comme dans sa texture, une sorte particulière de dignité, comme une incapacité singulière d'être avili : il avilit la mort » (6 octobre 1907). De tous les ennemis personnels que Péguy s'est fait, le monde moderne est le plus considérable. Il y a entre eux deux une affinité spéciale de haine et d'opposition. A mesure que le temps s'écoule et que le monde moderne se lézarde, Péguy accroît son assurance. *A nos amis, à nos abonnés* (20 juin 1909), est au positif ce que *Chad Gadya* est au négatif. Il accentue aussi son insolence. Dans *Notre Jeunesse* (17 juillet 1910), il injurie « cette chienne de vie, cette chienne, cette gueuse de société moderne », domptée et tyrannisée par l'argent.

De l'Histoire et de la Critique à l'Argent par la Mort, Péguy a exploré tous les points faibles du monde moderne. L'exposé raccourci et gauche que nous venons de donner de cette exploration a bien peu de chances du reste de communiquer l'impression de plénitude fournie par la lecture de Péguy : « Rien ne vaut la lecture pure d'un texte pur. » Ces textes, nous les avons indiqués, dans le seul but qu'on s'y reporte. A les feuilleter dans leur ordre chronologique, on remarquera un fait curieux, c'est que les idées maîtresses de Péguy sont, dans leur germe, contemporaines les unes des autres et de ses débuts. A ne considérer, par exemple, que cette question de l'histoire, qui est chez lui capitale, nous le trouvons, en 1901, pleinement armé pour le combat futur : « Le meilleur historien, déclare-t-il alors à la barbe de M. Langlois, est tout de même celui qui aime le mieux la belle histoire, Michelet... Il faut que l'historien soit un artiste. » Ce qu'on peut appeler, d'un terme à la fois fort impropre et fort exact, les conversions de Péguy ne sont qu'autant de reprises, de retours et de renforcements. Nous ressentons que tout chez lui dérive d'un instinct initial et dépend peut-être d'une préformation. Dès l'origine, les idées de Péguy semblent parfaites. Il ne lui restait qu'à en prendre connaissance et à les fortifier en les heurtant contre leurs rivales. Les théories évolutionnistes de M. Quinton, si chères à M. Bourget, trouveraient dans Péguy une illustration magnifique. L'évolution de Péguy n'est jamais si accusée que lorsqu'elle conserve. Les changements apparents et superficiels de Péguy

s'expliquent parce que nous avons affaire à un homme bien doué qui, placé dans un milieu de déperdition, réagit dans le sens du recul, du maintien et de la conservation de l'énergie.

En présence de l'événement qui passe, des civilisations qui meurent, de la forme qui s'abolit, du composé qui se dénoue, Péguy éprouve une tristesse métaphysique où il fonde la dignité de l'histoire et trouve des règles de prudence : « Un homme cultivé, vraiment cultivé, ne comprend pas, ne peut pas même imaginer ce que cela pourrait bien vouloir dire que de prétendre avoir dépassé Platon... On sait ce que l'on perd, on ne sait jamais ce que l'on rattrapera, ou plutôt on sait de certain, premièrement qu'il y a un risque et que l'on n'est jamais assuré de retrouver rien, deuxièmement que ce que l'on retrouvera, que ce que l'on rattrapera ne sera jamais que le fruit d'une renaissance incomplète et précaire. Les pertes sont irréparables. »

C'est ainsi que s'explique le retournement de Péguy aux environs de juin 1905 ; tout concourait à le précipiter : ses méditations intérieures, le lent mûrissement de ses idées, des expériences brutales de la vie, le réveil de la barbarie étrangère. Par un appétit irrésistible de l'équilibre et de la force, par un besoin aigu d'adaptation, il se retrouva ce qu'il avait été, ce qu'il restait au fond et à l'insu de lui-même, militaire, humaniste et catholique, homme des plus hautes cultures et des plus énergiques conservations.

Sa sérieuse enfance, sa jeunesse à tous les égards

militante lui avaient appris ce que c'était qu'une réalité. Son âge mûr complète la leçon. Il a mis la main à la pâte ; il s'est trouvé au pied du mur ; il a exercé un métier, participé à la création. Il sait ce que c'est qu'une chose qui se passe, pourquoi et comment elle se passe. Ses doctrines s'en éclairciront. Il opposera la réalité à l'histoire, nouvelle raison de ruiner l'historicisme singe du réel. En même temps il distinguera, plus sûrement qu'il ne l'avait jamais fait, la réalité temporelle de la réalité spirituelle. Les voix essentielles peuvent désormais se faire entendre, rien ne les offusquera. La Jeanne d'Arc de 1897 renaît plus belle, plus riche, plus mystique, dégagée en quelque sorte du temporel, où grouille le monde moderne.

L'œuvre de Péguy, telle que nous venons de la dérouler, est une œuvre, en fin de compte, essentiellement personnelle, soumise, plus que toute autre, aux affections de la vie intérieure et aux agitations des événements privés. De même que Péguy excelle à susciter autour de lui les *personnalités,* à les dénoncer, à les mettre au jour, de même il atteste la sienne avec force dans tout ce qu'il écrit. Il y a là certes une prédisposition évidente, mais on peut se demander si l'œuvre de Péguy aurait eu ce caractère sans le concours de la philosophie bergsonienne, si favorable à la *personnalisation.* Non seulement le fait est très douteux, mais l'œuvre de Péguy tout entière nous apparaît comme une filiale de la philosophie de M. Bergson. Péguy est le plus grand bergsonien.

C'est au Bergson de *Matière et mémoire* et plus

encore au Bergson des *Données immédiates* qu'il doit sa structure intellectuelle. C'est de Bergson scrutateur de la conscience plus profonde que Péguy doit en partie son goût pour la *confession* ; c'est de Bergson que dérive sa conception de l'histoire, qui n'est, en dernière analyse, que le procès ou l'apologie de l'historien, c'est-à-dire l'application ultime de la *qualité* bergsonienne et de la *durée* bergsonienne. Dans cette voie, Péguy est allé plus avant que son initiateur. Nourri, gavé de Bergson durant ses années de formation, il n'a pas pu ne pas le perfectionner et l'accroître, mais en même temps il n'a pas pu ne pas rester original et indépendant. C'est ainsi que, sur le terrain pratique des attitudes et des conclusions d'art, Péguy se place au rebours de la cohorte bergsonienne aux longs tumultes et à l'insipide babillage. Il bergsonise mais ne se pâme point. Il bergsonise même tellement qu'on peut considérer l'œuvre de Péguy, notamment au point de vue religieux, comme le couronnement qu'aurait pu avoir la philosophie bergsonienne, et qu'elle n'a pas eu.

Pour éclaircir le débat, il ne faudrait pas moins d'un long chapitre : nous devons nous borner ici à de trop brèves indications. C'est également avec la crainte de ne pas développer assez un sujet des plus efficaces que nous allons énumérer les directions principales où s'exerça l'influence de Péguy. Les voici, nous semble-t-il :

Un antihistoricisme (et, par voie de conséquence, un antimodernisme religieux) des plus âpres, qui se traduit par de nobles « élévations » et aussi par

de vigoureuses attaques contre M. Langlois et généralement encore contre l'abus des méthodes critiques *made in Germany* et importées en Sorbonne ;

Un mysticisme saturé de catholicisme, proche parent du reste de la spontanéité, de l'enthousiasme et de l'action ;

Une apologie perpétuelle du travail, des devoirs d'état, des joies du métier, du sérieux, du courageux, du « classique » (si tant est que pour Péguy *classique* veuille dire travailleur) ; une apologie du caractère, qui s'exprime généralement par de violents sarcasmes à l'adresse de M. Lavisse ;

Et naturellement une glorification des études grecques et latines ;

Un renouveau de patriotisme militant, militaire, militariste et, en dépit de l'envie, républicain.

Cette énumération ne serait pas complète si l'on n'y adjoignait la liste des idées, des tendances les plus menacées par l'œuvre de Péguy, et c'est :

Le socialisme parlementaire ou non parlementaire, le syndicalisme saboteur et peut-être non saboteur ;

Et peut-être le parlementarisme et peut-être la démocratie ;

L'idée de progrès continu ou discontinu, linéaire, rythmique ou hélicoïdal ;

L'internationalisme ;

Le criticisme ;

Le réactionnarisme parlementaire et badin.

Les *pour* et les *contre* de Péguy se trouvent

du reste rarement à l'état pur, dogmatiquement exposés, rigoureusement délimités, correctement déduits, enchaînés à un corps visible de doctrine et promenés de syllogismes en syllogismes par de savants tuyautages. Péguy est un auteur qui *affirme* et qui *considère*, un *auteur à considérations* très fortes, très philosophiques, très morales, très religieuses. Mais on ne peut songer à faire de lui ni un philosophe *in cathedra*, ni un moraliste professionnel, ni, tant s'en faut, un Père de l'Église. Pour lui, la division du travail ne fonctionne pas. Il aime les considérations parce qu'il aime les morceaux de bravoure et il en met partout. Partout Péguy est à son aise, dans le temporel, dans le spirituel, dans la philosophie, dans l'histoire, dans la morale ; il est à l'aise partout où il rencontre une idée, à combattre ou à servir. Péguy est essentiellement un penseur.

V. PÉGUY ET JEAN-JACQUES

Si la mode était encore aux doubles ou aux triples titres, nous pourrions intituler ce chapitre *Péguy et Jean-Jacques, ou les ennemis de Péguy, ou la renaissance de la coterie holbachique*. Péguy a en effet des ennemis qui, pour être d'un autre métal que les ennemis de Rousseau, n'en sont pas moins représentatifs ; et ces ennemis forment entre eux une conjuration savante qui rappelle, à s'y méprendre, la fameuse coterie holbachique, cauchemar du pauvre Jean-Jacques. Enfin, Péguy lui-même se

rapproche souvent de Rousseau par certains traits de caractère, par certaines démarches, par une cèrtaine communauté de situation.

Ce n'est pas dans un essai consacré à Péguy que l'on peut parler, même en tremblant, des recommencements de l'histoire. L'histoire ne se recommence jamais, mais elle se préfigure constamment. Toutes proportions gardées, l'histoire laïque se conduit en quelque sorte comme l'histoire sacrée, et, de même qu'il y a un Ancien Testament qui annonce le Nouveau par de constantes allusions, de même il y a un train profane des choses qui, sans repasser jamais par la même ornière, affecte de se reprendre sans cesse, de se corriger, de s'amplifier, de se diversifier sous mille formes parentes.

Notre époque, par exemple, ne se rapproche-t-elle pas beaucoup de l'époque où l'Encyclopédie livrait bataille ? Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, tout comme dans le dernier quart du XIX[e] et le premier du XX[e], ne rencontrons-nous pas des figures que rassemble une mystérieuse et antagoniste analogie ? Il y eut jadis Voltaire, Diderot, Rousseau, d'Alembert, Helvétius, comme il y a aujourd'hui Bourget, Barrès, Sorel, Maurras, Péguy, tant d'autres qui, mal à l'aise du désordre établi, réagissent, ici avec une conscience éminente, là plus obscurément, dans un sens qu'on ne peut guère définir que par ceux auxquels il s'oppose. Une pratique, même modérée, de l'histoire, nous assure que ces efforts si disparates qu'ils soient et pourtant si semblables ne resteront pas vains et qu'il s'en insérera quelque chose d'imprévisible dans les événements futurs.

Dans cinquante, soixante ou cent ans, les sociologues patentés imiteront, s'il leur plaît, la belle assurance de M. Esmein. Je me souviendrai toujours de la stupeur où me plongea un jour M. Esmein. Il parlait, cette année-là, qui n'est pas bien vieille, des impôts sous l'ancien régime. Les examens approchaient et il fallait bien en finir. La Révolution approchait ou plutôt M. Esmein s'approchait de la Révolution, ce qu'il ne faisait jamais sans candeur. Il y arriva, cette fois-ci, par l'avenue de l'arbitraire le plus magnifique qu'un historien puisse jamais prendre. Posément, tranquillement, innocemment il départagea le sentiment public à la veille de la Révolution en deux zones, l'une du certain, qui comprenait des idées et des notions si fortement établies dans l'universelle conviction qu'elles ne pouvaient plus ne pas s'incarner dans des réalités juridiques prochaines, l'autre de l'incertain, et c'est tout dire. Alors, souriant à la mitraille anglaise, M. Esmein, sautant par dessus la barricade de 1789, considéra le paysage d'un air de triomphe. Tout s'était passé, ô merveille ! comme il l'avait prévu. Nous nous promenions dans un monde régénéré où tout ce qui ne pouvait pas manquer de se réaliser s'était réalisé avec rigueur et où tout ce qui avait été nuages, doute et irrésolution tâtonnait encore en quête de formes transactionnelles. Cet exercice divinatoire nous plongea dans l'admiration la plus sincère et nous comprîmes ce que c'était que l'histoire. Il y eut pourtant une minute d'émotion intense. Car enfin, si l'avenir avait démenti ses promesses et si notre porteur de traite s'était présenté devant

un guichet vide, la gloire de l'École de Droit s'évanouissait. Mais M. Esmein, aussi fort que l'événement, ne s'en laissait point accroire. Son œil perçant avait dérouté tous les fantasmes et, bien assis dans sa chaire, il conjuguait, sans méprises, les futurs passés les plus subtils.

Il y aurait profit, à l'heure qu'il est, à renouveler, pour notre compte, d'aussi belles prouesses. Mais le sens de l'histoire se perd chaque jour, et, conscient de mon infirmité, j'ai dû renoncer à mes exploits, dans le temps même que je songeais à les entreprendre. Que les idées de Péguy, puisque celles-là seules nous intéressent pour le moment, exercent une influence profonde, personne n'en doutera : cet essai, quel qu'il soit, en est la preuve parmi tant d'autres. Prédire l'aspect qu'elles assumeront après des lustres de concurrence, de prismes, d'alliances, de combinaisons et d'oubli est impossible. On ne sait jamais ce que l'on fonde, et souvent certains esprits téméraires et spécieux n'ont fondé que des jargons.

Quoi qu'il en soit, il existe aujourd'hui un mouvement d'idées très comparable à celui de l'Encyclopédie par son mécanisme, ses visées et son ampleur. La comparaison doit s'arrêter là. Car si jamais deux mondes se sont affrontés l'un l'autre, c'est bien l'Encyclopédie et le Traditionnisme contemporain. Mais leur affrontement lui-même les ajuste. Leur vis-à-vis d'ailleurs n'est pas symétrique et l'on courrait les plus grands riques d'erreur à vouloir instaurer des parallèles de personnes. Néanmoins, Péguy et Rousseau, quelque vaste que soit

l'abîme qui les sépare, ont un certain air de famille. Il y a des familles d'esprits. Rousseau, Alceste, Péguy et peut-être Robespierre gravitent dans un orbe d'intégrité pompeuse, de susceptibilité jalouse, de boycottage forcené. Il y a une affaire Péguy, comme il y eut une affaire Jean-Jacques Rousseau.

Ce sont les adversaires de Péguy, occasionnels ou constants, qui nous mettent eux-mêmes sur la voie : « ô farouche Alceste », « ô intègre Péguy », ainsi parlait M. Gustave Téry aux temps lointains d'une polémique oubliée. Péguy, de son côté, fait tout ce qu'il peut pour rivaliser avec Alceste : « Mon amitié vaut ce qu'elle vaut... Elle est rugueuse... L'amitié ne commande pas de petits devoirs. Elle commande de grands devoirs ou rien... C'est la tiédeur, la fadeur, la quiétude et la moiteur des complaisances moisies qui est pernicieuse... Il ne s'agit pas de savoir si nous sommes agréables, il s'agit de savoir si nous sommes justes. » Et ainsi de suite.

Il y a dans Péguy un ton, un accent qui font songer à Rousseau. D'abord, ce continuel souci de se mettre en avant, de parler de soi, de sa santé, de ses œuvres et de ses dettes, sans cachotterie, sans humilité vraie ou feinte. Chez l'un comme chez l'autre, cela est peuple. Un souci permanent de l'examen de conscience et de la confession. Péguy ne nous laisse rien ignorer de ses anxiétés. Ses brouilles sont souvent ses plus fameux ouvrages. Rousseau juge de Jean-Jacques. Péguy à la barre de Péguy. Et souvent, avec quelle sévérité ne s'adresse-t-il pas des admonestations ! Le couplet

est superbe et il a un tel accent de probité à la Rousseau, que je n'hésite pas à le citer intégralement :

Si je savais qu'il y eût un seul homme de vingt et quelques années qui eût de moi l'idée qu'à vingt et quelques années j'avais de Herr ou de Andler, et presque aussitôt l'idée que j'eus du grand Jaurès, d'un pas j'irais le détromper, car non seulement nous ne devons rien faire pour donner de nous une idée d'entraînement, mais nous devons tout faire pour ne pas donner de nous une idée d'entraînement ; et si par malheur cette idée naît sans nous, malgré nous, même alors nous devons croire que nous en sommes en un certain sens responsables ; et nous devons tout faire pour l'effacer ; l'autorité d'entraînement est l'autorité de commandement la plus redoutable ; l'exercice d'un entraînement est l'exercice du gouvernement le plus dangereux ; si je pensais que ces cahiers dussent devenir jamais un moyen d'entraînement, je commencerais par les supprimer moi-même ; et ce serait le plus beau combat que je pourrais jamais donner pour la liberté.

Rousseau n'eût pas mieux dit.

Le même esprit d'indépendance et d'orgueil les apparie encore : « Qu'on la subisse ou qu'on l'exerce, la direction est également haïssable... Je ne suis jamais chargé de rien pour personne. Je me charge moi-même, tout seul. » Et surtout : « Il n'est pas vrai que le moi est haïssable. » Quand on sait la dévotion de Péguy pour Pascal, ce démenti acquiert une terrible résonnance.

Comme Rousseau, Péguy est susceptible. S'il se confesse avec tant d'abondance, c'est qu'il a besoin de se justifier, et s'il est devenu le premier de nos pamphlétaires, c'est par plaisir de faire payer comp-

tant à ses agresseurs une témérité qui l'ensanglante et une malice que son imagination amplifie. Nous avons vu comment la teneur secrète de ses idées le poussait à un retour sur lui-même ; il est permis d'induire que sa susceptibilité toujours en éveil accrut la rapidité de la volte-face. Il avait été négligé. L'ingratitude que Jaurès lui témoigna dépasse les bornes de l'ingratitude politique et parlementaire, mais l'ignorance de Jaurès, incapable de discerner quelle force il allait tourner contre soi, dépasse encore davantage les bornes de l'ignorance philosophique et n'a vraiment pas de place dans le monde sensible.

Un homme comme Péguy d'ailleurs, menacé, pourchassé, traqué, n'a pas le droit d'être équanime ; il n'a pas le droit de peser le pour et le contre, opération qui aboutit généralement à l'indulgence ; on n'a pas le droit de suspendre son jugement en pleine bataille, c'est-à-dire de ne pas rendre coup pour coup, et autant que possible, dix pour un, ce qui est la monnaie commune de Péguy. Car Péguy est persécuté comme Rousseau fut persécuté. M. Langlois le trouve geignard. Avant M. Langlois, bien des personnes le plaignirent de sa monomanie qui voyait partout des persécuteurs. Pendant plus de cent ans, on regarda Jean-Jacques comme atteint de cette folie, jusqu'au jour où la machination fut prouvée. Dans l'affaire Péguy elle s'étale [1].

Les ennemis de Péguy sont des personnalités

1. Écrit à la fin de 1913.

considérables, appartenant à la Haute Université. Qu'il y ait, comme nous le croyons, ou qu'il n'y ait pas incompatibilité foncière d'humeur, de tempérament et de méthode entre Péguy et la Haute Université, peu importe. Nous constatons l'existence d'une ligue offensive conclue entre les membres les plus éminents de la Haute Université contre la « personnalité Péguy ». Que d'autre part Péguy ait pu ou non éviter la rupture, qu'il ait eu raison de la rendre irrémédiable ou qu'il ait eu tort, peu importe. La rupture existe. La conjuration sévit.

Les hauts universitaires, ayant un patrimoine commun d'intérêts temporels et intellectuels à gérer, forment par nature un parti, c'est-à-dire qu'ils s'entr'aident entre eux et qu'ils s'entr'aident contre les autres. Ils poussent en avant leurs sectateurs et poussent en arrière leurs non-sectateurs. Subir l'inimitié de ces gens-là quand on ne peut littéralement vivre que par eux, constitue un cas lamentable. Ce fut le cas de Péguy pendant des années.

Les hauts universitaires ne sont pas seulement des distributeurs de diplômes, fonction qui leur confère au regard des jeunes gens un prestige indiscutable, ils jouissent encore dans la cité de privilèges avantageux. Un grand nombre d'entre eux, par exemple, dirigent des revues ou y détiennent des rubriques d'où ils canalisent la renommée. Certains ont du talent et font partie des compagnies, des sociétés les plus marquantes. Beaucoup ont des relations.

Péguy eut toutes les malchances. Socialiste en

un temps où le socialisme faisait échouer à l'agrégation, il échoua pour son socialisme. Et il cessa d'être dreyfusard gouvernemental au moment où l'Université dreyfusarde et socialisante aurait pu lui revaloir son premier échec. Obligé, quand il fonda ses *Cahiers*, de recruter ses abonnés parmi les universitaires, seul public qu'il connût, Péguy mit par là même rallonge sur rallonge à ses difficultés initiales. Quand son nom dépassa les limites du quartier latin, il retrouva en tous lieux ses antiques ennemis : dans les journaux (très peu), dans les revues (beaucoup), dans les Académies (assez), et il put faire l'expérience de l'ingéniosité avec laquelle les aristocraties poursuivent ceux qui leur déplaisent. Les corps aristocratiques excellent à faire le vide autour de l'adversaire, à le mettre en quarantaine, à le bannir, à l'affamer. La conjuration ourdie par la Haute Université contre Péguy est à la fois un pacte de famine et une conjuration du silence. On a pu écrire dans la *Revue de Paris* un long article sur le grand prix de littérature sans mentionner une seule fois le nom de Péguy. De ramifications en ramifications, on va fort loin : M. Faguet, par exemple, un des esprits les plus libres, les plus clairs, les plus français, les plus dégagés de toutes les coteries, M. Faguet n'a pas écrit une seule fois, que je sache, le nom de Péguy, même avec de l'éreintement autour, M. Faguet, qui a écrit de tout, sur tous et partout et à qui rien de vivant ne demeure étranger. Le mot de corps constitué n'est pas un vain mot et l'instinct aristocratique est le plus clairvoyant de tous les instincts.

Faut-il dire, maintenant, que la conjuration antipéguiste n'a réussi qu'à moitié ? Oui, certes, puisque c'est vrai et que, dans un certain sens, elle n'a réussi qu'à prouver son existence de conjuration. Elle a suscité, d'autre part, ou renforcé autour de Péguy et des *Cahiers* des amitiés vivaces. Nombre de personnes ont senti que quelque chose de précieux était menacé dans Péguy, la liberté, la conscience et la tradition.

Nous retrouvons donc dans l'affaire Péguy les caractéristiques principales de l'affaire Jean-Jacques Rousseau. L'atonie contemporaine fera sans doute que jamais sbires ne pourchasseront Péguy hors de son domicile, et l'on ne condamne plus ostensiblement les ouvrages de l'esprit. On se contente de les dénigrer. Les adversaires de Péguy ont usé quelquefois de cette tactique, mais ils préfèrent en général le silence au dénigrement.

La similitude de la situation Péguy et de la situation Jean-Jacques Rousseau provient sans doute d'une similitude dans leur caractère. Il y a des personnes qu'on ne peut admirer ou haïr à demi et qui, introduites dans un milieu, s'y comportent comme un réactif. Tout bouillonne autour d'elles et il en résulte de nouveaux classements.

Nous ne croyons pas possible de pousser plus loin la comparaison. Les deux hommes et leurs deux messages diffèrent totalement pour le reste. Péguy a l'esprit sain, Jean-Jacques a l'esprit faux. Rien du virtuose ou du bohême chez Péguy. L'immoralité de Jean-Jacques est foncière. Et tout le mal que Jean-Jacques se donne pour créer des

équivoques ou justifier son cynisme, Péguy se le donne pour atteindre le réel et propager la moralité. Péguy est un Jean-Jacques moins coloré, propre et sérieux. Français. Il ressemble à Jean-Jacques, mais il lui ressemble par en haut.

Si l'on voulait à toute force trouver dans leurs œuvres des tendances analogues, il serait loisible de rapprocher la religiosité de Jean-Jacques du catholicicme de Péguy. Mais la religiosité de Rousseau tranchait sur l'athéisme encyclopédique, tandis que le catholicisme de Péguy s'incorpore à la vaste reconstruction traditionnaliste contemporaine et sa place, pour originale qu'elle soit, n'y est ni la première, ni la plus en vue. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que chez l'un comme chez l'autre on découvre un certain allant, un semblable mépris de la petite bête et un pareil amour des choses en soi qui révèlent une origine et des préoccupations populaires. A cet égard, du reste, Péguy se rapproche de Proudhon beaucoup plus que de Jean-Jacques. Tout ce qui est social chez Péguy revêt une teinte proudhonienne des plus accentuées.

VI. PÉGUY PAMPHLÉTAIRE

Les œuvres de Péguy, celles qui comptent, ont toutes paru dans les *Cahiers* depuis 1900. On peut les diviser en deux grandes catégories : art et, faute d'un terme plus juste, polémique. Par polémique on doit entendre des œuvres d'actualité, qui se servent de l'actualité comme d'un tremplin pour par-

venir aux vérités générales, qui cherchent dans l'actualité le joint et l'articulation des réalités éternelles, qui insinuent dans l'actualité les plus nobles considérations. On pourrait aussi distinguer une troisième catégorie, celle qui se rapporte à la thèse que Péguy n'a jamais soutenue. Quelques années après son échec, Péguy songea un instant à passer son doctorat en philosophie, mais, comme il le dit quelque part, personne n'a jamais eu moins de loisir que lui et ce dessein fut vite abandonné. La thèse n'en avait pas moins été commencée ; elle portait sur les idées directrices des historiens :[1] on est en droit de considérer comme des morceaux détachés de cette thèse de longs et importants et capitaux essais parus dans les *Cahiers* tels que *Zangwill* (VI-3), *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes* (VIII-3), *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* (VIII-5), *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle* (IX-1). L'art comprend les trois *Mystères de Jeanne d'Arc, Ève, la Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* et *la Tapisserie de Notre-Dame.* Le reste est polémique et actualité.

Ce reste constitue un bagage fort imposant et très complexe. Péguy excelle à faire jaillir du présent l'étincelle inattendue, il excelle à partir de l'humble plaine pour s'élever d'un seul grand coup d'aile jusqu'aux sommets. Tout lui est bon. Tout le porte.

1. Titre exact, déposé en Sorbonne : *De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne.*

Il ennoblit tout. Sa dextérité à tirer parti des gemmes, des rebuts ou des insignifiances n'a pas d'égale. On admire à chaque pas son flair de découvreur de significations. L'enterrement de Berthelot (IX-1), la grippe (I-4,6,7), ses querelles, ses besoins d'argent, les élections, un roman qu'il publie (IV-3), une visite de roi (VII-3), toutes ces grandes et menues choses acquièrent, quand il y touche, une dignité immense, s'enflent jusqu'à toucher les cieux, s'imprègnent d'un sens qui vous ravit et qui vous étonne. On le voudrait pour éternel compagnon de route, dans la certitude qu'il infuserait aux rencontres les plus banales et aux paysages les moins héroïques une succulence et un prix. Avec lui tout s'enchaîne et rentre dans l'ordre, non pas un ordre factice et une classification mnémotechnique, mais une sorte de hiérarchie intérieure, insoucieuse des alignements superficiels. Tout s'ordonne suivant une table insoupçonnée, tout se réalise sur un autre patron, plus riche, plus étoffé, qui s'ajuste aux réalités géologiques jusqu'à se confondre avec elles.

En continuant sur ce ton, on ferait de Péguy le portrait le plus faux du monde. S'il messied de représenter Platon, sinon Aristote, vêtu d'une longue robe de pédant, il ne sied pas davantage de peindre Péguy en Jupiter tonnant, méditatif et bénisseur. Péguy est gamin. Et c'est cette gaminerie qui donne tant de verdeur à ses pamphlets ; et ces nombreux pamphlets tiennent probablement dans son estime, vu les grands soins qu'il y apporte, une place de tout premier ordre. Péguy est gamin : « Ne peuvent pas mener une vie chrétienne, dit-il,

c'est-à-dire ne peuvent pas être chrétiens, ceux qui sont assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les rentiers, les fonctionnaires, les moines. Peuvent seuls mener une vie chrétienne, c'est-à-dire peuvent seuls être chrétiens, ceux qui ne sont pas assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les joueurs (petits et gros), les aventuriers, les pauvres et les misérables; les industriels, les commerçants (petits et gros); les hommes mariés; les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne. » Le sérieux se nuance ici de comique, de demi-comique et la nuance est si indécise que le départ ne peut se faire. Un pareil cas ne se produit pas souvent chez Péguy. Heureux quand nous avons affaire à une bonne, à une franche gaminerie telle que *La chansonnée du roi Dagobert*, encore que même en elle coure par ci par là une veine tragique. Et cette épigraphe de Victor-Marie comte Hugo : *A moi comte, deux mots !* Tout Péguy, tout un Péguy est là.

Si nous nous souvenons maintenant de la susceptibilité de Péguy, nous nous expliquerons sans peine son inclination pour le pamphlet. Si nous nous souvenons que les occasions ne lui ont jamais manqué d'en faire, si nous ajoutons qu'il est éloquent et qu'il doit à son origine populaire un don inépuisable de sarcasme, nous conclurons à l'excellence et à la fréquence de ces pamphets. Les gens du peuple possèdent au suprême degré le génie spécial de l'injure, de l'apostrophe, de l'imprécation. Leur fécondité verbale s'épanouit alors en

trouvailles si truculentes que le rire éclate de lui-même. Le paysan Péguy ne fait pas exception à la règle. Quand il éreinte quelqu'un il l'éreinte sans ménagement, il le fouaille, il le culbute, il le tarabuste sans pitié. Il lui confère des postures ridicules. Il le pare de qualités saugrenues. Il lui prête de grotesques attributs. Il devient féroce. Il tape. Jamais bas. Ironique jamais, comique toujours. Il tape à coups redoublés. On croit que c'est fini, ça recommence. Et ça dure des centaines de pages. Tant et si bien que le héros de la bagarre, poché, meurtri, pantelant, n'a plus même la force de crier grâce et, la sarabande terminée, sort par le fond aux applaudissements de l'auditoire.

Au cours de sa carrière déjà longue, Péguy a exécuté à peu près tout le monde connu. Un index alphabétique de ses victimes coïnciderait à peu près avec la fleur du Tout Paris universitaire, littéraire et politique. Comme il va de soi et comme Péguy a changé de camp, les amis du jour n'ont pas été ménagés naguère et l'avenir eût recélé probablement pour ceux-ci une provision abondante de bois vert. Néanmoins, Péguy a toujours fait montre de partialité envers plusieurs victimes de choix. Avec elles il recommence fréquemment le sacrifice. M. Lavisse est de celles-là. Le match débuta à *la Revue Blanche*, se continua dans les *Cahiers*, *passim*, coup de chapeau par ci, coup de boutoir par là, jusqu'au jour de la rencontre définitive, qui eut lieu dans *L'Argent* au cri renouvelé de Fontenoy et d'Aurélien Scholl : « Que messieurs les vieillards commencent ! » « Péguy ?

avait dit M. Lavisse, eau bénite et pétrole ! »[1] Le mot était spirituel, peut-être vrai. On le lui fit bien voir. Pour avoir maltraité Jeanne d'Arc, celle de Péguy, par personne interposée, M. Laudet, directeur de *la Revue hebdomadaire*, ne se vit accusé ni plus ni moins que de ruiner les fondements du christianisme. Et le plus fort, c'est qu'en logique rigoureuse, c'était parfaitement exact. Mais le comble de la logique est souvent le comble de la surprise. *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet,* réalise ce summum et ce contraste. M. Langlois, M. Lanson gisent également sur le carreau. M. Cazamian a chu dans le sous-sol. Enfin, Péguy a volatilisé « notre ami M. Rudler »[2]. Par contre, il immortalisera Jaurès. Si jamais les histoires de la littérature française parlent de Jaurès, si Jaurès passe jamais dans l'histoire de la littérature française, c'est à Péguy qu'il le devra. Péguy avait admiré plus que de raison la « droiture », la « générosité » de Jaurès ; quand il s'aperçut que Jaurès ressemblait à Jaurès et non à une idole, il l'appela Jaurès comme Boileau appelait Rollet Rollet. Et cela nous valut, dans *Notre Jeunesse*, un pamphlet extraordinaire. On trouve dans Péguy toutes les sortes de pamphlets : le pamphlet grave (Laudet), le pamphlet rosse (Lavisse), le pamphlet badin (Lanson, Rudler), le pamphlet furibond (Langlois) ;

1. Je crois que la version exacte est la suivante : lors de la discussion du Grand prix de littérature, M. Lavisse aurait dit : « Péguy est un révolutionnaire qui a mis de l'eau bénite dans son pétrole. »

2. Il y aurait beaucoup à dire sur le bien-fondé de ces attaques. Voir plus loin.

Jaurès nous vaut le pamphlet bouffon, le meilleur de tous, Jaurès dont il dira plus tard : « C'est un nom qui est devenu si bassement ordurier que quand on l'écrit pour l'envoyer aux imprimeurs, on a l'impression que l'on a peur de tomber sous le coup d'on ne sait quelles lois pénales. » Mais cédons la parole à Jaurès lui-même :

« Si je reste avec Hervé, dit-il, dans le même parti, si j'y suis resté constamment, toujours, si longtemps, malgré les innombrables couleuvres que Hervé m'a fait avaler, c'est pour deux raisons également valables. Premièrement c'est précisément, c'est à cause de ces innombrables couleuvres mêmes. Il faut bien songer que ce Hervé est l'homme du monde qui m'a administré le plus de coups de pied dans le derrière. En public et en particulier. Dans les congrès et dans les meetings. Dans son journal. Publiquement et privément, comme dit Péguy. Il faut l'en louer. Et comme il me connaît bien. Il faut l'en récompenser. Il faut que tant de zèle soit récompensé. Comme il sait que je ne marche *jamais* qu'avec ceux qui me maltraitent, qui me poussent, qui me tirent, qui me bourrent, et que je ne marche jamais avec les imbéciles qui m'aimaient. Comme il connaît bien le fond, si je puis dire, de mon caractère. Il faut aussi, il faut bien que tant de perspicacité soit récompensée. Il me connaît si bien. Il me connaît comme moi-même. Il sait que quand quelqu'un m'aime et me sert, le sot, me prodigue les preuves les plus incontestables de l'amitié la plus dévouée, du dévouement le plus absolu ; aussitôt je sens s'élever dans

ce qui me sert de cœur, d'abord, au commencement, un mépris invincible pour cet imbécile. Faut-il qu'il soit bête, en effet, d'aimer un ingrat comme moi, de s'attacher à un ingrat comme moi. Comme je le méprise, ce garçon. En outre, en deuxième, ensemble, en même temps un sentiment de jalousie, de la haine envieuse la plus basse contre un homme qui est capable de concevoir les sentiments de l'amitié. Enfin un tas d'autres beaux sentiments, fleurs de boue, plantes de vase, qui poussent dans la boue politique comme une bénédiction de défense républicaine. Hervé sait si bien tout cela que je l'en admire moi-même. Comme il connaît bien ma *psychologie*, si vous permettez. Et qu'au contraire quand je reçois un bon coup de pied dans le derrière, je me retourne instantanément avec un sentiment de respect profond, avec un respect inné pour ce pied, pour ce coup, pour la jambe qui est au bout du pied, pour l'homme qui est au bout de la jambe ; et même pour mon derrière qui me vaut cet honneur. Un bon coup de pied dans le *Hinterland*, dans mon *Hinterland*. Et quand je pense qu'il y a des gens qui disent que je n'ai pas de fond. »

VII. LES JEANNE D'ARC

Les historiens de la littérature ont généralement l'habitude de s'étonner quand l'auteur qu'ils étudient fourmille de soubresauts et de contrastes. Le phénomène n'est pas rare. Comique, tragique, sentimental, tout se mêle dans l'homme, tout voisine ;

à côté de Péguy gamin, manufacteur de pamphlets, réside un Péguy mystique, ordonnateur de Jeanne d'Arc. C'est un fait singulier que la plus sublime figure de notre histoire, la plus surhumaine, la plus française, n'ait inspiré aux auteurs français depuis quatre siècles et demi que des banalités, des douceurs, des platitudes ou des ignominies. Chapelain, Delavigne, Voltaire, l'auteur du *Mystère du siège d'Orléans*, Christine de Pisan elle-même n'ont réussi qu'à nous fournir l'image de leur impuissance. Deux vers de Villon, un sonnet de Verlaine seulement portaient vers l'impérissable la fortune littéraire de Jeanne d'Arc. Le champ restait intact et il en allait de Jeanne comme de ces filles de roi que personne n'arrive à contenter et dont tous redoutent le courroux, jusqu'au jour où l'aventurier, qu'on n'attendait plus, trouve enfin le mot de l'énigme et dénoue la situation.

En s'engageant dans le sentier de la guerre, c'est-à-dire lorsqu'il fonda les *Cahiers*, Péguy ne renonçait nullement à ses goûts de créateur : « J'écris ce que je peux, cemme je peux. J'écris utilement de modestes cahiers. Moi aussi j'aimerais mieux faire des nouvelles, des contes, des romans, des dialogues, des poèmes ou des drames. Et je crois que je n'en suis pas incapable. » Ajourné de mois en mois, d'années en années, ce désir vint à bout des ajournements, et *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* parut en 1910. On se rendit compte tout de suite que l'événement n'était pas banal.

Entre toutes les manières de mettre sur pied une Jeanne d'Arc, Péguy jeta son dévolu sur la seule

qu'on n'eût jamais imaginée. A l'époque où nous vivons, le fin du fin consiste à reproduire, suivant le jargon admis, « exactement un milieu ». On croit faire d'un roman l'éloge le plus somptueux quand on avoue qu'il nous introduit dans un *milieu intéressant*, qu'il nous révèle un *milieu peu connu*, etc. Le mariage du roman historique avec la monographie sociale sous l'œil et par devant l'autel d'un réalisme qui s'est fait ermite en vieillissant, prévaut dans la littérature contemporaine. Appliquée à une donnée historique, cette méthode conduirait à la confusion et aux désastres. De fait elle y conduit. La Jeanne d'Arc de M. Anatole France a fait sur cet écueil le naufrage le mieux réussi. Et l'on peut prévoir que les pilleurs d'épaves ne manqueront pas. Dans sa Jeanne d'Arc de 1897, Péguy avait payé aux préjugés courants le minimum de tribut possible, mais enfin il l'avait payé. Son drame était un drame et un drame historique. Pas d'archaïsmes évidemment. Pas de mauvais vieux français. Ni damoiselles, ni mangonneaux, ni jurons pieux. Une vague fabrique, vaguement XVe siècle, s'estompait à l'horizon. Il fallait bien qu'elle y fût. Quand il reprit, quand il élargit, quand il réforma sa conception première, il songea, semble-t-il, surtout à la continuer. *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* est l'enflure étonnante, la multiplication, l'approfondissement des premières pages de son ancien essai. Mais, entre 1897 et 1910, Péguy s'était rendu compte de l'inanité historiciste et il était redevenu catholique. Ces deux faits suffisaient à modifier du tout au tout son orientation.

S'il y a des âmes naturellement religieuses, Péguy paraît être une de ces âmes. *Naturaliter christianus.* Ses changements consistèrent à récupérer sa nature et à oublier ses acquisitions. De sa nature le catholicisme faisait partie. Lui-même s'est aperçu du phénomène et il l'analyse ainsi :

« Nous croyions intégralement aux enseignements de nos maîtres, nous raconte-t-il dans *L'Argent* (1913), et également intégralement aux enseignements de nos curés. Nous absorbions intégralement les ou la métaphysique de nos maîtres et également intégralement la métaphysique de nos curés. Aujourd'hui je puis dire, sans offenser personne, que la métaphysique de nos maîtres n'a plus pour nous et pour personne aucune espèce d'existence et la métaphysique des curés a pris possession de nos êtres à une profondeur que les curés eux-mêmes se seraient bien gardé de soupçonner. Nous ne croyons plus un mot de ce qu'enseignaient, des métaphysiques qu'enseignaient nos maîtres. Et nous croyons intégralement ce qu'il y a dans le catéchisme et c'est devenu et c'est resté notre chair ». Péguy a mis dix années à tourner anxieusement autour de cette vérité. « Vous avez toujours un vieux fond religieux », se fait-il dire à lui-même par lui-même, en 1901, dans le temps où il se déclarait « inchrétien » et dénonçait « l'ivresse fumeuse du scrupule catholique ». Ce n'était pas sans mélancolie, cette mélancolie désespérée, sombre et grande qui emplit d'un bout à l'autre ses réflexions sur *Jean Coste* (IV-3. 4 nov. 02), le roman triste et simple de M. Lavergne : « On s'est flatté trop vite, avoue-t-il,

qu'en supprimant le devoir et la sanction des dieux on supprimait les souffrances les plus grandes ; premièrement on supprimait aussi, du moins dans le même sens, les consolations les plus grandes ; et peut-être la nature humaine est-elle ainsi faite que, au lieu que ce soient les causes réelles extérieures qui mesurent les souffrances éprouvées, c'est au contraire la capacité réelle intérieure qui mesure le retentissement des causes ». Son siège n'était pas loin pourtant d'être fait. Quelques mois plus tard, en dépit de toutes les réserves qu'il y apporte, il admet qu'il y a un conflit de la science et de la foi et il exalte « la grande science des libérations et de la culture, la grande science dangereuse, mère des révoltes et des libertés, la science des méthodes, la science du libre examen, la science laborieuse, humaine, inlassablement patiente ».

Le spectacle des persécutions anticatholiques contribua singulièrement à l'affranchir. Répondant à Clemenceau, il alléguait : « Enfin quand bien même ils seraient Romains ; devons-nous proscrire les Romains ; n'est-il plus permis d'être Romain ? » (mars 1904). Il suffit désormais de marquer les étapes du dégagement. Le 31 octobre, il célèbre les humanités déistes et particulièrement chrétiennes « à la fois intelligentes et profondes ». La crise de 1905 allait parachever la victoire. Péguy prend position sur le terrain strictement traditionaliste du catholicisme : « Les catholiques sont à battre avec un gros bâton, observe-t-il, quand ils se mettent à parler sur un certain ton scientifique de leurs admirables légendes afin de se mettre, de se hisser

à la hauteur de deux philologues traitant de trois vers issus d'un même épisode homérique. » Dès 1903, il avait effleuré cette idée : « On ne saura jamais, disait-il alors, toutes les sottises qu'aura fait commettre à l'Église catholique cette manie, cette outrance de se moderniser, souvent même de s'américaniser. Elle en oublie, elle en méconnaît toute sa force et toute sa grandeur. » En 1905, au moment où s'organise le corps de ses convictions finales, il consacre à la tradition, ainsi que nous l'avons vu, un de ses cahiers, dont le refrain est que « nous sommes des modernes issus des quatre disciplines hébraïque, hellénique, chrétienne et française », c'était tout dire. Les amateurs de symétrie se plairont peut-être à mesurer le chemin parcouru en le rapportant à deux points de repère particulièrement suggestifs : « Cette affectation à ne pas parler de soi peut avoir deux sens : ou bien elle est sincère, injuste envers le moi, favorable aux autres : c'est alors de l'humilité chrétienne et je ne suis pas chrétien » (5 avril 1902). Dans *Notre Jeunesse* (17 juillet 1910), le retournement est complet : « Je hais, dit-il, une humiliation qui ne serait pas une humilité chrétienne, l'humilité chrétienne qui serait une humilité civile, civique, laïque, une imitation, une contrefaçon de l'humilité. »

Le catholicisme de Péguy s'allie donc étroitement au traditionnalisme français, qui n'est pas « lourdeur et impuissance », mais « goût de la tradition même et de la bonne tenue ». Les classiques français sont ainsi faits qu'il ne convient jamais de désespérer d'un homme de culture pas plus qu'il

ne convient de désespérer du salut de la culture française. Ceux que Bossuet ne domptera pas, céderont au charme de Fénelon ou à l'étreinte de Pascal ; les fantasmagories de Chateaubriand en séduiront quelques-uns ; d'autres seront conquis par la sincérité toute blanche de Joinville. Péguy doit beaucoup à Pascal et à nos vieux auteurs. Avant 1897 il avait sans doute consulté, et, puisqu'il s'agit de Péguy, médité, le *dossier* de Jeanne d'Arc, tel que Quicherat l'a publié une fois pour toutes. C'est le dossier même de la chrétienté française. Il forme un témoignage capital à mettre sur la même ligne que le témoignage de Joinville. Il apparaît de fait que Péguy le considère de la sorte.

Grâce à Joinville, grâce à Jeanne d'Arc, Péguy appréhende des réalités qu'on lui avait cachées : « Nos maîtres de l'école primaire nous avaient masqué la mystique de l'ancienne France, la mystique de l'ancien régime, ils nous avaient masqué dix siècles de l'ancienne France [1] ».

Ces dix siècles de l'ancienne France, voilà ce que Péguy nous raconte dans ses *Mystères*, sous le patronage de Jeanne d'Arc. Nos pères usaient d'un mot charmant pour désigner certains ouvrages : ils avaient *l'esprit de Gerson*, *l'esprit de M. Nicole*, quintessence et substantificque mouelle. Les mystères de Péguy sont peut-être des mystères, ils sont avant tout l'esprit de dix siècles de chrétienté française. Péguy s'est servi de Jeanne d'Arc comme d'une actualité éminente propre à rassembler autour

1. *Notre Jeunesse.*

d'elle, comme un pic rassemble les orages, toute la mystique éparse de Hugues Capet à Louis XVI ; c'est l'épopée de la paroisse française et de toute la force chrétienne qui y est enclose, un pèlerinage à travers la magnificence des sentiments chrétiens et français, dont cent années de déraison n'ont pu affadir la vertu et dont la tradition reste entière.

Dans un pareil système, les événements temporels n'existent plus. Charles VII, les docteurs, le sire de Baudricourt comptent moins que les pauvres femmes. Le roi de Jeanne d'Arc n'est pas d'ailleurs Charles VII, c'est saint Louis, son compagnon n'est pas Dunois, mais Joinville. La Passion date d'hier. Les hiérarchies temporelles, les successions temporelles ne résistent pas à ce rendez-vous d'éternité. Accourus de tous les parages de l'histoire comme sur une glissière invisible qui les range sur un plan unique qui passe à travers les autres plans et s'empare de son bien où il le trouve, déshistoricisés, affranchis de la perspective, défilent tour à tour, parés d'une dignité intérieure, au long d'un interminable bas-relief, le Roi, les hommes d'armes, les saints et les pécheurs, les patrons de l'ancienne France, les vertus théologales, Dieu lui-même. Et chacun dit son dit, prie sa prière, bat sa coulpe, chante son lai. Cette cavalcade mystique s'avance vers nous, à travers *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc, Le Porche du mystère de la deuxième vertu, Le Mystère des saints Innocents* et déploie son message à mesure qu'elle avance. Écoutez parler Dieu le Père. Ne vous étonnez pas de ses paroles, pas plus que vous ne vous étonneriez

de sa grande barbe et de son aspect bonasse au tympan d'une cathédrale :

Celui qui a dit le soir son *Notre Père* peut dormir tranquille.
Croyez-vous que je vais m'amuser à faire des misères à ces pauvres enfants.
Suis-je pas leur père.
Et que je vais m'amuser à leur faire des surprises comme on en fait à la guerre.
Est-ce que je leur fais la guerre.
Oui je leur fais la guerre, mais on sait bien pourquoi.
C'est pour les empêcher de perdre la bataille.
Je suis un honnête homme, dit Dieu.
Croyez-vous que je vais m'amuser à les prendre dans leur sommeil.
Comme un homme de guerre qui prend son ennemi.
Croyez-vous que j'aie quelque goût à les prendre en défaut.
Et que ça m'amuse de condamner.
Pauvres gens. Je vous le demande.
Suis-je donc un bourreau d'Orient.

VIII. PÉGUY ÉCRIVAIN

On peut aimer ou n'aimer point les idées de Péguy ; s'accorder ou se quereller avec sa personne. Il faut admettre ou abominer son style. Écriture étrange que la sienne, étrange protoplasme, grouillement, diffusion et fourmillement, vêtement étrange d'une seule et même étoffe, couturée, rapiécée, seul et même fil qu'on tire toujours et qui se casse et qu'on renoue, même fil plein de nœuds, souvent tout proches, parfois immensément espacés. C'est une pleine eau, une mer, un océan sans escales, un

désert énorme où se perdent les caravanes. Il ignore les alinéas, ou en abuse, introduit des parenthèses de cinquante pages ou piétine sur son point de départ comme dans une fondrière, sans pouvoir s'en arracher. Mais il faut examiner les choses de plus près.

Le procédé favori, fondamental, quasi unique dans ses variétés, de Péguy, est l'énumération. Il l'emporte partout avec lui et l'a utilisé de prime abord :

> Ainsi, toutes les terres labourables et toutes les terres de toutes les landes et toutes les terres de toutes les forêts, toutes les terres de toutes les vallées, toutes les terres des coteaux et des collines, et toutes les terres des montagnes, toutes les eaux de tous les fleuves, toutes les eaux de toutes les rivières et des lacs, et toutes les eaux de tous les océans, tous les grains pour toutes les semailles, toutes les mines et les carrières, tous les terrains et tous les souterrains, toutes les terres et toutes les eaux, tous les non vivants et tous les vivants végétaux sont la matière que peut travailler la cité.

Ces lignes sont de *Marcel*. L'énumération y est parfaite, redondante, absolue. *Marcel* est une énumération d'un bout à l'autre. Mais l'énumération de Péguy est plus qu'absolue : c'est une énumération au deuxième ou au troisième degré ; elle se double, se triple elle-même. Énumérer deux ou plusieurs fois la même chose, c'est se répéter. Péguy raffole de la répétition. Il ne reprend pas seulement ses mots mais des phrases tout entières, des alinéas entiers. Nous le voyons dans notre exemple : *toutes les terres... toutes les terres... toutes les eaux... toutes les eaux...* Le procédé, quand on en use

avec talent, crée à la longue une monotonie grave, non dépourvue d'attraits ni de surprises. Il suffit de sauter un anneau de la chaîne pour provoquer une espèce de relai inattendu où l'esprit se repose et reprend des forces pour continuer. Déjà conscient de la ruse, Péguy l'emploie : « Toutes les eaux de toutes les rivières et des lacs ». Il n'a pas récidivé en écrivant « et toutes les eaux des lacs ». Ainsi donc une manière qui paraît vouée à la stérilité devient capable de diversion. Par ses répétitions et par ses non répétitions, Péguy atteint les plus beaux effets. Mais poussons plus loin.

Que peut-on répéter quand on écrit ? Les mots, les sons, les idées, les images. Péguy répètera soigneusement les mots : « Nos maîtres de l'école primaire nous avaient masqué la mystique de l'ancienne France, la mystique de l'ancien régime, ils nous avaient masqué dix siècles de l'ancienne France. Nos adversaires d'aujourd'hui nous veulent masquer cette mystique d'ancien régime, cette mystique de l'ancienne France que fut la mystique républicaine. Et nommément la mystique révolutionnaire » (*L'Argent*, p. 30). Les mots à clef sont ici *masquer, mystique, ancienne France, ancien,* Péguy les répète avec amour. Un écrivain ordinaire ayant à exprimer la même idée aurait dit peut-être : « Nos maîtres de l'école primaire nous avaient masqué la mystique de l'ancienne France, ils nous en avaient celé dix siècles. Nos adversaires d'aujourd'hui veulent nous cacher cette mystique d'ancien régime que fut la mystique républicaine et révolutionnaire. » Il aurait énervé la phrase en l'allégeant.

Répéter les mots c'est déjà répéter les sons, mais Péguy aime les rimes finales ou intérieures :

Et la clef de cette mystique voûte,
La Clef elle-même,
Charn*elle*, spiritu*elle*,
Tempor*elle*, étern*elle*[1].

Et encore :

Une *incarnation vue*, *venue* du *monde* juif et du *monde* païen, une *incarnation venue* comme un couronne*ment charnel*, comme un aboutisse*ment charnel*, comme une mise en plénitude *charnelle* d'une série *charnelle*[2].

Il n'aligne pas seulement les finales, il collectionne les initiales : « Un raisonnement en deux, *com*plémentaire, deux raisonnements *con*jugués, *com*plémentaires, *con*jugués[3]. »
« Peuple *gra*tuit, peuple *gra*cieux[4] . »

Enfin, Péguy répète les idées. Il est bien obligé d'avoir recours aux mots et, comme les synonymes sont plutôt rares, il accumulera les termes voisins, proches, parents, semblables. Ce procédé de ressassement et d'approfondissement lui plaît entre tous. Complétons un de nos exemples : « Un raisonnement en deux, complémentaire, deux raisonnements conjugués, complémentaires, conjugués. Couplés, géminés. » Il tourne autour de l'idée comme autour d'un monstre et la saisit par toutes ses tentacules : « Quand il y avait des trous dans le génie, ce qui

1. *Saints Innocents*. p. 179.
2. *Victor-Marie*, p. 111.
3. *Notre Jeunesse*, p. 31,
4. *Saints Innocents*, p. 81.

s'est vu, des carences, des déficiences. Des manques. » Il rôde semblablement autour de l'image et des sensations : « Quand on est très à l'abri, dans la chaleur, dans la fumée, dans la douceur, dans la tiédeur, dans les pipes, derrière la porte et les fenêtres familières, dans l'abri, dans l'atmosphère familière, abritante d'un vieux familier cabaret. »

Comment peut-on répéter ? Coup sur coup d'abord et, nous l'avons vu, Péguy ne s'en prive pas. On peut aussi répéter de proche en proche, de loin en loin, de très loin en très loin. Et l'on aboutit au leit motiv. Les leit motiv de Péguy sont des reprises incessantes d'une donnée première. Deux pas en avant, trois pas en arrière. Sa marche est curieuse. Elle se développe suivant un rythme secret, suivant une courbe intérieure. Prenez par exemple *Victor-Marie comte Hugo*. Isolez ses parties composantes. Une pareille opération vous fournira la table des matières suivante : Adresse à Daniel Halévy (1-67). Considérations sur Hugo (68-169). Parallèle de Corneille et de Racine (170-217). Plaidoyer pour la culture (218-234). Reprise de l'adresse à Halévy (234-249). Epître votive à Psichari (240-265). Quel ensemble disparate !

Quelle merveilleuse unité lorsqu'on pénètre ses arcanes ! Cette unité on la découvre dans un *qui* obsédant, jeté sans prétention de place en place comme une espèce de mot de passe. Quelques explications sont ici nécessaires. L'*Apologie pour notre passé*, de Daniel Halévy, avait, nous le savons, provoqué *Notre Jeunesse*. Deux ou trois mots bourrus de cette réplique froissèrent M. Halévy. Pour

l'apaiser, Péguy composa *Victor-Marie comte Hugo*. La donnée première de *Victor-Marie* consiste dans cet argument assez câlin et sentimental : « Quoi, nous brouiller, deux vieux amis ! Si je n'étais pas là, *qui* donc vous rappellerait et ceci et cela, *qui* donc vous aborderait en vous disant etc... Il n'y a que moi *qui* puisse, *qui* sache, etc. » Et nous avons ainsi de successifs et profonds jaillissements d'âme, toutes les préoccupations, toutes les méditations, toutes les confessions de Péguy les unes après les autres. L'ouvrage est fait, avec ses ondes insaisissables et jamais pétrifiées, avec ses artifices de géologie intérieure. Quand il n'attaque nommément personne, quand les limites d'un objet ne le contiennent pas, Péguy recourt volontiers à ce procédé d'expansion. *Notre Patrie*, par exemple, révèle absolument la même méthode : un souci, une pensée, une volition première, d'où sortent par jets puissants de grandes fleurs droites.

La répétition, dans Péguy, n'informe donc pas seulement son style, elle est l'âme même de sa composition. Tout ce qu'il écrit est de la répétition multipliée, variée, combinée, quintessenciée. Quand l'émotion d'art le transporte, il fait donner à la fois toutes ses troupes.

Péguy perfectionne surtout sa répétition par la rupture, l'irrégularité de la répétition même. Il laisse sombrer dans le non être, dans la non expression des membres entiers de phrase. Il en résulte une juxtaposition d'aspect incohérent mais solide et de bon usage, tantôt pressée et crépitante et c'est alors de la marquèterie, de la mosaïque, de la tapis-

serie, tantôt épandue en larges teintes plates et c'est alors du vitrail ou du lavis, de ces curieuses aquarelles unicolores où les ombres rongent la lumière. Le style de Péguy, lorsqu'il se ressemble le plus et lorsque la méthode a bien joué, est une saisissante géographie, avec des affouillements profonds, des abîmes et de hauts sommets, quelque chose de vertébral et d'organique. Des pans d'images, d'idées, de sons, trop faibles pour affronter la justesse de l'expression, ont disparu et il ne reste plus rien que l'inattaquable nécessaire. Ça et là émergent de l'ombre des épaulements étranges. On dirait d'une photogravure regardée au microscope, un chaos sans lien, des taches sans vertu. Mais lisez un peu à haute voix. Le recul de la lecture à haute voix rassemble tout cet épars dans ses sonorités, les brumes s'élèvent et la beauté apparaît, domine et vous emporte. Péguy est un de nos écrivains les plus puissants.

La beauté rude de ce style ne convient pas d'ailleurs à tous les sujets. Mais il y en a certains qu'elle s'approprie avec délices. Dans la discussion, par exemple, l'outil lourd et magistral de Péguy fait des prodiges. Il manœuvre ses répétitions, ses juxtapositions de telle sorte que l'équivoque à extirper, que le sophisme à réduire, martelés, tenaillés, se déchaussent, s'écrasent, disparaissent. Pendant ce temps-là, grimpé sur ses répétitions, et les gravissant de marche en marche, le raisonnement fait son ascencion parfois encombrante mais toujours sûre.

Dans la description, le style de Péguy est suprê-

mement évocateur. Il n'impose rien brutalement, ni du premier coup, mais il provoque à la longue toutes les sensations de la présence. A force d'assiéger la réalité sous tous ses redans, à force d'en exprimer tous les sucs et toutes les essences, Péguy, avec ses tâtonnements qu'on dirait gauches et ses touches qu'on dirait insuffisantes, réalise peu à peu le contact absolu et la transparence parfaite. En cinq ou six coups de crayon il esquisse par exemple ce portrait définitif de Millerand :

Quand je vois la solidité assise d'un Millerand, ce buste carré, ces épaules carrées, ce front carré, cette volonté carrée, ce jugement carré, assis comme une lourde table de chêne, cette énergie presque rude et presque sommaire, ces yeux plantés, sous une énorme arcade, sous cette broussailles de poils gris, ce regard bleu, gros, plein de force [1]....

Vous le voyez, l'homme d'énergie, sans que le mot d'énergie soit accentué. S'agit-il d'évoquer l'inévocable, Péguy n'est pas moins heureux. Comme les peintres qui font jaillir de deux couleurs voisines une troisième couleur qui n'existe que pour l'œil, Péguy, par l'énumération la plus simple, fait monter une atmosphère créatrice qui déborde le champ d'où elle s'élève et communique à l'âme la vérité ineffable :

Le travail était là. On travaillait bien.

Il ne s'agissait pas d'être vu ou pas vu. C'était l'être même du travail qui devait être bien fait.

Et un sentiment incroyablement profond de ce que nous nommons aujourd'hui l'honneur du sport, mais en

1. *Victor-Marie*, p. 243.

ce temps-là répandu partout. Non seulement l'idée de faire rendre le mieux, mais l'idée, dans le mieux, dans le bien, de faire rendre le plus. Non seulement à qui ferait le mieux, mais à qui en ferait le plus. C'était un beau sport continuel, qui était de toutes les heures, dont la vie était même pénétrée. Tissée. Un dégoût sans fond pour l'ouvrage mal fait. Un mépris plus que de grand seigneur pour celui qui eût mal travaillé. Mais l'idée ne leur en venait même pas.

Tous les honneurs convergeaient en cet honneur. Une décence, et une finesse de langage. Un respect du foyer. Un sens du respect, de tous les respects, de l'être même du respect. Une cérémonie pour ainsi dire constante. D'ailleurs, le foyer se confondait encore très souvent avec l'atelier et l'honneur du foyer et l'honneur de l'atelier était le même honneur. C'était l'honneur du même lieu. C'était l'honneur du même feu. Qu'est-ce que tout cela est devenu. Tout était un rythme et un rite et une cérémonie depuis le petit lever. Tout était un événement, sacré. Tout était une tradition, un enseignement, tout était légué, tout était la plus sainte habitude. Tout était une élévation, intérieure, et une prière, toute la journée, le sommeil et la veille, le travail et le peu de repos, le lit et la table, la soupe et le bœuf, la maison et le jardin, la porte et la rue, la cour et le pas de porte, et les assiettes sur la table [1].

Toute une vie, tout le sens de tout un monde habitent ces derniers mots. Si l'on veut maintenant caractériser le style de Péguy, force nous est de l'appeler bergsonien. C'est le style que devrait avoir M. Bergson, et qu'il n'a pas. Le style de M. Bergson est le style d'un intellectualiste, d'un intellectualiste incroyablement fin et délié, souple, insinuant, tout ce que l'on voudra, sauf du Bergson. Et cette note

1. *L'Argent*, p. 18.

perpétuelle du bergsonisme, qu'il y a par derrière les mots, et les façades et les géométries, et les sensations et toutes les constructions cassantes du monde sensible, un je ne sais quoi dont la transcendance nous inonde, mobile et fugace, et la plupart du temps inaccessible, cette note l'instrument Bergson ne la rend pas. C'est l'instrument Péguy qui la rend. Avec ses gaucheries tâtonnantes, ses approximations successives, ses additions et ses restrictions vivaces Péguy s'enfonce dans la réalité, il en moule tous les réceptacles et frémit de ses tremblements. Et son langage est d'une subtilité inouïe par sa grossièreté même. Il sait bien que la sphère d'action de chaque mot ne coïncide nullement avec la réalité bergsonienne, il sait bien que tous ces petits cercles d'activité que sont les mots ne recouvrent jamais cette réalité litigieuse. C'est pourquoi, lorsque une réalité l'envahit et qu'il s'essaie à la traduire, il multiplie les points de contact avec elle, lance contre elle, pêle-mêle, tous les mots qui s'émeuvent en lui, les complétant les uns par les autres, les neutralisant tous par tous, et appréhende ainsi le plus qu'il peut du réel bergsonien qui passe. Il se comporte en face de lui comme un estampeur de monnaies ou d'inscriptions. Il provoque les adhérences, il appuie, il répète. Péguy, en écrivant, ne songe point à écrire : il rumine la réalité bergsonienne. Il se laisse emporter au fil de sa méditation infinie. Et alors c'est son âme elle-même qui se raconte, son âme immédiate et sans interprète. Et ce que nous lisons de lui c'est de la sténographie du subconscient.

Il est aisé de voir combien une semblable attitude

favorise la mystique et l'examen de conscience et la confession ; et pourquoi, à défaut d'autres motifs, Péguy s'y dévouerait, emporté par sa pente. Ceux-là ont tort qui lui reprochent son incohérence. L'incohérence de Péguy a son ordre qui lui est propre, et c'est l'ordre même du subconscient. L'association des idées et les constructions réflexes jouent, chez lui, comme dans les rêves, un rôle primordial. Il faut lire à cet égard l'épître votive à Ernest Psichari. Péguy styliste se trouve là enclos avec ses outrances les plus marquées, ses ronronnements les plus mélodieux, ses pierres d'attente, ses demi-déclenchements, ses reprises, sa préciosité brutale. De *Marcel* à *Victor-Marie comte Hugo*, Péguy n'a cessé d'enrichir et de perfectionner sa manière. C'est un des auteurs dont on puisse dire par excellence qu'ils ont procédé en s'imitant. L'imitation de Péguy culmine chez Péguy. Par moments, elle est excessive. Mais il y a entre les profondeurs de Péguy et la manière de Péguy un tel concert qu'on doit bien en reconnaître la légitimité. Péguy est né avec un certain rythme dans la tête, une certaine mélodie barbare. Du premier coup il l'a exprimée et la Jeanne d'Arc de 1897, par exemple, a prêté à celle de 1910 des couplets entiers d'un fini surprenant et dont l'œil le plus expert ne saurait déceler la présence dans leur nouveau domaine. Le seul moment où la fortune de la manière Péguy courut des risques fut vers 1900-1902. M. Anatole France en imposait alors à la jeunesse littéraire, et Péguy, préparé par ses lectures de Renan à la domination du jeune maître, crut trouver chez M. Bergeret ou

chez Jérôme Coignard des rhéteurs suprêmes et des modèles *ne varietur*. Il descendit sur le mail et fit dialoguer ses divers moi. « Mon cousin », Pierre Deloire et Marcel Baudoin rivalisent de détachement avec la fleur d'Anatolie, échangent des observations inutiles et font métier de bien dire. Peut-être à cette époque le trouble et la dislocation de son esprit exigeaient-ils cet abus du discours et du discursif. C'est possible. On verrait alors dans les personnages qu'il met en scène le signe même de sa désunion. Quoi qu'il en soit, les chefs-d'œuvre de Péguy sont des soliloques, et le dialogue tel qu'il en use n'est qu'une enfilade de monologues, de longues plaintes et de longs désirs, qui se succèdent sans apprêt comme des litanies kilométriques. C'est la vraie manière de Péguy.

D'où vient-elle ? Lui trouvons-nous des parrains ? Par endroits, quand elle est trop accusée, on songe à la prose de Hugo, quand elle est mauvaise. Péguy a lu Victor Hugo, autant qu'homme de France et il se peut qu'il ait reçu de Hugo le coup de pouce révélateur. Mais serait-ce une illusion ? En entendant parler Péguy on songe parfois au parler paysan tel qu'on le parle au centre de la France. Péguy n'a fait parler pour de bon de vrais et réels paysans qu'une seule fois à ma connaissance. Le morceau est exquis. Mais c'est dans la teneur même de sa prose, dans sa traînante robustesse, dans sa sournoiserie native, dans ses redites interminables qu'on reconnaît le paysan captieux, positif et pas pressé. A quoi ne songe-t-on pas ! Péguy s'est découpé sur la carte littéraire de la France une circonscription

tellement baroque qu'il pousse ses enclaves jusque dans les coins les plus distants. Quelque baronnie féodale aux justices multiples. Féodal, médiéval, Péguy, tout cela jouxte. L'abondance de Péguy, sa diffusion, sa méconnaissance du plastique, ses énumérations forcenées, son manque absolu de goût, son mépris du sens critique, tout cela nous reporte au pays des chansons de geste et des mystères en vingt journées. Mais, plus que sa prose, c'est sa poésie qui nous donne cette impression. Car il y a un Péguy poète.

IX. PÉGUY POÈTE

Par sa texture même, la prose de Péguy, quand il s'imite, c'est-à-dire quand il déclenche les grandes eaux de la répétition, cette prose annonce le vers et le prépare, une espèce de vers tout au moins, « des vers de fou, sans rime et sans mesure ». Considérez cette phrase : « Mais dans ses beaux yeux doux, dans ses grands et gros yeux clairs, il était impossible de lire. Ils étaient trop bons. Ils étaient trop doux. Ils étaient trop beaux. Ils étaient trop clairs [1] .» Les jeux de la typographie et du hasard pourraient tout aussi bien la présenter ainsi :

Mais dans ses beaux yeux doux, dans ses grands et gros
    yeux clairs,
Il était impossible de lire.
Ils étaient trop bons.

1. *Notre Jeunesse*, p. 109.

Ils étaient trop doux.
Ils étaient trop beaux.
Ils étaient trop clairs.

Nous passons ainsi directement à une prose d'apparat simple et de grosse étoffe, tendue à larges plis, une prose poétique, évangélique, tantôt rebondissante et saccadée, tantôt surchargée de consonnance et d'allitérations, bref un monstre idiomatique et typographique d'une indéniable prestance. Péguy en a fait usage dans ses trois mystères. On y trouvera l'exaltation de ses qualités et de ses défauts. Péguy poète n'est pas là.

« Moi aussi j'aimerais mieux faire des poèmes. » Il en avait déjà fait au moment où il poussait ce soupir. La Jeanne d'Arc de 1897 parlait quelquefois en vers et ma foi parlait très bien :

J'aimais la cloche là ; j'aimais sa voix qui chante
Et s'épand sur la Meuse emplissant la vallée
Comme un flot de prière et de vaillance lente
S'élançant pesamment jusqu'à vous étalée.

J'aimais l'église là ; d'un seul geste elle porte
Sa prière de pierre ascendante et solide,
Prière de bâtisse et de vaillance forte,
S'appuyant ici-bas pour monter plus solide.

O mon Dieu, j'aime à tout jamais la voix humaine,
La voix de la partance et la voix douloureuse,
La voix dont la prière a souvent semblé vaine
Et qui marche quand même en la route peineuse.

Mais je ne savais pas cette voix éternelle
Et calme et large et plane et blanche et délectable,
Emouvante en mon âme et revivante en elle,
Non, je ne savais pas cette voix admirable ;

Oh ! je ne savais pas la voix noble des anges...

Cet essai d'un jeune homme de vingt-quatre ans trahissait le poète-né. 1897, 1898, 1899, il faut atten-

dre 1903 pour le rencontrer à nouveau. Sa verve fuse à gros bouillons dans cette *Chansonnée du roi Dagobert*, qui fit tant crier les abonnés. Bâillement d'ennui et rigolade de gamin. 1904, 1905, 1906, 1907, ce n'est qu'en 1912 que Péguy poète réapparaît. Mais alors il sévit de toute sa force. Une fringale d'alexandrins l'a saisi, il se rue dans le poème classique, dans le tercet, dans le sonnet. Il nous donne ainsi tour à tour *La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, La Tapisserie de Notre-Dame, Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres, Présentation de Paris à Notre-Dame, Ève* enfin.

Depuis 1897 il n'a guère changé. C'est toujours la même longue et régulière complainte, corsetée par la strophe et rognée par la rime, portée, véhiculée par la strophe, soutenue, multipliée par la rime. Bien entendu la répétition y fait des siennes, dans un nouveau costume et ragaillardie par le changement d'air. *La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* ne laisse rien à désirer à cet égard : sur ces 320 strophes, 304 exploitent ce thème bifrontal : *les armes de Jésus, c'est... les armes de Satan, c'est...* Maintenant qu'il a une vraie musique pour l'entraîner, Péguy va loin. Il se grise visiblement de cette musique sauvage comme un chanteur basque qu'accompagnent la flûte et le tambour. Son récitatif bicolore n'a pas de fin :

Les armes de Satan, c'est quelque jonglerie.
C'est le loup dans la ferme et dans la bergerie.
C'est le renard feutré dans la poulaillerie ;

Les armes de Jésus, c'est l'amour et la peine.
Les armes de Satan, c'est l'envie et la haine.
Et la guerre est aux mains de toute châtelaine ;

Les armes de Satan c'est quelque forgerie
Un document secret dans quelque hôtellerie,
Les armes de Satan c'est toute diablerie ;

Les armes de Jésus c'est la croix de Lorraine...

Poésie, rythme, répétition, tout cela tient ensemble. Introduire Péguy dans la poésie classique c'est ensemencer de microbes un bouillon de culture. Dans la poésie, Péguy se dépasse lui-même par l'imitation à outrance de soi. Tout le favorise. Introduire Péguy dans le rythme et dans le vers classique c'est provoquer la plus farouche des conflagrations. *When Jew meets Jew*, disent les Anglais, *then comes the tug of war*. Juif contre Juif, c'est la guerre. Du jour où Péguy, déjà porté vers la répétition par tous ses instincts, entra dans la poésie classique, dont la répétition est l'âme même, on pouvait s'attendre à du grandiose et à de l'affreux. Personne n'a été déçu.

Ce que nous disons là s'applique surtout à *La Tapisserie de Sainte Geneviève*, mais c'est dans *La Tapisserie de Sainte Geneviève* que l'on peut voir l'exemplaire, sinon le plus noble et le mieux réussi de Péguy poète, du moins son exemplaire le plus représentatif. Il y a, en effet, plusieurs manières de ce Péguy-là, parce que ce Péguy-là provient d'abord de lui-même, sans doute et surtout, mais aussi de quelques autres. On se rend compte, à le lire, qu'il s'est gavé des poètes et de tous les poètes, de Victor Hugo, — dont il sait par cœur des milliers

de vers, — de Corneille, de Vigny, de Baudelaire, de Ronsard, de du Bellay, de Verlaine.

Comme la vieille aïeule au plus fort de son âge
Se réjouit de voir le tendre nourisson
L'enfant à la mamelle et le dernier besson
Recommencer la vie ainsi qu'un héritage ;

Elle en fait par avance un très grand personnage...

Fond et forme, ces cinq premiers vers sont de du Bellay. Mais voici du Péguy qui le complète :

Le plus hardi faucheur au temps de la moisson,
Le plus hardi chanteur au temps de la chanson, etc...

Baudelaire montre aussi sa tête, un Baudelaire mâtiné de Hugo :

Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate.

Cet exercice de démarcation pourrait durer quelque temps sans profit pour personne. Dans la poésie de Péguy, il y a surtout du Péguy. Le finale de *La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* nous montre la patronne de Paris debout à la porte de sa ville et venant à la rencontre de Jeanne d'Arc. L'idée mystique est fort belle :

Pour qu'elle vît venir par un chemin de terre,
Comme une jeune enfant qui vient vers sa grand-mère,
Par les bois de Puteaux, par les champs de Nanterre ;

Pour qu'elle vît venir ardente et militaire,
Obéissante et ferme et douce et volontaire,
Sur Boulogne et Neuilly, sur Puteaux et Nanterre ;

Bien en selle en avant de sa cavalerie,
Masquant ses bombardiers et sa bombarderie,
Traînant comme un réseau sa lourde infanterie ;

Ameutant ses tambours qui battaient pour la messe,
Gourmandant ses brigands qui couraient à confesse,
Déférente aux trois voix qui scellaient leur promesse ;

Ayant mis les soldats au pas sacramentaire,
Ayant mis les curés au pas réglementaire,
Et logé les vertus au train régimentaire ;

Bien allante et vaillante et sans étourderie,
Bien venante et plaisante et sans coquetterie,
Bien disante et parlante et sans bavarderie ;

Sage comme une aïeule en sa tendre jeunesse,
Cadette ayant acquis le plus beau droit d'aînesse,
Grave et les yeux plus clairs que d'une chanoinesse,

La sainte la plus grande après Sainte Marie.

A part le premier vers, qui introduit l'image fâcheuse de chemin de fer, ces quelques tercets ont l'allant de je ne sais quelle force massive. Chemin de terre, chemin de fer. Question chatouilleuse. Est-on bien sûr que Péguy ne l'ait pas fait exprès ? Il commet tant d'autres impairs. Il a si peu de goût ! Dans sa prose, il fait volontiers le poète et cela passe très bien. Dans sa poésie, tout à coup, il vous assène aux oreilles un ou plusieurs vers d'un prosaïsme abominable, et ça ne passe pas :

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre
Et qu'on était content de son exactitude.

Il le fait exprès, cela est sûr.

La blette aridité de la vieille dévote,
C'est l'âme en confiture et la poire en compote
Et le raisin coti moisissant dans la hotte.

Voilà une des armes de Satan. Et voilà aussi du Péguy à la troisième puissance, gamin, mystique, esclave de l'association des idées, bien d'autres encore. Quoi qu'il en soit, nous devons prendre sa

poésie comme il nous la donne, sans rechigner. La difficulté commence quand il s'agit de l'apprécier. Dirons-nous qu'elle est intéressante ? Certes. Séduisante, captivante, ennuyeuse, étrange, déconcertante ? Oui, et tout cela en même temps.

Relisons, si vous le voulez bien, les 304 tercets de *La Tapisserie de Sainte Geneviève*, « les armes de Satan... les armes de Jésus ». Quel engrenage périlleux ! Son ronron nous étourdit. Un ronron de machine à battre, de moulin à foulon, avec, de temps à autre, le coup de tampon inévitable, *les armes de Satan, les armes de Jésus*, qui nous fait repartir sur de nouveaux frais. Un ronron, un glougou de pompe aspirante et foulante, un ronron de dévidoir. De temps à autre, un grand vers noble surgit et nous en impose, mais la machine ronronnante nous emporte, il décroît, s'efface, disparaît. En voici un autre. Et un autre. Puis quelque tableau charmant :

Les saints ont sur la tête un très léger cerceau
Pour bien voir que c'est eux, une sorte d'arceau
Ouvre le Paradis ; Jésus dans son berceau

Regarde saint Joseph et par espièglerie
Veut lui tirer la barbe et le vieux se récrie
Et fait semblant de mordre afin que l'enfant rie.

Et nous continuons ainsi la route ronronnante avec des visions d'un qui est en chemin de fer. Au bout d'un certain temps, nous prenons goût au voyage :

Les armes de Jésus, c'est les enfants bien sages
Assis au coin du feu, c'est les belles images
Qu'on voit sur les vitraux et c'est les trois rois mages ;

Les armes de Satan, c'est les magiciens
Et la magicerie et les faux entretiens
Et les libres discours au conseil des anciens ;

Les armes de Jésus, c'est les bons citoyens ;
Quand sa grâce les prend par ses secrets moyens
Il en fait les plus sûrs de ses curés doyens.

Nous prenons goût au paysage. Il est un peu terne, un peu gris, mais d'une incroyable luxuriance. La fécondité verbale de Péguy nous assomme. Son esprit de découverte nous étourdit :

Les armes de Satan, c'est la paix et la guerre,
Les peuples éventrés, les sacrements par terre,
La honte, la terreur, la rage militaire ;

Les armes de Jésus, c'est la guerre et la paix,
Les peuples respectés et les derniers harnais
De guerre suspendus au fronton des palais ;

Les armes de Satan, c'est l'horreur de la guerre,
Les peuples affolés, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le cri de mort, le meurtre volontaire ;

Les armes de Jésus, c'est l'honneur de la guerre,
Les peuples rétablis, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le sacrifice et la mort volontaire.

Nous parvenons ainsi par approximations, par déclivités successives dans un monde mystique où plus rien du nôtre ne tient debout. Qu'importe la plastique ! Qu'importent les vers faibles, les rimes paresseuses ! Qu'importent le ramassement, le nerf et la concision classiques ! Vive l'image qu'on poursuit et qu'on épuise et qu'on retourne et qu'on renouvelle, qu'on étale et qu'on développe avec un enthousiasme et une naïveté enfantine. Vivent l'idée profitable, la charité qui vous pénètre et vive la chrétienté : « Nous autres hommes du moyen-âge », Péguy pourrait tenir le propos.

Et c'est ainsi que nous possédons au milieu de nous le scion le plus tardif et le plus sûr du vieil arbre médiéval. Il y a plus de cinq cents ans qu'on n'avait rien écrit de cette sorte, qu'on n'avait rien chanté, rien récité, — car il faut lire tout haut les vers de Péguy, de cette sorte. Enfin Malherbe vint ! Malherbe n'est presque pas venu pour Péguy, non pas même Le Maire de Belges. Il sourd directement du XIII[e] et du XIV[e] siècles. Il est le dernier de nos trouvères pieux.

Il y a cinq cents ans surtout qu'on n'avait rien *pensé* de cette sorte. Cinq siècles de réforme et de contre-réforme, de paganisme et d'antipaganisme avaient placé entre le christianisme et les écrivains une réserve, une pruderie, une défiance, une pompe indicibles. Péguy est à son aise avec les saints, les vertus, les sacrements et les sept péchés capitaux, comme un imagier dans sa boutique au milieu de ses statues familières et il prie comme il respire. Il se comporte dans notre monde moderne comme un ouvrier du moyen-âge s'y comporterait. Il le hait. Et il le chérit. Car il veut que le pécheur vive et se convertisse. Il le hait de toutes ses forces et il veut le sauver de toutes ses forces de chrétien, de mystique, de naïf, de roublard et de très honnête artisan. *Les Quatre prières dans la cathédrale de Chartres* et surtout cette étonnante *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*, aux allures de confession et de pèlerinage [1], achèvent de nous convaincre et de nous dérouter :

1. Ce fut en réalité à la suite d'un pèlerinage que Péguy écrivit,

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crotté, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de votre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate.

Un homme de chez nous, dans la glèbe féconde,
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement
Et d'une seule source et d'un seul portement
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Nous arrivons vers vous du lointain Parisis,
Nous avons pour trois jours quitté notre boutique,
Et l'archéologie avec la sémantique,
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.

Nous arrivons vers vous de Paris capitale.
C'est là que nous avons notre gouvernement,
Et notre temps perdu dans le lanternement
Et notre liberté décevante et totale.

Nous avons descendu la côte de Limours.
Nous avons rencontré trois ou quatre gendarmes,
Ils nous ont regardé, non sans quelques alarmes,
Consulter les poteaux aux coins des carrefours.

Nous avons pu coucher dans le calme Dourdan.
C'est un gros bourg très riche et qui sent sa province.
Fiers nous avons longé, regardé comme un prince,
Les fossés du château coupés comme un redan.

d'un seul jet, ce très beau poème que j'abrège. Voir les études suivantes.

Dans la maison amie, hôtesse et fraternelle
On nous a fait coucher dans le lit du garçon.
Vingt ans de souvenirs étaient notre échanson.
Le pain nous fut coupé d'une main maternelle.

Toute notre jeunesse était là solennelle.
On prononça pour nous le Bénédicité.
Quatre siècles d'honneur et de fidélité
Faisaient des draps du lit une couche éternelle.

D'ici vers vous, ô Reine, il n'est plus que la route.
Celle-ci nous regarde, on en a fait bien d'autres.
Vous avez votre gloire et nous avons les nôtres.
Nous l'avons entamée, on la mangera toute.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez-vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râlements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

Évidemment, les précieux feront la moue. Évidemment ce n'est pas léché. Pas coloré. Très peu construit. Mais c'est robuste et enlevé. Mais ça tient. Personne ne parle ainsi. C'est une âme ancienne qui parle d'une voix unique. La mère de Villon avait cette âme. Et l'on se prend à regretter que Péguy n'ait vécu il y a longtemps, longtemps. Il aurait dû avoir vingt ans à la bataille de Poitiers, suivre en Angleterre Jean II, dit le Bon, s'échapper de Douvres sur la mer par une nuit de tempête, gagner la Flandre pieuse et laborieuse. Y travailler, y étudier, y prier. Partir ensuite pour Paris, artisan, voyageur et pèlerin, prendre part à

ses troubles et saigner dans toutes ses rixes. Dans toutes les rixes du quartier de la Sorbonne principalement.

Et mourir jeune, condamné par la Sorbonne, mais nous léguant ce chef-d'œuvre que notre moyen-âge français ne nous a pas légué, roman de chevalerie, d'aventure et d'héroïsme, de tristesse mystique, violente et soumise, qui nous permettrait aujourd'hui de placer quelque chose de bien à nous, en face du Romancero, des Contes de Cantorbéry et de la Divine Comédie.

[Sept.-nov. 1913.]

CHAPITRE III

PROJETS LITTÉRAIRES

ET

PROPOS FAMILIERS DE CHARLES PÉGUY

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre...

Que de fois ce vers pour toujours classique de Péguy n'a-t-il pas été dit et redit, déclamé, récité et même chanté depuis le jour sinistre de Villeroy ! On a voulu y voir un présage. Dans une vie comme celle de Péguy tout est présage et rien n'est réalisation ; il n'a réussi que sa mort. Entre les deux que de souvenirs se lèvent !

Les plus mélancoliques se rassemblent autour des œuvres que Péguy n'écrira jamais et dont il parlait toujours. On a soutenu, non sans quelque raison, — Maurice Barrès entre autres et Daniel Halévy, — que l'œuvre laissée par Péguy suffisait à sa gloire, échantillonnait assez son talent et, par la vertu, par le sceau de son sacrifice, était de taille à subir un choc éternel. Peut-être. On a prétendu aussi, — à tort je le crois, — que Péguy n'aurait fait que se répéter et se reprendre et que par conséquent sa besogne était terminée. En tout cas, ce

qu'on doit soutenir, c'est que Péguy n'avait pas écrit le tiers de ce qu'il méditait et que la mort l'a surpris en plein travail d'imagination. Il songeait à ses projets infinis quand il déclarait à Joseph Lotte : « Il ne faut pas que je meure. »

Il avait d'abord devant lui cinq ou six *Mystères de Jeanne d'Arc*. Le grand public, sollicité pourtant de toutes parts, n'avait pas montré à lire les trois premiers un enthousiasme bien vif et ce dédain, fort compréhensible pour une foule de motifs qui ne sont pas tous à la louange du grand public, déroutait et décourageait Péguy. Il aimait l'acheteur par besoin, par goût et comme par sport, et l'acheteur venait peu ou ne venait pas. Quand il venait, sa présence faisait parfois regretter son abstention. Je me rappellerai toute ma vie cette bonne dame, entrée un jour aux *Cahiers*, dans le dessein d'y faire une emplette. Elle désirait *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, qu'elle avait discernée à la devanture et qu'elle prenait innocemment pour un modèle de tapisserie pieuse. Il faut bien le reconnaître, Péguy n'avait pas le don des titres. Un de ses chefs-d'œuvre, son chef-d'œuvre peut-être, s'appelle tout uniment : *A nos amis, à nos abonnés*, et recèle en ses profondeurs l'insigne bataille de Wagram, qui fit pousser tant de cris d'admiration. Qui se douterait que *Victor-Marie comte Hugo*, est, entre autres multiples choses, un essai de critique littéraire bergsonienne en partie consacré à un parallèle fort ingénieux de Racine et de Corneille ?

Quoi qu'il en soit, *Les Mystères de Jeanne d'Arc*

n'étaient que différés. L'un d'entre eux aurait probablement contenu un paradis, imaginé en réaction du paradis dantesque. On avait fait lire à Péguy *La Divine Comédie* : « Ce n'est pas cela, dit-il, c'est trop en l'air ; le paradis c'est une terre transfigurée, avec des champs, avec des maisons, avec des églises, avec des cathédrales[1]. » Un autre aurait relaté la comparution de Jeanne devant les clercs de Poitiers. Comme les peintres qui donnent à des personnages historiques des figures de contemporains, tantôt par louange, tantôt par satire, Péguy aurait donné des noms connus — et surtout détestés de lui, dont il possédait une riche collection — aux théologiens contempteurs de la Pucelle. Il faisait d'ailleurs profession de mépriser la théologie. M. Lanson, une de ses bêtes noires, devait figurer dans cette galerie lamentable. Péguy aurait fait développer par « maître Gustave Lanson », avec brio et constance, les bourdes les plus savantes. Il excellait dans ce genre de charges et le morceau eût été brillant : « Très sage, très docte et très illustre maître Gustave Lanson se lève et dit... »

Péguy réservait d'ailleurs à M. Lanson une autre embûche. Un jour, des normaliens étaient venus le voir ; ils riaient sous cape et apportaient avec eux la troisième partie du *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* ; en ouvrant ce manuel, justement réputé, de l'érudit professeur à la Sorbonne, à la page 617, ils montrèrent à Péguy, sous le numéro 8409, à l'article La Harpe, l'indica-

1. Ce propos m'a été rapporté par M. Daniel Halévy.

tion d'un certain travail d'un certain Jean Comora, paru à *la Nouvelle Revue*, année 1905, et donné par M. Lanson comme un essai critique consacré au dit La Harpe. Or, ajoutaient en souriant ces terribles normaliens, il s'agissait bien de critique ! Il s'agissait bien de Comora ! Il s'agissait bien de La Harpe ! On n'avait qu'à y aller voir, dans *la Nouvelle Revue*, année 1905, et l'on en découvrirait de belles. Péguy me pria de faire vérifier la référence et que trouvâmes-nous ? Un poème, un superbe poème, de M. Jean Canora, sur la harpe, eh ! oui, la harpe éolienne.

Péguy, qui détestait les *fichards*, s'esclaffait d'en surprendre un en état de péché mortel. Il riait aux éclats, à la seule idée d'un « petit cahier » sur cette bévue : « Vous voyez ça d'ici, hein ? Un petit cahier, en 8, italiques, interligné à deux. (Il adorait l'imprimerie et l'impression et maniait les caractères comme un sculpteur manie et pétrit sa pâte.) Comment, lui dirai-je, vous, Monsieur Lanson, vous qui interdisez à vos élèves de traiter quelque sujet que ce soit sans en avoir épuisé personnellement la *littérature*, vous fourrez dedans tout un peuple de travailleurs ! Que devient votre système et que devient alors la valeur de votre système, si vous y manquez le premier ? Vous indiquez de fausses références dans un ouvrage dont l'utilité ne consiste que dans l'exactitude des références ? » « C'est grave », concluait-il de ce ton soucieux qu'il prenait souvent. Péguy revenait maintes fois sur ce projet. Il m'avait même chargé de lui trouver une épigraphe. Ce vers de Claudien, je crois, me

parut convenir à merveille et à M. Lanson et à M. Canora, et à La Harpe enfin :

Desuetae repetit fila canora lyrae

« C'est parfait, disait Péguy, et je réimprimerai en 9 romaines, interligné à 3, le poème de Canora, qui est fort bon. Et après Lanson, un autre ; ils y passeront tous, toute la Sorbonne ! Je n'en raterai pas un. »

Il avait déclaré la guerre à la Sorbonne, où il comptait d'ailleurs de fidèles amis. Par Sorbonne il entendait tantôt les méthodes d'investigation et de reconstruction à l'allemande, tantôt tout simplement des professeurs dont il croyait avoir à se plaindre et où il voyait des espèces de faibles d'esprit : « Ce que je reproche à la Sorbonne, ce n'est pas, non, ce n'est pas sa méthode, mais l'impuissance où est la Sorbonne de suivre cette méthode et d'y faire honneur. La méthode de la Sorbonne, la bonne méthode tout court, on la trouve appliquée, oui, mais en dehors de la Sorbonne. Les deux écrivains qui savent le mieux s'en servir c'est Batiffol[1] et c'est Bourget. Or, l'ensemble de leurs travaux, l'esprit de leurs travaux, non seulement se trouve situé en dehors de la Sorbonne, mais y contredit. Je mettrai tout ça dans mon *Canora* et je le leur enverrai par la figure[2]. »

1. Il s'agit de Mgr Batiffol, l'ancien aumônier de Péguy à Sainte-Barbe, et dont il parlait toujours familièrement : « Batiffol n'y comprend rien, me disait-il au moment de ses philippiques contre M. Laudet, il prétend que je manque de charité ! »

2. Il affectait des moyens singuliers pour mener sa campagne.

Il détestait encore plus les historiens que les littérateurs et s'est montré plus dur envers M. Lavisse, M. Langlois, M. Seignobos qu'envers M. Brunot ou M. Lanson. Je n'ai pas à examiner la justesse ni la justice de ses griefs, soit théoriques, soit personnels. Il reprochait pourtant à M. Brunot de faire ce que son office l'oblige à faire, des relevés consciencieux et des systématisations, sans plus, et il attribuait à M. Langlois, sur la manière d'écrire l'histoire, des théories contraires à celles que M. Langlois a toujours soutenues. Quoi qu'il en soit, de même qu'on a dit qu'on n'écrivait plus des vies, mais des biographies de saints, Péguy assurait qu'on ne savait plus écrire l'histoire. Par histoire il entendait un récit personnel, sévère et expressif, de l'événement. Depuis quinze ans, il songeait sans répit à ce sujet.

Son intention formelle était d'écrire un manifeste littéraire, qui devait paraître en 1916, et qui aurait exprimé ses idées définitives là-dessus : une *Vie de Jeanne d'Arc*, courte, concise, ramassée, telle qu'on n'aurait pu en retrancher un seul mot sans affecter un fait ou une idée essentielle. Pour caractériser ce genre, Péguy me disait : « Vous verrez, quelque chose d'antique, des phrases dures, sans détour, marchant du même train que l'événement, sans une fioriture, sans une épithète. *Elle-naquit-elle-vécut-elle mourut.* » (Il prononçait ces six mots très vite, d'une seule traite.) Il comptait réaliser ainsi, en même temps qu'un hommage à

Il aimait ainsi se servir de ces mots : *l'opération de la grâce*, parce qu'ils contenaient, prétendait-il, « une puissante vertu d'exaspérer les sorbonnards ».

la sainte la plus grande après sainte Marie,

une histoire inattaquable, une vie de saint parfaite, une œuvre de haut style, un modèle à suivre en tout.

Péguy était intarissable sur Jeanne d'Arc : « Personne, vous entendez, personne ne sait parler de Jeanne d'Arc comme il convient. Il n'y a que moi. Mon cher, le jour où je serai reçu à l'Académie française, je leur dirai ce que c'est que Jeanne d'Arc. Il faudrait pour cela que je remplace Anatole France. Comme ce serait beau ! On verrait ce que c'est, pour sûr. Et Bourget pour me recevoir. Il faudrait que je sois reçu par Bourget. Il serait rudement embarrassé, Bourget. Il dirait: « Ce monsieur Péguy, qui « est toujours mal habillé, qui ne sait pas s'habiller, « on voit bien qu'il a franchi l'étape. » Mais quoi ! Je suis traditionaliste. Il s'entirerait tout de même, car il m'aime beaucoup, et puis il comprend ce qu'il dit, ce qui est rare. L'Académie, je n'ai que peu de patrons à l'Académie: Barrès, Bourget, Bazin (plus tard il ajoutait : Bergson), le père Thureau-Dangin qui m'aime comme un fils... Je n'y arriverai jamais. Savez-vous ce que je viens de faire ? Je viens de passer ma soirée avec Peslouan, à examiner toutes les raisons pourquoi je ne ferai jamais une belle carrière temporelle. »

Il aimait, d'une dilection particulière, l'examen de conscience et la méditation qui le suit : c'était véritablement son état naturel ; aussi la conversation avec lui se réduisait-elle à un monologue de sa part, très semblable aux monologues de ses *Jeanne d'Arc*. De là aussi le caractère personnel de ses

écrits dont toutes les perspectives s'ouvrent sur son âme abondante et laborieuse. Au premier tournant, qu'il parlât ou qu'il écrivît, l'affaire prenait brusquement tournure de mémoire ou de confidence. Crédule en amitié, crédule et jaloux, il éprouva mécomptes sur mécomptes, qu'il pardonnait d'autant moins qu'il s'était livré sans réserve : « J'aime qu'on me soit fidèle », répétait-il volontiers. Il entendait par là qu'on vînt le voir à ses *Cahiers*, une ou deux fois par semaine, prendre l'air de la maison et recevoir ses directions. Beaucoup lui furent infidèles, surtout parmi ses anciens maîtres : « Celui dont je me suis le moins méfié, c'est le père Monod. Ce n'est qu'après sa mort que je me suis aperçu qu'il m'avait roulé plus que tous les autres ensemble[1]. »

Rien d'étonnant donc à ce que Péguy songeât à publier ses *Mémoires*. Il lui restait encore beaucoup à dire sur son enfance et sur sa famille : il descendait, par sa mère, de bûcherons du Bourbonnais. Sa grand-mère (cette fameuse grand-mère, qui jurait si fort, qui « n'était pas chrétienne », qui « contait si bien la belle histoire » et qui « première lui enseigna le langage français »), restée veuve, je crois, fabriquait, pour vivre, des allumettes qui prenaient, mais qui refusaient toute compromission avec les impôts indirects. On devine la fin quasi-tragique de cette industrie. Femme énergique, la

1. Jean Longuet eût été servi à son tour. Péguy voulait faire contre lui un pamphlet qui aurait ainsi débuté : « Il y a des gens que l'on prend pour de grands dépendeurs d'andouilles et qui pourraient bien être les andouilles elles-mêmes... »

grand-mère de Péguy chargea son petit avoir sur un radeau et, comme au temps des navigations primitives, confia au cours de l'Allier, puis de la Loire, sa personne et sa fortune. Péguy aurait conté les péripéties de cette navigation qui ne prit fin qu'à Orléans. Son père était Beauceron. Péguy regrettait beaucoup de ne l'avoir pas connu. Au commencement de la *Vie de Bayard*, le Loyal Serviteur rappelle que le père et le grand-père de son héros moururent à la guerre pour le roi contre les Anglais. Le père de Péguy était mort, lui aussi, pour la France, des suites d'une mauvaise bronchite contractée au siège de Paris en 1871 : « Ma mère garde de lui une lettre admirable qu'il lui écrivait des tranchées et que je publierai dans mes mémoires. »

Il aurait repris ensuite et développé le récit de son enfance, qui est si beau dans *L'Argent*. Où donc d'ailleurs Péguy n'a-t-il pas écrit quelque chant de cette humble et grande épopée ? Il n'avait pas encore vingt-cinq ans que dans *la Revue Blanche* il se racontait déjà, savourant tout enfant, dans les livres illustrés de M. Lavisse, les belles histoires de batailles, et le reste. J'ai tâché, dans *Péguy et ses Cahiers*, de reconstituer, sous sa censure (au reste fort libérale), sa jeunesse courte et ses embarras prématurés. La fondation de sa malheureuse librairie, puis des *Cahiers*, le jeta dans une tourmente dont il ne devait plus sortir. Il avait connu beaucoup de monde, il était observateur à sa manière, il raffolait des « personnalités », il avait des griefs contre tout Paris ; — plus qu'il n'en faut pour passionner des confidences. Nous espérions tous enfin

qu'il nous rapporterait de la guerre un Péguy renouvelé, toujours Péguy, mais plus riche encore, mais plus frais, rajeuni par la lutte et tranquillisé par le moratorium. Hélas !

Qu'est-ce que tout cela est devenu ! Qui donc nous le revaudra ? Qui donc écrira pour lui cette traduction d'*Homère* ou plus exactement des plus beaux passages de l'Iliade, qu'il se promettait d'écrire tous les jours ? Le texte devait être serré d'aussi près que possible et ses beautés transportées toutes vives en français.

Péguy lisait peu. Avait-il lu, — ce qui s'appelle lire, — depuis sa sortie de l'École ? C'est douteux. Absorbé par ses tâches de père de famille (il instruisait lui-même ses enfants, au moins jusqu'en 1913), d'éditeur, de créateur, Péguy ne se tenait au courant que de ce qui se publiait sur Jeanne d'Arc et encore se contentait-il le plus souvent des comptes-rendus donnés par les revues bibliographiques. Il parcourait aussi des livres d'amis : les deux derniers qu'il ait lus sont, je crois bien, *Le Grand Meaulnes*, de cet admirable Alain Fournier, que les lettrés pleurent à grosses larmes, d'Alain Fournier qui promettait d'occuper dans la haute littérature une place située dans un rond-point dont les avenues aboutissent à Gérard de Nerval, à Alfred de Musset, à Nodier, à George Sand, à Emily Brontë. Péguy disait du *Grand Meaulnes* : « C'est bizarre, c'est génial. Et comme on tourne la page ! » Le *Protée*, de Paul Claudel, l'avait également ravi : « Ce qui montre à quel point Claudel est saturé d'hellénisme, ce sont les déviations qu'il y apporte. Ses dévia-

tions à l'hellénisme sont dans la ligne de l'hellénisme [1]. »

Péguy lisait donc peu. Il ne méditait plus que sur les classiques et particulièrement sur les classiques grecs, parmi eux Homère. Il voyait en Homère la perfection poétique humaine. On ne pouvait, selon lui, aller dans son genre, ni plus haut, ni plus loin qu'Homère [2]. Homère était pour lui comme un lieu de repos intellectuel, un centre d'excursion, un motif à propositions, point de départ et point d'arrivée de sa méditation d'art. Quand il le lisait, il le lisait en profondeur et y découvrait des trésors sous chaque mot. Une pareille méthode, — si c'en est une, — enrichissait Péguy, mais bornait son horizon et l'exposait à des partis-pris. A côté d'Homère, il plaçait volontiers Eschyle et Sophocle. Il détestait Euripide : « Euripide est bas. » (Et il ajoutait : « Racine est commun »). Il condamnait Virgile d'une façon aussi sommaire, jusqu'au jour où il étudia le sixième livre de l'Énéide, cette descente aux Enfers, qu'il ignorait et qui l'enthousiasma. Il ne lisait pas, pour une autre raison qui est qu'il savait par cœur des milliers de vers de Corneille, de Racine, de Hugo, de Leconte de Lisle. Il se les

1. Il reprochait néanmoins à Claudel d'*aimer les difficultés*, témoins ces propos qu'il tenait à Henri Massis : « Il lui faut l'extrême, le difficile, des précipices à traverser sur une corde raide. »

2. Péguy ne connaissait ni ne voulait d'ailleurs connaître un seul mot de la question homérique. Il n'avait lu ni Bérard, ni Bréal, ni Croiset, ni Van Gennep, ni Laurand. Il croyait du reste avec raison à l'existence d'Homère et à l'authenticité de ses deux poèmes. Son instinct le mettait ainsi d'accord avec les conclusions les plus récentes de la critique.

récitait parfois quand il était seul, en course, ou autrement ; il les récitait volontiers à autrui.

La poésie lui semblait supérieure à la prose. Il préférait Homère, Eschyle, Sophocle, Lucrèce, Corneille, Leconte de Lisle, Hugo (pas tout) aux autres poètes[1] parce qu'ils étaient « hauts ». Il mettait l'Iliade, malgré le moindre intérêt peut-être de son affabulation, avant l'Odyssée, parce que, disait-il, les beautés de l'Iliade, quoique plus rares que les beautés de l'Odyssée, sont d'un ordre plus élevé. « Je préfère les ouvrages ainsi faits qu'ils ont deux ou trois cimes très hautes aux ouvrages plus riants, mais modérés d'altitude. Un passage sublime annule des pages entières d'aridités et c'est sur ce passage qu'il faut estimer le tout. » A ce même propos, il avançait une théorie assez curieuse de la fécondité littéraire : « Il faudrait produire beaucoup, toujours, ne jamais regarder derrière soi. C'est le seul moyen d'attraper à la volée les grandes beautés.

1. Aux poètes qu'il connaissait, car ceux qu'il ignorait étaient nombreux. Cela ne l'empêchait pas toujours de les traiter de haut en bas. Péguy savait bien le grec, moins bien peut-être que le latin, très mal l'allemand et pas du tout les autres langues. Il faut avoir cela présent à l'esprit lorsque dans l'*Eve* de Joseph Lotte (que Péguy considérait comme sienne : « C'est de moi, m'a-t-il dit. Allons donc ! ça se reconnaît bien »), on nous assure que ce poème est le plus important qui ait été publié dans la chrétienté depuis le quatorzième siècle, c'est-à-dire depuis *La Divine Comédie !* Une pareille manière de s'exprimer prouve que Péguy n'avait lu Dante qu'en traduction et qu'il ignorait totalement Milton, pour ne pas parler de Klopstock. Péguy n'avait jamais lu ni Shakespeare, ni Byron. Il avait également une façon à lui de définir les mots. A propos d'un vers d'*Eve*, qu'il venait d'écrire le matin même, il me soutint que la seule différence dont il eût à tenir compte entre une *cathédrale* et une *basilique* consistait dans ceci que la cathédrale était ogivale et la basilique, romane !

Pendant un an, pendant dix ans vous n'écrirez peut-être que des banalités, mais un beau jour, comme ça, tout seul, sans l'avoir fait exprès, vous aurez écrit un chef-d'œuvre. Qu'importe qu'il soit noyé dans la gangue ! Je hais les prudents, les calculateurs, les limeurs, les tâcherons, je hais l'affreuse stérilité. Il faut y aller carrément. »

Toujours à propos d'Homère, il affirmait : « Entendez-moi bien : je veux bien être un catholique écrivain, je ne veux pas être un écrivain catholique. Je ne veux pas être terne. Je ne veux pas être médiocre. Voilà : je veux bien être un grand chrétien, mais je veux être aussi un grand païen. Un païen, évidemment pas comme Pétrone, ni même comme Catulle, mais un païen comme Homère, comme Virgile, comme Eschyle, comme Sophocle, comme le meilleur Ronsard, comme du Bellay, comme nos classiques. »

En somme, Péguy énonçait par là sa volonté d'être un humaniste au sens très large où un Bremond, un Unamuno prennent le mot d'humanisme. Il voyait dans l'humanisme un champ qui nous est commun avec Homère, avec les anciens. Communier avec les anciens par l'humanisme, par la nature, voilà la traduction du paganisme de Péguy. Humanisme, d'ailleurs, ce n'est pas assez dire. Il y faut ajouter le civisme, que Péguy tenait en haute estime. Un article paru dans *la Grande Revue* sur le civisme de Péguy l'avait comblé de joie. Il avait le patriotisme héroïque, militant et républicain, un patriotisme de citoyen grec. La République de Péguy constituait d'ailleurs un régime particulier,

inconnu, ou peu s'en faut, du droit constitutionnel, sinon de l'utopie politico-sentimentale : « Nous autres républicains, me confiait-il un jour, nous avons toujours soutenu que la République ne pouvait durer que par les vertus monarchiques, l'ordre, le dévouement, l'honneur, l'abnégation. » Il se disait néanmoins républicain convaincu, capable de donner sa vie pour la République. Son admiration pour l'ancien régime n'y perdait rien : « Qui donc ne s'inclinerait pas devant nos rois ? Et qui donc ne regretterait pas nos rois ? Je voudrais bien le voir, celui-là. La Révolution fut évidemment une catastrophe. Le roi de France, la maison de France. Je ne dis pas. C'est trop fort pour nous, tout ça, maintenant. » Il en voulait à Louis XVI d'avoir laissé péricliter entre ses mains un si magnifique héritage. Comme je faisais cette réflexion banale qu'avec un peu plus de poigne la catastrophe déviait et qu'un Louis XIV, par exemple, aurait su l'éviter : « Louis XIV ? repartit Péguy avec une singulière vivacité. Pas même. Lépine. »

Il avait pour la force une due considération. Il ne l'adorait pas aveuglément, loin de là, mais il la saluait au passage. La chute de l'antique royauté française lui paraissait être avant tout un problème de force, qui s'était résolu au bénéfice de la République, digne désormais de notre amour et de notre respect. Je lui objectais *l'Action française* et l'influence qu'elle exerce sur une partie de la jeunesse : « Possible, répondit-il, mais il y a plus d'ancien régime dans le petit doigt de Poincaré que dans toute *l'Action française* réunie. Poincaré, qu'est-ce,

sinon l'ordre persistant, traditionnel, l'ordre qui veut se perpétuer en se fondant sur l'ordre qui dure encore ? Si ce n'est pas cela du meilleur ancien régime... Je vous l'ai dit, je suis un républicain monarchiste. Millerand aussi. Briand. » Quand on lui ressassait les tares de la République parlementaire, il ripostait par une scie : « N'y avait-il pas sous la monarchie des personnages connus sous le nom de favoris ? etc. » Les élections de 1914 avaient abattu grandement son assurance. Il commençait à désespérer de la République : « Évidemment, m'avouait-il pendant le procès Caillaux, si le roi revenait, je serais le plus fidèle de ses sujets. » Cela était dit d'un ton las, résigné. Puis soudain, vivement : « Mais qu'il revienne, d'abord. Nous verrons après. » La guerre l'avait libéré de ses craintes et il a dû mourir en bon et fidèle républicain, le dernier peut-être de sa race.

Ce qui ne contribuait pas peu à entretenir son optimisme, c'est le spectacle de courage, de sang-froid, d'intelligence, donné par les jeunes gens depuis quelques années : « On se demande parfois comment la France sera sauvée. Ce n'est pas difficile. Seulement deux ou trois générations de jeunes gens comme celle que nous avons et la France est sauvée. » Républicain traditionnel et idéaliste, Péguy n'était ni ne se disait démocrate. Je l'entends encore : « X... est un vieux camarade, mais, voyez-vous, je vais me fâcher avec lui. Quand on pense qu'il est pour Caillaux, parce qu'il prétend que Caillaux protège les petits et qu'il faut toujours marcher avec ceux qui protègent les petits, quand

même ceux qui protègent les petits se moquent des petits... » Et il ajouta, d'un ton extraordinaire de mépris et de dédain, en appuyant sur le *pe* : « Les petits. Les petits. Il ne faut pas être *pour les petits*. Les petits, ce sont les faibles. Il faut les aimer les petits, les servir les petits, les protéger les petits, mais il ne faut pas être pour les petits. Qui donc les protégera, les servira, les aimera, sinon la force ? Il faut être *pour la force*. Il faut être *pour les grands*. » Péguy assurait encore que, sous l'influence de l'argent et de la démagogie moderne, les antiques vertus populaires de travail, de sérieux, d'endurance, d'économie avaient en grande partie déserté le peuple pour émigrer dans la petite et moyenne bourgeoisie. Tel était l'aspect général de son civisme.

Parmi les anciens, avec lesquels Péguy tâchait ainsi de communiquer par l'humanisme et par le civisme, il n'oubliait jamais de compter les Juifs. Depuis le premier jour jusqu'au dernier jour de sa vie publique, les Juifs ont joué autour de Péguy un rôle hors de pair. On peut hardiment affirmer que, sans les Juifs, Péguy ne serait pas devenu Péguy. Que ne lui ont-ils pas donné ? Ils lui ont donné des idées, des raisonnements, des préférences, des passions, ils lui ont donné des amitiés, ils lui ont donné de l'argent, ils lui ont donné une carrière. Il convient de prendre ici le mot donner au pied de la lettre. A deux ou trois reprises, sans l'argent juif, Péguy s'écroulait. Jusqu'à la fin, sans le contingent compact des abonnés juifs, les *Cahiers de la Quinzaine* n'auraient pu vivoter. C'est grâce

au denier fidèle d'Israël et de Juda qu'ont pu paraître les poèmes catholiques d'*Ève* et de *La Tapisserie ;* c'est le tribut fidèle des fils de Jacob qui a payé le papier, les ouvriers, l'imprimeur, par l'entremise desquels Péguy annonçait aux libertaires sa conversion.

Au demeurant, n'est-ce pas Bernard Lazare qui, en fournissant à Péguy la nuance de son dreyfusisme, l'a orienté contre le combisme, décidant par là des prémices de son retournement de 1905 ? N'est-ce pas Bergson qui, en libérant Péguy du scientisme et du déterminisme, l'a doté d'une certaine philosophie, d'une certaine qualité de pensée qui se retrouve dans la teinte et les partis-pris du catholicisme de Péguy ? Ce n'est pas tout. Les Juifs lui ont encore fourni de la copie et des relations. Péguy s'est toujours entouré de collaborateurs et de partenaires juifs. S'il fallait à toute force caractériser l'atmosphère que l'on respirait aux *Cahiers*, je dirais qu'il y circulait un air juif[1]. Certains ont prétendu que, captif de tant de liens, Péguy n'était pas entièrement libre. Je ne sais. *Quid est libertas ?* En tout cas, parmi ces liens, Péguy ne cachait jamais celui de la reconnaissance, il la déclamait, il la criait. De qui n'a-t-il pas un peu médit ? Et pourtant on pourrait feuilleter la collection entière des *Cahiers* sans y rencontrer à

1. Aux Juifs il faut ajouter les communards dont Péguy célébrait le patriotisme et le désintéressement. Quelqu'un de bien informé m'a assuré que les Juifs et les communards auraient clairement laissé entendre à Péguy qu'ils lui retireraient tout appui s'il marchait trop à fond avec les catholiques. Je me borne à transcrire ce renseignement.

l'adresse des Juifs un seul mot de blâme ou même de critique[1].

Il se montrait fier de leur patronage et se targuait d'une intimité avec eux qu'aucun autre chrétien que lui, prétendait-il, n'avait eue ni n'aurait jamais. « Les Juifs, qui sont si discrets sur eux-mêmes, si fermés, eh bien ! ils me racontent toutes leurs petites affaires. Nous avons, nous, nos histoires de curés, les histoires familières, les blagues que nous racontons sur nos curés. Les Juifs, c'est la même chose : ils ont leurs histoires de rabbins ; seulement nous, nous racontons nos histoires de curés à tout venant, tandis qu'eux ils ne racontent leurs histoires de rabbins à personne qu'à moi. » Et coup sur coup, comme s'il récitait une leçon, sans arrêt, Péguy se mit à me raconter ses histoires de rabbins ; en voici une qui n'est pas gauloise : « Un rabbin et un Juif fidèle se promenaient le soir du sabbat le long des murs de la ville ; c'étaient des remparts énormes, faits de rochers taillés tout d'une pièce, massifs, largement assis. Tout à coup ils aperçurent un autre Juif qui était couché au pied de la muraille et qui mangeait du jambon. Le Juif fidèle se courrouça grandement et dit au rabbin : « Ne voyez-vous pas ce mauvais Juif qui mange du jambon le jour du sabbat ? N'allez-vous pas prier le Seigneur qu'il fasse crouler la muraille sur ce maudit et l'ensevelisse dans son péché ? —

1. Mieux encore : il prit soin, avant de mourir, de désigner deux personnes, deux femmes, chargées tous les ans de continuer en son nom le pèlerinage de Chartres ; l'une d'elles est israëlite. Dans soixante ans peut-être, il sera loisible de parler plus en détail de tout cela.

Non, mon fils, répondit le rabbin, notre frère peut s'amender. Il faut lui laisser le temps du repentir et je vais au contraire prier le Seigneur qu'il maintienne debout cette muraille. » Et le miracle se produisit. »

Péguy en savait sur les Juifs presque aussi long que sur Jeanne d'Arc ; il émettait même à leur sujet des théories plus ou moins aventurées ; c'est ainsi que je l'ai entendu, non pas une fois, mais bien dix, soutenir qu'en politique les catholiques « n'avaient pas su mener leur affaire, qu'ils auraient dû s'allier avec les Juifs contre les francs-maçons et les protestants » ! Il tirait de cette combinaison une foule de conséquences que j'ai oubliées. C'était une autre de ses théories, que les Juifs ressemblaient plus aux catholiques que les protestants, chez qui toutefois il comptait bien des fidèles. « J'aime les choses pures, les situations nettes, disait-il encore. Juifs purs. Catholiques purs. Le petit X. Y... est un bon Juif. Madame Z..., une bonne libre-penseuse. C'est cela. Les Juifs ici ; les catholiques ici ; les libres-penseurs ici. Mais les protestants ? Mais les modernistes ? Les protestants ne sont ni Juifs, ni chrétiens ; les modernistes ne sont ni chrétiens, ni libres-penseurs. J'aime Pie X. Comme disait un jour Bernard Lazare, dans un salon (il allait dans le monde, Bernard Lazare), avec son gros air timide et gêné, à une jeune fille qui lui demandait son opinion sur le protestantisme : « Ne vous semble-t-il pas, mademoiselle, que c'est un culte entre deux selles ? »

Sa conversion avouée au catholicisme n'amena

aucune rupture entre les Juifs et Péguy. Ils durent bien avoir quelques conversations à ce sujet, car Péguy me parla maintes fois du dessein qu'il avait d'écrire une *Lettre ouverte à André Spire sur la célébration du Vendredi-Saint*; voici à quel propos : D'après ce que me raconta Péguy, M. André Spire ayant lu l'office du Vendredi-Saint ou y ayant assisté, avait déclaré « qu'un catholique ne pouvait pas ne pas être antisémite, qu'il comprenait ça, que ça n'était pas surprenant ; oui, que vraiment pour un catholique il n'y avait pas moyen de ne pas être antisémite ; que ce qu'il y avait de surprenant c'était qu'un catholique qui venait, par exemple, de suivre l'office du Vendredi-Saint, avec toutes ses invocations contre les Juifs renégats, ne se précipitât pas sur les Juifs en sortant de là pour les égorger tous ; que si ça ne se produisait pas, c'est que personne n'avait plus la foi et ne comprenait même plus le sens des cérémonies ». A quoi Péguy voulait répondre « que d'abord non seulement le fait ne se produisait pas, mais ne s'était jamais produit ; que s'il y avait eu jadis, à ce qu'on est convenu d'appeler les âges de la foi, de l'antisémitisme militant et même de l'antisémitisme sanguinaire, cet antisémitisme se manifestait à de tout autres occasions et pour de tout autres motifs que ceux qu'indiquait André Spire ; que donc il y avait dans l'impression ou dans le raisonnement d'André Spire, quelque chose de non fondé qu'il allait lui montrer, lui Péguy ; qu'il allait lui faire voir, à André Spire, qu'il n'y entendait rien ; que si, en effet, au sortir de l'office du Vendredi-Saint, les catholiques, au

lieu de se précipiter sur les Juifs pour les égorger, rentraient au contraire bien tranquillement chez eux, l'esprit animé d'idées pieuses, c'est qu'ils savaient fort bien que ce qui avait en réalité crucifié Notre-Seigneur, ce n'étaient pas les Juifs, mais nos péchés, nos péchés à tous, juifs et chrétiens, païens et hérétiques ; que les Juifs n'avaient été que l'instrument et qu'ils participaient comme les autres à la fontaine du salut, où ils n'avaient qu'à puiser ; et que c'est pour cela, et que c'est parce qu'ils savaient cela que les catholiques rentraient chez eux, sans faire les malins ni vouloir de mal à personne, en priant au contraire pour leurs frères les Juifs, ainsi que la liturgie les y invitait ». Le morceau eût été susceptible de ces développements aimés de Péguy et il est regrettable que M. André Spire n'ait pas plus activement excité le catholicisme de Péguy à se manifester de la sorte. Nous aurions peut-être cette *Lettre ouverte* [1].

Le catholicisme de Péguy ! Voilà déjà plusieurs fois que l'expression m'échappe. Est-ce à tort ? Est-ce à raison ? Déjà du vivant de Péguy, dans son entourage intellectuel immédiat, aux *Cahiers*, la question de sa conversion et de son catholicisme était fort controversée. Les uns tenaient que Péguy s'était vraiment converti, mais qu'il conservait

1. Cette verve était abondante : « Un soir, un jeudi soir, chez Pierre Marcel, me raconte Massis, il remarquait qu'il n'y avait qu'en français que *Tu es Petrus* jouât en son double sens, que ni en hébreu, ni en grec, ni en latin le miracle verbal n'avait lieu, et il en tirait des significations inépuisables en profondeur : il y voyait la marque de notre élection spirituelle. » Léon Bloy a brodé semblablement sur le mot *Gallus*.

cette liberté d'allures qu'il avait toujours chérie et qui l'apparentait, selon eux, aux premiers chrétiens ; d'autres admettaient qu'il s'était arrangé un petit catholicisme à lui tout seul, intellectuel et sans sacrements ; d'autres encore estimaient que la conversion de Péguy ne constituait qu'un épisode dont il fallait chercher l'explication dans son esprit de contradiction et d'opposition perpétuel, qui tôt au tard le ramènerait à son libertarisme foncier. Ne l'avait-on pas vu socialiste marxiste jusque vers 1900 ? Socialiste indépendant jusqu'en 1903 ? En 1903, anarchiste ou se disant tel ? En 1904, libertaire pur ? En 1905, réactionnaire idéaliste, pour aboutir, vers 1908, 1910, au catholicisme ? D'autres, enfin, tout en admettant l'hypothèse de l'épisode, en donnaient une traduction différente et refusaient toute réalité à sa conversion : c'est pour des raisons d'art, pour renouveler son inspiration appauvrie que Péguy se serait inconsciemment tourné du côté du catholicisme. Dois-je dire tout de suite que cette interprétation qui fait de Charles Péguy un dilettante sans le savoir me paraît de toutes la moins soutenable ? Je l'ai pourtant vu présenter par de très vieux camarades de Péguy.

Pour résoudre cette question, qui possède après tout son importance, il ne faut pas, me semble-t-il, la compliquer trop vite, ni, en second lieu, s'écarter trop du bon sens. Si quelqu'un, sans que rien ni personne ne l'y force, venait tout à coup vous confesser que ce que ses maîtres incroyants ou athées lui ont appris est complètement sorti de sa tête, que par contre ce que « les curés » lui ont

appris s'est emparé de son cœur et de son esprit avec une force décisive ; si vous voyiez ce quelqu'un subitement retourné, professer les mêmes aveux en public, au risque de compromettre grandement son avenir, et avec la certitude d'accroître le nombre des difficultés où il se débat ; si ce quelqu'un persévérait dans son attitude, ne parlait plus jamais qu'en catholique et, pertinemment, à ce point que les catholiques authentiques en fussent édifiés ; si un beau jour vous appreniez enfin qu'en grand mystère ce quelqu'un s'est livré à un acte héroïque que la foi la plus pure est seule capable d'expliquer, que diriez-vous sinon que vous avez affaire à un croyant solide et absolu ?

Tel est le cas de Charles Péguy. L'acte héroïque auquel je fais allusion est ce pèlerinage de Lozère à Chartres, entrepris par Péguy, à pied, au mois d'août, et accompli en trois jours, afin d'obtenir de la Vierge Marie la guérison d'un de ses enfants [1].

Une fois établie sur ce fond essentiel et résistant, la question de la conversion de Péguy peut être compliquée tout à loisir. On pourra objecter que Péguy ne pratiquait pas. L'objection n'est pas sans doute de celles qu'on écarte, mais elle est de celles

1. Ce pèlerinage, connu d'un petit nombre de personnes, a été révélé au public par les « Entretiens » de Lotte et de Péguy, qui sont annexés au recueil des œuvres choisies de Joseph Lotte. Il semble bien d'ailleurs qu'il y ait eu plusieurs voyages de Péguy à Chartres, tous à pied, bien entendu. Le premier aurait eu lieu en 1911, afin d'obtenir la guérison, qui fut obtenue, d'un des fils de Péguy. Le second se place en 1912, vers la mi-juin. Alain Fournier, cette fois, accompagnait Péguy. C'est à ce pèlerinage-là que ce rapporte la *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*. Il y est fait allusion à la mort de

qu'on atténue en les expliquant, et ici l'explication se rencontre dans une foule de particularités matérielles et morales qui débordent un peu sur notre sujet et qui ont rendu la vie de Péguy l'une des plus dures qui aient jamais été vécues.

Ces particularités, qui rendirent la vie de Péguy si dure, si désolée, si nostalgique, résidaient en lui et autour de lui. Pour faire bref, quitte à revenir sur certaines d'entre elles, nous dirons que Péguy, possédant la foi, éprouvait la nostalgie de la pratique et ne pouvait pratiquer ; Péguy père de famille et écrivain, donc doublement altéré de paix, éprouvait la nostalgie de l'aisance, — non de la richesse, mais de l'aisance, — (s'il visait tant l'Académie, ce n'était pas seulement par orgueil : « L'Académie, ce sera pour moi la grosse vente », me disait-il) et en était réduit à vivre d'expédients ; Péguy, élevé pour le professorat, éprouvait non pas tant la nostalgie de l'Université que la nostalgie de l'en-

René Bichet, ce jeune normalien de grand espoir, que tua la morphine. Les journaux firent grand bruit autour de cette affaire lamentable. René Bichet avait écrit, entre autres ouvrages, un *Livre de l'Eglise*, dédié à Péguy et que la *Nouvelle Revue Française* du 1er août 1911 publia. Péguy n'abandonna pas la triste mémoire de son fidèle :

> Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
> Qui mourut comme un sot au cours de cette année
> Presque dans la semaine et devers la journée
> Où votre fils naquit dans la paille et le son.
>
> O Vierge, il n'était pas le pire du troupeau.
> Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.
> Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace
> *A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.*

Y eut-il un pèlerinage en 1913? On sait que maintenant deux amies de Péguy, obéissant à ses recommandations, poursuivent chaque année sa pieuse coutume.

seignement,[1] et il ne pouvait enseigner, si ce n'est un cercle restreint d'auditeurs bénévoles où sa voix ne trouvait pas l'écho profond dont il se sentait digne.

On connaît les raisons qui interdisaient à Péguy la pratique de sa religion. Mgr Batiffol les a parfaitement résumées dans ce passage de sa préface à la Vie et aux Œuvres choisies de Joseph Lotte, préface qu'il est indispensable d'avoir lue pour mieux connaître Péguy : « Marié civilement, écrit Mgr Batiffol, et sa femme n'ayant pas reçu le baptême, il fallait à Péguy, pour que son mariage pût être validé, la dispense dite de « disparité de culte » : or, l'Église n'accorde cette dispense qu'à la condition que les époux prennent l'engagement que leurs enfants seront baptisés et élevés dans la religion catholique. Péguy s'était enquis des conditions auxquelles son mariage pourrait être validé : quand il les connut, il se rendit compte que sa femme ne souscrirait pas à l'engagement que l'Église réclamait et qu'il ne pouvait pas l'exiger d'elle. » Et Mgr Batiffol ajoute : « Il n'est pas au monde de conflit plus cruel [2]. »

L'âme de Péguy en fut sanglante et déchirée. Qu'on relise plutôt dans son *Victor-Marie comte*

1. Il lui fallait des lecteurs, coûte que coûte : « Je vous demande, écrivait-il à Massis, de me faire quelque part un papier sur cette *Eve*. Je veux bien m'enfoncer dans une solitude croissante. Mais tout de même le silence qu'on fait autour de cette œuvre me paraît dépasser la mesure. J'avais demandé à X... de me faire un article dans ..., il m'a répondu à très peu près qu'il avait autre chose à faire. Voilà comme on me traite, mon ami. »

2. Voir l'article de M. Henri Bremond, *Joseph Lotte et les Entretiens de Péguy*, dans *le Correspondant* du 10 mai 1916.

Hugo la page consacrée à Pauline et l'on se rendra compte de sa foi et de sa tristesse. Qu'il eût la foi, la question ne se pose même pas pour moi. Péguy croyait fermement à la divinité de Notre-Seigneur. Je l'accompagnais, un jour, des *Cahiers* au bureau de poste de la rue Danton (il aimait fort vous emmener ainsi à la poste) ; nous parlions vaguement d'apologétique et je lui exposais cette opinion que le centre de toute apologétique consistait dans la preuve de la divinité de Notre-Seigneur (ce qui est banal) et (ce qui est peut-être aventuré) qu'on ferait bien de commencer par là les traités d'apologétique au lieu de tourner si longtemps autour du pot. Péguy m'interrompit brusquement : « Que Jésus soit le fils de Dieu, prononça-t-il avec force (je revois exactement l'endroit, le trottoir de l'École de Médecine en face du musée Dupuytren), ça ne se prouve pas. Jésus est le fils de Dieu parce qu'il est le fils de Dieu. C'est comme ça. » Cette réponse, un peu beaucoup fidéiste, indiquait au moins quelle place hors de conteste la principale vérité du christianisme occupait dans l'âme de Péguy. Il tenait essentiellement à passer pour catholique, et pour catholique sérieux, tout en se rendant compte des défiances inévitables que son attitude incomplète exciterait. Je ne sais plus qui, ayant précisément mis en doute, dans une revue belge, sa sincérité religieuse, il s'en montra plus triste qu'irrité à ma grande surprise : « Les catholiques, me déclara-t-il, auraient tort de ne pas se fier à moi. Je suis un homme sûr. » Et un autre jour, à un tout autre propos, il précisa son grand espoir : « Ma carrière

temporelle est ratée, je devrais quitter Paris. Plus tard. Quand j'aurai élevé mes enfants. Vous verrez, plus tard, dans une petite ville, le père Péguy. Assidu aux offices. Remplissant tous mes devoirs. » Il parlait d'un ton lent, méticuleux, comme suspendu.

A deux reprises, désireux de me rendre compte par moi-même de certaines de ses convictions exactes, je lui poussai deux *colles* assez innocentes : « Qu'est-ce que vous pensez du diable ? lui demandai-je ; y croyez-vous ? — Si j'y crois ? répondit Péguy, j'y crois si bien que dans mon *Ève* (il travaillait alors à ce poème) je ne parle pas une seule fois de lui. Vous entendez ? pas une seule fois. C'est une gageure ! Vous voyez ça d'ici, hein ? (il comptait sur ses doigts) la Chute, l'Incarnation, la Rédemption, dans une *Ève* qui plus est, sans parler une seule fois du diable. (Son accent, plaisant jusque-là, devint subitement sérieux pour conclure.) C'est le plus grand tour qu'on puisse lui jouer. Ne parler pas de lui, il n'y a rien qui le vexe comme ça, parce que Satan, c'est l'orgueil. » La réponse vaut ce qu'elle vaut[1]. Une autre fois que je quémandais son avis sur la franc-maçonnerie : « Est-ce que vraiment les francs-maçons se rendaient coupables de tant de noires machinations ? — Parbleu, répliqua-t-il, ce n'est pas niable. Nous le voyons bien par nous-mêmes. Quand nous voulons démolir quelqu'un, est-ce que nous ne nous

1. Il affirmait aussi, avec un sentiment de *terreur* non feinte, qu'il avait la sensation d'être *à côté du diable* lorsqu'il se trouvait avec Madame ... mettons Madame X...

concertons pas ? Est-ce que nous n'avons pas des entrevues ? Et l'on voudrait nous faire croire que les francs-maçons ne complotent rien ! Allons donc ! »

Il ne se contentait pas d'avoir la foi, il méditait sur la nature, sur l'essence de cette foi. Nous parlions un jour de Renan : « Comme on en a accumulé tout de même depuis deux mille et surtout depuis deux cents ans contre le catholicisme ! dit-il. Il faut avoir un rude estomac pour tenir le coup. Voyez-vous, si Michelet, si Renan, si Hugo, si tous ces bonhommes-là du commencement du dix-neuvième siècle se sont détachés du catholicisme, se sont tournés contre le catholicisme, c'est par faiblesse, oui, c'est par manque de force. Ils n'ont pas pu tenir le coup. Moi, je tiens le coup. »

Cette foi, si robuste et si volontaire, cette foi enfin agissait. Elle labourait profondément l'âme de Péguy. Naturellement méditatif, sa conversion l'avait transformé en un grand méditatif religieux, riche d'une vie intérieure intense, attentif à tous ses mouvements. Qui le nierait, après avoir lu *Les Mystères*, *Un nouveau théologien*, *La Tapisserie*, *Ève* enfin, je parle surtout de l'*Ève* de Joseph Lotte, où la réflexion esthétique, si profonde, est encore dépassée par la poussée de la méditation religieuse ? On a vu, par son projet de *Lettre ouverte*, qu'il ne faisait que s'engager dans cette voie, où sa vocation l'appelait très loin : l'un de ses futurs écrits devait s'intituler : *Méditation sur la vertu des prières adressées à la Vierge Marie* : « Les prières qu'on adresse à la Sainte Vierge sont toutes des prières

de supplication, l'avez-vous remarqué ? Rien qui engage dans l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, le *Sub tuum*, le *Souvenez-vous:* Tandis que le *Pater !* Quelle prière terrible ! *Que votre volonté soit faite,* Franchement, croyez-vous qu'une mère au chevet de son fils unique à l'agonie puisse dire : *Fiat ?* puisse consentir, comme çà, à la mort de son fils ? Une sainte, ou une folle. Mais l'*Ave Maria*, mais le *Sub tuum,* mais les hymnes ! C'est vraiment des prières de pécheurs, des prières d'intercession, non d'adhésion comme le *Pater*. Des pécheurs, nous sommes tous des pécheurs. C'est comme ça. Il n'y a ni à s'en vanter, ni à s'excuser. L'Église en est faite et Marie est la mère des pécheurs. *Ora pro nobis peccatoribus.* » Péguy insistait souvent sur la qualité et, pour ainsi dire, sur la dignité de bon pécheur. A une autre occasion, il me dit : « La traduction française de l'*Ave Maria* est fautive. Remarquez : Priez pour nous, *pauvres* pécheurs. *Pauvres* n'y est pas, ni dans le latin, ni dans le grec, j'y ai regardé [1]. C'est le latin et le grec qui ont raison. Pauvres ! Comme si on s'excusait ! On le sait bien que nous sommes pécheurs. C'est notre état. Il n'y a vraiment pas besoin de le crier sur les toits. Oui, nous sommes pécheurs et la Vierge est précisément

1. Quel est le texte grec dont parle ici Péguy ? Peut-être le texte donné par quelque missel grec catholique moderne, car la seconde partie de l'*Ave Maria* est une invocation latine qui date de la fin du moyen-âge. Pas un mot n'en est pris à l'Evangile et il n'y a pas de référence possible à un texte grec qui n'existe pas. La première partie (sauf la fin) de l'*Ave Maria* est constituée par le verset 28 du chapitre premier de Saint Luc (sauf le commencement).

notre recours et notre soutien, *nobis peccatoribus.* »

De semblables réflexions indiquent une expérience assez étendue de la prière, une expérience à la Péguy. Elles nous apprennent encore autre chose, en nous renseignant sur la source habituelle de ses méditations et sur leur nourriture. Péguy s'est toujours contenté, en toutes choses, des notions primordiales les plus simples. Il semble que ces notions, si dépouillées fussent-elles, suffisaient à déterminer dans son esprit une série d'explosions formidables, suivies d'un mouvement d'ondes qui n'en finissait plus. Son âme, sensible à l'excès, palpitait perpétuellement. Peut-être est-ce ce fait qui explique son incuriosité essentielle. On rencontrerait difficilement quelqu'un aussi peu soucieux que Péguy d'apprendre, de savoir, de s'éclairer, de se tenir au courant, de se rendre compte. En littérature, en histoire, en économie politique, en politique, il avait de vastes ignorances qui ne l'empêchaient pas de se prononcer d'une façon catégorique où le parti-pris le disputait au génie ; en religion il en avait de terribles. Il y aurait quelque exagération à prétendre qu'il ne « savait que son âme » ; en tout cas, la liste des ouvrages religieux consultés, lus, médités par lui serait très courte [1].

Au moment, je crois, où il écrivait *Un nouveau*

1. Comme journaux, il parcourait *le Matin*, puis le soir, *le Temps*. *Le Temps* étant devenu trop cher pour sa bourse, il prenait à la fin *l'Intransigeant* dont il appréciait les nouvelles littéraires.

théologien, je lui représentai que la matière était scabreuse, qu'il ferait bien de prendre conseil, de lire, et le reste : « Je n'ai peur de rien, répondit-il, tout ce que fais, je le fais avec un bréviaire ; si je me trompe, j'ai la liturgie avec moi. » De quel bréviaire s'agissait-il ? Je l'ignore. A plusieurs reprises, il me répéta qu'il « avait le bréviaire avec lui » et qu'il y trouvait tout ce qu'il lui fallait pour son *Ève* et pour ses *Mystères.* En tout cas, il ignorait *l'Année liturgique* de dom Guéranger ; il semble me souvenir que la longueur l'en avait effrayé.

Un très vieux, le plus vieux, le plus fidèle camarade, le plus dévoué collaborateur de Péguy, M. Bourgeois, répétait souvent qu'il retrouvait dans les *Mystères* des morceaux tout entiers du catéchisme du diocèse d'Orléans, tel qu'on l'enseignait à Péguy à la paroisse Saint-Aignan. « J'étais un très bon élève au catéchisme, me confirma Péguy, je le sais encore par cœur. » C'est là le morceau de résistance de la théologie de Péguy. Si l'on y joint Pascal, Joinville (saint Louis), Corneille (Polyeucte), le procès de Jeanne d'Arc (Quicherat), la vie de sainte Geneviève et un peu de Bossuet, on aura, ou peu s'en faut, la somme de la bibliothèque religieuse possédée par Péguy. N'oublions pas de mentionner les *Livres saints*, l'omission serait grave. Au surplus, Péguy lisait assidûment les *Évangiles.*

Il voulait même les traduire et s'était informé des conditions requises par l'autorité compétente pour qu'une traduction faite par un laïc comme lui pût

être valablement reçue. Cette traduction eût « serré le texte d'aussi près que possible». «Nos traductions ordinaires sont trop mondaines, trop arrondies. Je ne m'écarterai pas du texte d'un petit doigt et je traduirai tout. *At ille respondens ait. Mais il leur répondit.* Ce n'est pas cela. *Mais lui, répondant, dit.* Voilà comme je traduirai. »

En cette matière, Péguy partait de ce qu'on peut appeler la conception universitaire de la traduction, qui, pour capter l'essence d'un texte, s'attache surtout au sens, voire au sens étymologique des mots qu'elle creuse tant qu'elle peut, et au mouvement de la phrase qu'elle suit servilement. C'est ensemble et un moulage et une analyse. Le type de cette traduction se rencontre dans le *Tacite* de Burnouf, ou encore dans l'*Euripide* de M. Hinstin, ou encore dans le *Sénèque le Rhéteur* de M. Henri Bornecque, ou encore dans les fragments d'Homère traduits çà et là par M. Croiset. Qu'on exagère un peu, qu'on oublie de polir et l'on obtient la traduction de l'*Histoire lausiaque* par M. Lucot. Un degré de plus et c'est la traduction juxtalinéaire, bien connue des écoliers. Péguy poussait encore plus loin, ainsi qu'on peut le voir par l'extraordinaire traduction des premiers vers d'*Œdipe Roi* qu'il a donnée au début de ses *Suppliants parallèles* ; à force d'exagérer et de presser, le moule lui éclatait entre les mains et il fabriquait, pour ainsi dire, un produit entièrement nouveau. Ah ! certes, il ne polissait pas, lui, il ne limait pas ! Et quel choix des matériaux ! Là où d'autres employaient la soie, Péguy employait de la ficelle. C'était une part, — la plus

visible, — de son originalité. Faut-il le dire ? Avec un texte comme celui de la Vulgate, fruste et plein, cette méthode avait les plus grandes chances d'aboutir à des résultats exquis [1].

Quant à ses réflexions mi-religieuses mi-philosophiques sur l'opposition du charnel et du temporel, elles ont abouti d'une part à une *Clio* [2] qui devait paraître à *la Grande Revue* et qui se publie avec les autres œuvres inédites de Péguy, d'autre part à une *Véronique* qui n'a été que rêvée et dont Péguy parlait souvent. Voici ce qu'il en disait à Joseph Lotte [3] : « Clio passe son temps à chercher des empreintes, et une Juive de rien du tout, une gosse, la petite Véronique, tire son mouchoir, et sur la face de Jésus prend une empreinte éternelle. Voilà qui enfonce tout. Elle s'est trouvée au bon moment. Clio est toujours en retard. » C'eût été comme le dialogue de l'infériorité de l'histoire (l'histoire moderne avec ses prétentions qui sont « exactement celles d'un Dieu ») sur la Religion. Je ne sais si Péguy a inséré dans sa *Clio* ce qu'il me confiait un jour à ce sujet. Véronique eût dit à Clio : « Vous le charnel, à proprement, à exactement parler, vous n'existez pas, vous avez été créé, vous périrez.

1. Je n'envisage ici que le côté littéraire de cette traduction. Il s'en faut qu'il en constitue l'essentiel. La Vulgate demande à être éclairée par le texte grec. Le texte grec même exige pour être traduit adéquatement la connaissance du grec spécial au Nouveau Testament ainsi que de l'hébreu, du syriaque et de l'araméen. Tout cela était naturellement lettre morte pour Péguy.

2. Dans les *Entretiens* de Péguy et de Joseph Lotte (p. 231), le *Dialogue de l'Histoire et de l'âme charnelle* est indiqué en note comme n'ayant jamais paru. C'est ce dialogue qui est devenu la *Clio*.

3. *Entretiens*, p. 336.

Vous périrez ! Oui, mais non pas tout. Et c'est là une condescendance inouïe de Dieu que certaines portions du charnel, qui n'existe pas, durent éternellement. La résurrection des corps. Tout ce charnel qui, une fois s'étant inséré dans, ayant lié compagnie avec le spirituel, en profite pour échapper à l'anéantissement. Le ciel et la terre périront. Mais tout le charnel ne sera pas anéanti. » La tirade se prolongeait encore, je ne me la rappelle qu'imparfaitement. Véronique insistait sur le rôle extraordinaire du charnel dans l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie ; sur les avantages extraordinaires que le charnel en retirait.

A ce propos, je citerai une anecdote qui prouve à quel degré la réserve s'impose en critique historique. Sachant ce que je savais du personnage de Véronique dans les préoccupations de Péguy, je lus avec le sentiment de la sécurité la plus parfaite, sous la signature de M. Moreau, dans un numéro de *la Liberté* de 1916 [1], un article où le passage suivant me frappa par sa vraisemblance :

« Une heure avant sa mort », assurait M. E. Moreau, Péguy racontait à ses soldats après avoir fait un petit signe de croix : « Vous savez que, pendant la montée au Calvaire, le Christ est tombé trois fois et qu'une femme qui s'appelait Véronique lui essuya le visage avec son voile. Quand cette femme fut rentrée chez elle, elle constata que la face divine y était restée imprimée à ce point lumineuse que la lueur éclairait toute la chambre. La

1. Reproduit par *la Croix* du 26 avril 1916.

chose fut répétée à la Vierge au moment où elle descendait, si pâle d'avoir vu mourir son fils. Elle vint chez Véronique, et pendant trois jours immobile, elle rassasia ses yeux de contempler cette image où ruisselait la sueur de larmes et de sang. Le mot qu'il avait dit : « Encore un peu de temps et vous me reverrez », ce spectacle d'agonie semblait le démentir. Mais la Vierge se le répétait fidèlement, tenant pour gage de foi ce rayonnement lumineux. Or, le matin du troisième jour, la lumière se mit à décroître, puis à s'éteindre, et la Mère éperdue se demanda : « Ai-je eu tort de croire ? » Au moment où elle allait désespérer, la porte s'ouvrit et Madeleine accourut, qui dès le seuil lui cria : « Il a vaincu la mort. Il est ressuscité ! »

Certains traits du récit (tels que le signe de croix) m'ayant paru néanmoins suspects, j'écrivais à M. Moreau pour savoir d'où il le tenait. Il me répondit, sans se faire prier, que l'anecdote rapportée par lui était de pure imagination.

Péguy passait la majeure partie de ses loisirs à méditer des données simples, primordiales, primitives. Cette méditation tantôt se présentait comme telle, tantôt empruntait, ou aurait emprunté un biais. Que de fois Péguy n'a-t-il pas déclaré qu'il était fait pour le roman ! A tort ou à raison, je le dissuadais d'un tel projet, qui ne me semblait pas cadrer avec ses dons : « Vous n'y entendez rien, interrompait-il ; si vous connaissiez mon conte, vous ne diriez pas ça ? — Quel conte ? — Un conte admirable que je ferai quelque jour. Je l'ai là dans la tête. Vous verrez. »

Il s'obstinait à n'en pas révéler davantage. A la fin pourtant il n'y tint plus : « Si vous me promettiez d'être bien sage, si vous me promettiez de n'aller raconter ça à personne... Il y a tant d'imbéciles à Paris. Il ne faudrait pas qu'on me gâche mon idée. Eh ! bien, écoutez (c'était dans sa boutique, ce bureau mesquin, obscur, si bien rangé).

« Il y avait une fois un homme qui s'ennuyait, mais qui s'ennuyait ! On ne pourra jamais dire combien s'ennuyait cet homme-là. Sa vie était tellement grise, morose, monotone. Il s'ennuyait tout le long de la journée. Mais cet homme qui s'ennuyait tout le long de la journée, qui s'ennuyait le matin, cet homme qui s'ennuyait le soir, savait que pour sortir de son ennui il n'avait qu'à commettre un gros péché. Un gros péché, là. *Peccatum enorme, ingens.* Un gros péché qui le désennuierait une fois pour toutes. Un péché énorme. Une faute, une faute énorme, une transgression abominable.

« Et cette faute était ainsi faite que pour la commettre, une fois pour toutes cet homme n'avait qu'à écrire une lettre. Rien qu'une lettre. Une lettre de rien du tout. Prendre là une feuille de papier (Péguy faisait les gestes), la mettre sur son bureau, bien devant soi, tremper la plume dans l'encre, écrire. Et ça y était. Ça lui aurait donné de l'occupation pour toute sa vie. Plusieurs fois il avait dit : *Non, c'est trop bête, je m'ennuie trop*, mais il s'était toujours arrêté à temps.

« Or, un jour que la vie de ce pauvre homme était encore plus grise, plus terne qu'à l'ordinaire, il n'y tint plus du tout : *Allons*, dit-il, et il prit une

feuille de papier à lettre. Mais il faut que je vous apprenne que cet homme qui s'ennuyait avait une manie. Une manie quand il écrivait. Il ne pouvait regarder la date sans regarder en même temps le saint du jour. *Allons*, dit-il, et il décrocha le calendrier (Péguy mimait la scène), *samedi 21, dimanche 22, lundi 23, mardi 24, mercredi 25... Saint Louis !*

« Saint Louis ! Ça n'allait pas tout seul. Saint Louis. Il se mâchonnait la moustache. Non, vraiment, jamais il n'aurait le courage de commettre un aussi grand péché que le sien le jour de saint Louis. Ça n'était pas possible. Il ne fallait pas même y songer. Pensez donc ! Saint Louis et tout ce que ça représentait. Blanche de Castille. Saint Louis rendant la justice. Saint Louis et les Croisades. Saint Louis à Carthage et cette épée et ce sceptre et ce lit de cendre. Saint Louis, roi de France, modèle et exemplaire et patron des rois de France. Toute cette ancienne France. Protecteur de la France et des Français. De tous les Français. Avec son beau vêtement bleu à fleurs de lys, la main de justice à la main comme dans le tableau du père Laurens. Pas moyen de passer outre. Jamais saint Louis ne laisserait commettre une chose pareille.

« Vous voyez, continua Péguy, la finesse. La seule idée, la seule représentation de saint Louis suffit à l'arrêter instantanément. Parce que les saints français et saint Louis en particulier sont des saints qui enfoncent les autres saints. Saint Louis ! Mais ça ne pouvait pas durer toujours comme ça. Il remit le calendrier des postes à sa place en se disant

que ça ne serait que partie remise. Il était décidé. Plus ça allait, plus il s'ennuyait. La pluie, le vent, le soleil, les gens qu'il rencontrait, sa femme, ses amis, le jour, le soir, ce qu'il faisait, ce qu'il ne faisait pas. Tout l'ennuyait. Le lendemain, il rouvrit sa boîte à papier à lettres, étendit soigneusement sur la table la feuille de papier, trempa sa plume dans l'encre : *Ah ! la date. Mercredi, jeudi 26. Saint Zéphyrin. Ah ! Saint Zéphyrin. Bien. Bien.* Et il se mit à écrire.

« Mais voilà tout à coup un petit bonhomme qui lui saute sous le nez, en coup de vent, vous savez, en grec, le zéphyr quel vent terrible c'est, un petit bonhomme tout en colère, tout rouge de colère qui lui dit : « Alors c'est comme ça ? Hier tu n'as pas osé commettre ton gros péché parce que c'était saint Louis et aujourd'hui tu t'apprêtes à le commettre parce que c'est saint Zéphyrin. C'est du propre ! C'est du joli ! Tu n'as pas osé. Tu voulais bien, mais tu n'as pas pu. Et aujourd'hui. Tu n'as pas voulu te mesurer avec saint Louis parce que saint Louis c'est un roi, le plus grand de tous les rois. Et aujourd'hui parce que c'est moi, un petit bout de saint de rien du tout. Qu'est-ce que cela que saint Zéphyrin ? On peut tout se permettre avec lui. Parce que ça n'est que moi tu vas te précipiter en enfer. Et tu te figures que ça va se passer comme ça, tout tranquillement ? Saint Zéphyrin. Jamais de la vie ! » Bref, il lui en dit tant que le papier fut rentré dans la boîte. Mais l'homme était de plus en plus décidé à écrire sa lettre.

Il s'entêta. Le lendemain, il rouvrit sa boîte et ce

fut encore la même rengaine. Papier. Encre. Plume. Date. Calendrier. Ah ! saint Damien. Saint Damien, ça ne lui disait rien du tout. Il regarda bien un peu autour de lui, comme ça tout autour, dans les coins, en baissant la tête, deux ou trois fois, tout autour de lui, mais il ne vit rien et trempa sa plume dans l'encre. Boum ! Patratas ! Voilà saint Damien qui apparaît. Et il n'était pas seul. Il avait son frère avec lui, saint Côme. À deux on est plus fort. Deux grands saints, mais cet homme ne savait pas. Ils portaient avec eux les instruments de leur supplice : « C'est donc résolu ? prononça tristement saint Damien. Avant-hier tu as pourtant reculé devant saint Louis et hier tu as reculé devant saint Zéphyrin. Aujourd'hui que c'est moi tu veux me faire cet affront. Qu'est-ce qu'on dira de moi dans le Paradis ? Qu'est-ce que dira saint Pierre ? Je l'entends d'ici : Pour aujourd'hui que tu es de garde, ah ! tu as bien travaillé. Cet imbécile, avec son gros péché, tu l'as laissé faire. On peut te confier la surveillance du monde pendant une nuit et une journée, tu t'en acquittes bien. Ce n'est rien de le dire. — Avec ça que j'ai tant de veine dans le Paradis : tout le monde me prend pour Damiens le régicide. Louis XV. Qui a été écartelé, qu'il a fallu lui couper les derniers tendons avec un canif. Tout le monde me demande, les nouveaux venus bien sûr, par quel hasard. C'est déjà bien gênant. J'ai beau dire que mon nom ne prend pas d'*s* à la fin, rien n'y fait. Oui, c'est agréable, tu peux le dire. Tous les jeunes saints, ça ne rate pas. C'est couru... C'est obligé. Tous ils me demandent comment, avec mon régi-

cide. Si tu crois que c'est drôle des interrogatoires dans ce goût-là. Et je te le répète, ça ne rate jamais : c'est leur première question. J'ai beau porter sur moi les preuves de mon martyre, ils s'y trompent toujours. Je sais bien, il me reste les vieux saints, les habitués, qui savent, qui n'ont pas besoin qu'on leur explique. Au fond, je suis connu depuis si longtemps. Je suis un des premiers. Oui, mais qu'est-ce qui me restera, si tu vas comme ça abîmer ma réputation ? Ce coup-là, je ne pourrai plus sortir dans le Paradis. Tu vas me rendre la vie impossible. Je deviendrai le saint du gros péché, vous savez le saint qui, le saint que, ça n'en finira pas. Et tout ça par ta faute, et bien par ta faute. Allons, mon vieux, un bon mouvement. On ne regarde jamais trop longtemps avant de faire une bêtise et ferme-moi ta boîte et prie un peu ton saint patron, mon collègue, qu'il te garde du mal. Tu en as besoin. »

« Il en fut ainsi tous les jours. L'homme qui s'ennuyait s'obstinait, mais les saints s'obstinaient aussi. Les uns le prenaient par la douceur : « Non, vrai, moi, un tout petit saint de rien du tout, qui n'ai même pas la force de me défendre, tu ne veux pas me faire ça, non, tu ne veux pas, allons, dis-moi que tu ne veux pas ! » Et il se laissait apitoyer. D'autres, les Docteurs, les Théologiens, les savants, scolastiques et néo-scolastiques, raisonnaient son cas en barbara et en baralipton et lui prouvaient qu'il avait tort de se lancer dans une pareille aventure. Et il se laissait convaincre. D'autres le tançaient vertement, les soldats, saint Georges, saint

Charlemagne. Il n'en menait pas large le jour où le roi de France, suivi de deux de ses leudes, comme sur sa statue, place du parvis Notre-Dame, envahit sa chambre, mit tout sens dessus dessous et partit en emportant sa boîte, sa plume et son encre. Il resta bien deux jours sans oser risquer l'épreuve, tellement ce militaire l'avait intimidé.

« Et sainte Hélène ! poursuivit Péguy. Comme saint Damien : « Avec ça que je suis bien partagée, moi la mère du grand Constantin, moi qui ai retrouvé la sainte Croix. Tout le monde me prend pour cette gourgandine, qui mit aux prises l'Europe et l'Asie et fit couler tant de sang. C'est à cela qu'on pense quand on appelle une fille Hélène. » Et saint Alexandre. Vous voyez ça d'ici, hein ? les grands conquérants. Et saint Satyre ! C'est encore pis.

« Tous ils avaient beau faire, notre homme s'ennuyait toujours et voulait toujours sauter le pas. A force de regarder son calendrier, il eut une idée. Il se dit : ah ! il y a bien tout de même un jour où je n'aurai rien à craindre, un jour où il n'y a pas de saints, c'est le jour du 14 juillet. Ah ! bien ! oui ! Qu'est-ce qui lui apparaît ? sainte Marianne, qui lui fait l'éloge de la République, qui lui dit tout le mal qu'elle a à maintenir les républicains dans la bonne voie, et que ça n'est pas commode, et que c'est de plus en plus difficile, et qu'elle est déjà bien assez occupée et que si tout le monde s'en mêle ce sera à donner sa démission.

« Il était donc rebuté par tous les bouts, mais il s'entêtait quand même. L'idée lui vint un jour que pour commettre son gros péché il ferait bien de

quitter Paris, qu'à la campagne il passerait plus facilement inaperçu. Dans les champs, dans les bois, dans les auberges, le long des routes, ni vu ni connu. Ce fut bien une autre affaire ! Cette fois ça n'était plus le saint du jour qui lui faisait des misères, c'étaient les patrons des paroisses, qui l'attendaient à l'entrée de leur domaine, d'un air compatissant ou courroucé, qui se le signalaient de village en village, de clocher en clocher. Des saints hirsutes et bocagers qui n'étaient pas, ceux-là, dans le calendrier. Des saints paysans, protecteurs des bûcherons et des nids, des saints qui veillent aux bourgeons et à la gelée, à la pluie, à l'orage, qui regardent fleurir la vigne et grossir les épis. Les uns après les autres il les rencontrait au carrefour des routes ou à l'entrée des églises, sous un gros arbre encore, le panier au bras, mâchonnant un brin d'herbe, la faux, la bêche ou la pioche sur l'épaule, des saints ouvriers, tâcherons, menuisiers, comme saint Joseph, avec le rabot ou la varlope, qui ne lui envoyaient pas dire ce qu'ils pensaient de son affaire. Ils étaient solides au poste, ayant eu jadis, pour s'installer dans leur paroisse, à la purifier de quelque vermine de Satan enfoncée quelque part au creux d'un rocher ou dans la vase d'une fontaine d'où elle crachait du feu ou chantait des sortilèges. Des saints gaillards qui veillaient pour de bon sur leurs ouailles, les connaissant bien de père en fils et qui ne voulaient pas qu'on vînt les leur gâter. Des saints grands seigneurs, évadés du monde, et contents de suffire au bonheur des bergers. Des braves gens de saints qui, leur journée

finie, détestaient le tracas et les dérangements : « Un si joli petit endroit, et si convenable. Où tout le monde est si gentil, si honnête. Plus de quarante ans qu'il ne s'y est rien fait de grave. Et te voilà toi, qui veux changer tout cela. » Et mon homme se voyait prestement reconduit à la frontière.

« Tant et si bien qu'il ne put commettre son gros péché. La société de tant de saints lui fut profitable à ce point qu'il ne s'ennuya plus et ne songea même plus à le commettre.

« Vous voyez où je veux en venir, conclut Péguy. Tout ce que j'ai dit là c'est pour vous faire voir, écoutez bien, que de même qu'il n'y a pas un lieu sur la terre qui ne soit le lieu d'un recoupement d'une longitude et d'une latitude, de même il n'y a pas dans la vie du chrétien un seul endroit de l'espace et une seule minute du temps où il ne soit l'objet, de la part des saints, d'une protection spéciale. »

Rien de ce qui touchait les saints ne laissait Péguy indifférent : il songeait souvent à eux. Il me dit un jour : « Savez-vous qui est-ce qui détient le record de la célébrité ? » J'énumérais vulgairement Napoléon, César, Annibal, Tamerlan, Mahomet, Louis XIV, etc., etc. : « Non, fils, répondit Péguy, vous n'y êtes pas, ce maraîcher ne sait pas ce que c'est que Tamerlan ; ce gamin ignore encore Annibal ; cette concierge a oublié jusqu'au nom de Mahomet. Je ne suis pas sûr que sur cent conscrits il ne s'en trouve pas dix pour être encore à entendre parler de Napoléon. Tandis que les saints ! Tous, petits, grands, riches, pauvres, vieux, jeunes, nous con-

naissons Jacques, Pierre, Charles, Paul, Henriette, Louis, Jeanne, Marie, Madeleine et tous les autres. Les plus célèbres, ce n'est pas les grands hommes, c'est les saints. »

Que n'aurait-il pas tiré du conte que je viens de rapporter ! Je le pressais si souvent d'en commencer la rédaction qu'en m'abordant il me disait quelquefois : « Surtout pas un mot du conte ! » Mais je passais outre à ses défenses : « Que voulez-vous, me confia-t-il un jour, je ne peux pas. Pour écrire ça, il faut être heureux. Oui, je l'écrirai... quand je serai heureux. »

Il existait peut-être une autre raison à ses ajournements successifs. D'une fécondité d'invention prodigieuse, et, quand il travaillait sur son acquis, ancien, digéré, incorporé, d'une puissance énorme d'écriture et de rédaction, Péguy s'arrêtait de court à chaque instant (et cela se conçoit) dès qu'il s'aventurait sur un terrain mal connu. Je m'aperçus, en lui parlant de ce conte, que Jacques de Voragine ne lui était point familier, qu'il n'avait jamais même feuilleté les moindres *Acta*, que Ribadeneira était pour lui lettre morte, ainsi d'ailleurs que les Bollandistes. Or, il répugnait, comme je l'ai dit, à lire, à étudier. Il lui fallait vivre sur son âme.

C'était bien de son âme tourmentée qu'il avait tiré cette belle histoire. Pendant longtemps je me demandai comment il avait pu imaginer un sujet pareil dont l'originalité, — Gil Blas ou Tom Jones récrivant *La Légende dorée !* — dont la richesse, — on peut tout faire tenir là-dedans : le ciel et l'enfer, l'histoire et la légende, l'abondance et les misères,

la guerre et la paix, la ville et les champs, la santé, la maladie, toutes les fêtes, tous les deuils, les passions, les vices, les vertus, tous les métiers, toutes les tragédies et toutes les comédies, — dont la profondeur enfin me plongeaient dans l'admiration. La lecture des entretiens de Lotte et de Péguy éclaircit pourtant le mystère : « Je suis couvert de boue, mais je me bats bien... Je suis un pécheur, mais je prie tant et j'ai tant de grâces ! On ne s'imagine pas ce que sainte Geneviève, saint Aignan, saint Louis, Jeanne d'Arc font pour moi et ce qu'ils obtiennent. Et puis j'ai un ange gardien incroyable. Il est encore plus malin que moi, mon vieux. Je suis gardé. Je ne puis échapper à sa garde. Trois fois, je l'ai senti m'empoigner, m'arracher à des volontés, à des actes médités, préparés, voulus. Il a des trucs incroyables [1]. »

Ce n'est pas de Gœthe seulement qu'on peut expliquer les œuvres par la vie. Péguy se trouve

1. Quelques semaines avant la guerre, à propos d'une publication où l'on promettait à Paris, en cas de conflit, le sort de Sodome et de Gomorrhe, par le ministère des Zeppelins, Péguy me disait : le vrai clérical, le vrai réactionnaire, se reconnaît à son aversion pour Paris. Il ne rêve pour Paris que soufre et malédiction. Comme si sainte Geneviève, saint Denis pouvaient laisser leur ville sans défense ! Et il n'y a pas qu'eux. Avez-vous compté combien il y a dans Paris de noms de saints sur les plaques de rues ? Ouvrez le Bottin. Vous verrez. C'est une fameuse garantie. Une sauvegarde pour tout. Il y a des quartiers de Paris où il n'y a pas moyen de faire un péché de bonne foi, en cherchant son chemin. C'est saint Germain, saint Georges, saint Martin, saint Honoré, saint Jacques, saint Philippe. Ces saints nous arrêtent quand nous voulons mal faire et nous disent : « Attention ! Nous sommes là. Nous veillons. Nous veillons sur toi. » Je ne suis malheureusement pas très sûr de mon souvenir : il me semble que je soude en une deux conversations et c'est la première que je me rappelle le mieux.

dans le même cas : l'origine de ce conte, — où l'ange gardien aurait peut-être aussi joué un rôle, — le prouve éminemment. Le malheur, c'est que Péguy soit mort sans l'avoir écrit, mais en en ayant assez dit, j'espère, pour qu'un grand écrivain de sa race ramasse le flambeau à demi éteint et y fasse rougeoyer la flamme. Claudel, vous qui n'êtes pas seulement nourri d'Homère, d'Eschyle, d'Aristophane et de Pindare, mais qui avez fait de saint Ambroise, de saint Léon le Grand, de la Vie des saints la moelle de vos pensées, laisserez-vous un aussi beau sujet en jachère ? N'aurait-il aucun attrait pour votre vers ou pour votre prose, pour votre vers *et* pour votre prose ?

On en sait assez maintenant pour se rendre compte de ce qu'avait d'intenable la situation de Péguy, à quel point tout y manquait d'équilibre et s'y trouvait hors de proportion. S'il a eu un tort, ce tort fut peut-être de ne plus vouloir voir clair dans son cas, puis, toujours insensiblement, d'en faire le point de départ d'une théorie plus générale : « Évidemment, me confiait-il, j'ai des difficultés, je suis empêtré dans un nombre incalculable de difficultés, difficultés commerciales, littéraires, politiques, sociales, financières, canoniques, mais je suis en butte à ces difficultés de tous ordres, *parce que j'ai agi*. Ah ! ceux qui ne font rien. Moi, j'ai agi. Je ne suis pas resté là à attendre. » Cette excuse n'est pas sans valeur, mais on y voit poindre une théorie. Il a toujours eu tendance à théoriser son cas. C'est ainsi encore qu'il m'assurait qu' « à Orléans, quand j'étais petit, c'étaient les ouvriers

qui ne pratiquaient pas, qui étaient catholiques, et c'étaient les bourgeois, qui pratiquaient, qui ne l'étaient pas ». Réduire le catholicisme à l'application (d'ailleurs hypothétique) des devoirs d'état, au maintien (sans doute précaire) d'un certain nombre de vertus naturelles, constitue une forte exagération, pour ne pas dire plus. Je ne ferais aucun cas de cette boutade, si Péguy ne l'avait reprise devant moi, un autre jour, sous une autre forme : « J'ai toujours été catholique, dit-il. Qu'est-ce que c'est, après tout, que d'être catholique ? Marié de bonne heure, toujours sage, toujours au travail, des enfants. Je voudrais bien qu'on me dise si ce n'est pas cela être catholique. » Il venait d'une région et il appartenait à une classe sociale où la tradition religieuse se trouve réduite à un minimum qui est peu de chose. Son enfance ne fut point attendrie par les câlineries religieuses ; ce qu'il apprit, il l'apprit au catéchisme. Il perdit la foi de bonne heure, vers quinze ou seize ans. Quand il la retrouva, quand il la reconstruisit, quand il lui fallut la reconstruire, il ne rencontra, pour l'aider, personne dans son entourage. Bien au contraire. De là, le caractère sec, dur, solitaire, je dirais volontiers pudique et farouche de sa piété. Il détestait les épanchements qui font le bonheur de tant d'âmes religieuses. N'avait-il pas rencontré un jour chez des amis un peintre dévot qui, d'un ton attendri, s'était offert à visiter avec lui la cathédrale de Chartres ? Péguy n'en revenait pas. Plusieurs jours après, il apostrophait encore ce téméraire absent : « Oui, mon vieux, disait-il très en colère, visiter la

cathédrale de Chartres avec toi ? Tu penses que je vais y courir. Si je veux y aller à Chartres, je saurai bien y aller tout seul et faire mes prières tout seul. Je n'ai besoin de personne. » Il détestait les dévots : « Les dévots sont insupportables, me disait-il, les dévots de toutes les religions. Ainsi X... Ils se ressemblent tous. Les dévots sont geignards et hypocrites. Quand La Bruyère dit : *les dévots*, il faut entendre les *dévots*. Ce n'est pas les *faux dévots*, comme l'assure la note. Ce sont les dévots, les dévots. » Un jour, il me tendit le *Bulletin* de Lotte en me montrant un avis qui indiquait au lecteur que « notre communion mensuelle se ferait à telle date » : « Je n'aime pas ça, me dit-il, c'est de la dévotion déplacée. Est-ce le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, ou est-ce les *Annales* d'une confrérie ? Non, n'est-ce pas ? Alors qu'on distingue. J'en suis pour la distinction des genres, moi. Qu'on prie, qu'on communie chacun chez soi. Je trouve ça très bien, chacun à part soi. Je n'aime pas cette note. » Il se disait, en riant, volontiers anticlérical et passant facilement condamnation sur les lois sectaires : « Mais, mon ami, saint Louis en a fait bien d'autres ! »

Telle est, sans doute, la part du milieu dans l'élaboration du catholicisme de Péguy. Sa formation intellectuelle en éclaire un autre côté, le côté anti-intellectualiste. « Je dois tout ce que je suis à deux hommes, disait-il : Bergson et M. Sorel. » (Il oubliait Brunetière et Ollé-Laprune qu'il avait eus pour maîtres à l'École normale et qui ont influé sur lui plus qu'il ne le croyait lui-même). Il faut ajouter à

ces deux hommes (ou à ces quatre) Renan. Il devait à Renan l'initiation au royaume captieux de la pensée. C'est Renan qui avait délié en lui la pensée méditative. La fréquentation et la lecture de M. Sorel lui avaient appris à mettre des choses dans cette pensée, à mettre des réalités sous les idées et sous les mots ; l'enseignement et la lecture de Bergson lui avaient appris à mettre de la vie, du liant et du mouvement dans les choses. Il a moins profité de la doctrine sorélienne que de la doctrine bergsonienne qu'il a exagérée en en retirant l'intellectualisme qu'elle contenait encore. C'est sans doute à cette exagération qu'est dû le dédain de Péguy pour la théologie : « Les théologiens ne servent à rien, affirmait-il. Après tout, qu'est-ce qui a défoncé Herbert Spencer ? Ce n'est pas saint Thomas [1], c'est Bergson. » Faut-il noter que Péguy ne connaissait ni théologie ni théologiens ? Il ignorait de même les Pères de l'Église. Saint Jérôme pourtant, saint Ambroise, saint Paulin de Nole auraient pu lui plaire et l'acheminer vers des jugements moins sommaires que ceux qu'il répandait à profusion sur saint Augustin et sur saint Thomas.

Les chercheurs d'hérésie ne manqueraient pas ici de besogne : fidéïsme, pragmatisme, certains même n'hésiteraient pas à prononcer le nom de protestan-

1. Il est à croire que Péguy n'avait jamais eu un exemplaire de la *Somme* entre les mains. Il ne s'en montrait pas moins catégorique à l'égard de son auteur : « Saint Thomas ? répondait-il un jour à Mgr Batiffol, qui m'a rapporté ce propos, c'est un homme comme Boutroux ! » Il manifestait très peu de révérence pour ce philosophe, mais ce qui intéresse, c'est de constater que pour s'exprimer ainsi, ou il n'avait rien lu de M. Boutroux ou il n'avait pas ouvert un seul traité de saint Thomas.

tisme, là ou d'autres, plus bénévoles, se contenteraient peut-être d'indiquer qu'en systématisant, qu'en exagérant ces propos et ces boutades, d'ailleurs contradictoires, on aboutirait sans trop de peine à un *intuitionisme* religieux farci d'enthousiasme et de fantaisie individuelle.

Un trait du caractère de Péguy soulignait au demeurant ce particularisme : c'est son orgueil, orgueil « immense et tranquille », a dit Mgr Batiffol, orgueil naïf, déconcertant, fabuleux, qui rendit à Péguy de grands services en le soutenant sur une route semée d'obstacles [1], mais qui lui a joué aussi de vilains tours. Certes, Péguy avait le droit de regarder de haut en bas la plupart de ses contemporains. Peut-être abusa-t-il de la permission : « Je sais bien, me disait-il, que je deviendrai plus tard, dans les anthologies, un classique comme Corneille, comme Hugo, ce n'est pas cela qui me nourrit. »

En tout cas, cet orgueil le rendait crédule : il prenait pour argent comptant les bonnes paroles qui se distribuent sans compter à Paris plus qu'ailleurs, notamment dans les antichambres de bureaux de rédaction (pour ne pas parler des bureaux eux-mêmes). La désillusion cuisante suivait de près le contentement. Les irritations et les querelles de Péguy demeureront légendaires. Il voulait toujours partir en bataille, former des ligues offensives contre

1. Le conte de Péguy qu'on a lu plus haut fait certainement allusion à un épisode très cruel de sa vie intime. Or, il est certain que l'orgueil — un certain orgueil — contribua pour beaucoup à le garantir du péché : « Je ne peux pas faire ça, moi. Qu'est-ce qu'on dirait ? »

quiconque lui avait, disait-il, manqué de parole; un beau matin c'était M. Laudet, le lendemain M. Francis Charmes. Susceptible outre mesure, il avait la nostalgie de la célébrité, du respect : « Lisez-moi ça », me dit-il un jour brusquement, sans même répondre à mon salut. Il était blanc de colère. La lettre qu'il me tendait, rédigée en termes banals et hâtifs, venait de M. Joseph Reinach, dont Péguy publiait alors un recueil d'articles et de discours. « Qu'en pensez-vous? Non, reprit-il, le ton en est cavalier. On ne parlerait pas ainsi à un journaliste de troisième ordre. Qu'est-ce que je deviendrai si je laisse passer cela sans réponse? Je n'ai qu'une chose à moi, le respect qui m'est dû ; je suis perdu si je ne l'exige pas. » De quelle affaire d'état s'agissait-il donc? M. Joseph Reinach se plaignait auprès de Péguy du libellé d'un « titre courant »! Pour des raisons analogues ou encore plus légères, Péguy se brouilla plus ou moins avec M. Sorel, avec dix autres. Il le regretta depuis.

Il ne mettait d'ailleurs aucune méchanceté dans ces accès de colère, si prompts et si terribles, et l'on peut affirmer qu'il ne mourut en état d'inimitié avec personne. Sa dernière journée à Paris fut employée à courir après un vieil ami qu'il ne voyait plus, pour l'embrasser. Dans l'*Ève*, de Lotte, il prit soin, il fit exprès de parler emphatiquement de « notre maître M. Sorel ». C'étaient ses excuses. Pour M. Bergson, qu'il aimait tant, après lui avoir su longtemps très mauvais gré d'un refus assez compréhensible (Péguy aurait désiré que M. Bergson présentât à l'Institut ses morceaux choisis de prose), il n'y

tint plus : « Il a fallu que j'écrive à Bergson. Dans un moment... ç'a été plus fort que moi. Je lui ai dit : je suis votre disciple (c'est lui qui m'a fait, après tout). Ne m'abandonnez pas. Sans vous, qu'est-ce que je deviendrai ? Et à nous deux ! Bergson m'a répondu. Ah ! une lettre ! Affectueuse. Tendre : « Mon ami, me dit-il, qu'est-ce que c'est que ce « désespoir ? » Voyez-vous, on a beau faire, il sera impossible de me séparer de Bergson. »

Bien mieux, il oubliait ses attaques avec une surprenante rapidité. On m'a rapporté qu'un jour, croisant M. Seignobos dans la rue de la Sorbonne, il lui fit un profond salut. L'autre continua son chemin avec raideur. Péguy ne se souvenait pas de l'avoir « attrapé » et répétait avec surprise : « Qu'a donc Seignobos ? » Son étonnement ne fut pas moins vif le jour où je lui rappelai qu'il avait traité jadis, dans *la Revue Blanche*, de « Tartufe moisi » un illustre écrivain devenu le plus efficace de ses protecteurs, et qu'il avait vilipendé M. Poincaré pour une certaine vieille affaire de bouilleurs de crus. Il n'en revenait pas. « Ce n'est pas possible, c'est vous qui inventez ça. Personne ne m'en a jamais parlé. »

Ces contradictions tenaient à la constitution même de sa nature, et c'est pourquoi il faut les avoir présentes à l'esprit pour bien comprendre le jeu de son progrès religieux, moral et littéraire. « Que feriez-vous si on vous mettait à l'*Index* ? lui demandai-je un jour. Car, après tout, vous choisissez des sujets scabreux. — Je me soumettrais bien tranquillement », répondit-il. Quelques semaines plus tard, l'*Index* condamnait plusieurs ouvrages de M. Bergson.

Cette décision vexa fort Péguy, qui avait entamé depuis peu une série de *Notes* sur la philosophie bergsonienne, précisément en témoignage de réconciliation. Tout de suite il voulait ouvrir les hostilités : « Que cette bureaucratie romaine nous laisse tranquilles, répétait-il furieusement. Que viennent-ils faire là ? Je vais leur envoyer un cahier. Ce sera tapé. Ça n'a rien à voir avec la foi, Bergson. Ces bureaucrates ! »

Il ne pouvait vraiment s'évader de lui-même, ou il se trouvait à la merci de la première venue de ses impressions ; son énergie, qui était grande, ne servait souvent qu'à accentuer ces impressions, qui étaient intenses. Il en résultait des alternatives continuelles d'enthousiasme et d'abattement, d'optimisme et de mélancolie, déconcertantes pour quiconque ne le connaissait pas un peu. La couleur naturelle de son âme était probablement celle d'une immense tristesse autoritaire, et si, pour se faire une idée juste de son orgueil, il faut se reporter à Auguste Comte, à Proudhon, à Jean-Jacques Rousseau, pour se représenter sa tristesse il ne sera pas inutile d'évoquer Vigny, — qu'il avait beaucoup admiré, mais qu'il condamnait à la fin comme l'incarnation même du romantisme, — Vigny et Leopardi.

Ses accès de tristesse, correspondant à l'essence de son esprit, duraient plus longtemps et revenaient plus fréquemment que ses velléités d'enthousiasme. Ils ne nuisaient pas beaucoup à son travail [1], mais

1. Il avait les plus grandes difficultés à trouver de la copie. En juin 1912, Massis lui avait promis un cahier d'Henri Poincaré

ils le déprimaient d'une façon incroyable. C'est alors surtout qu'il songeait à déposer son fardeau devenu trop lourd sur les épaules plus robustes de quelque ami ; c'est alors qu'il entonnait son lugubre refrain : « Les vieillards ne meurent jamais : entendez par là que les gens que nous considérions à dix ans, à dix-huit ans, comme des vieillards et qui ne l'étaient pas, tous ces gens qui nous barrent le chemin, qui nous occupent les places, ne deviennent, en réalité, des vieillards que quand nous le sommes nous-mêmes, et ont autant de chances de nous enterrer que nous eux. Je vous le dis : Lavisse m'enterrera. » C'est alors que, regardant derrière lui, puis autour de lui, il ne retrouvait plus ses anciens compagnons de route ou, s'il les retrouvait, il ne les apercevait plus que rentés, décorés, arrivés, pour le moins tirés d'affaire, tandis que lui [2] ! Il ruminait ses échecs dans les revues, à l'Académie pour le Grand Prix de Littérature, qui lui était dû. Quel contraste entre lui et certains de ses collaborateurs ! Je le trouvai un jour ravi et furieux : le consistoire israélite venait de lui commander cinq cents exemplaires d'un recueil de poésies de

sur *La Science et les Humanités* : « C'est la première bonne nouvelle, lui écrivait alors Péguy, que je reçois depuis des semaines. Puisse-t-elle inaugurer une série. Vous me rappelez mon jeune temps, quand je réussissais quelque fois. Nous ferons au H. P. une de ces éditions qui comptent. Puissent tous vos pourparlers réussir et qu'on voie la fin de tous ces embêtements. »

2. Il vendait ses manuscrits pour un prix modique à un amateur, mort depuis la guerre. Ce sont de superbes morceaux de calligraphie, écrits du premier coup, d'un seul jet, de cette superbe écriture serrée, droite et haute, si aristocratique, aux lignes extraordinairement distantes, et qui fait songer un peu à l'écriture de Vigny. Le manuscrit d'*Ève* contient, en outre, mille vers inédits.

M. Flegg : *Écoute Israël*, qui ne tarda pas d'ailleurs à être épuisé : « Savez-vous combien j'ai vendu d'exemplaires de ma *Tapisserie de sainte Geneviève ?* Trois. Ni un de plus, ni un de moins. Le chapitre de Notre-Dame ne m'achète rien à moi. Il est vrai que M. Benda a trouvé la raison de tout ça et qui est qu'à Paris il y a beaucoup plus de Juifs que de Chrétiens [1]. » C'est alors surtout qu'il contemplait d'un œil d'envie ceux de ses amis, de ses disciples qui, retrouvant la foi, avaient renoué la pratique. Il les avait hissés jusqu'à lui, maintenant c'étaient eux qui lui faisaient signe sans qu'il pût les suivre. Il en résultait naturellement, non des brouilles, mais des négligences, des froideurs d'amitié qui glaçaient l'âme chaleureuse de Péguy : « Psichari ? Je ne le vois presque plus. Les curés me l'ont pris. Un père, à Versailles. Et pourtant ! Ce n'est pas lui qui l'a converti, ce n'est pas lui, c'est moi. Et X... que j'ai aimé comme un fils ! » Il sentait tout le monde échapper à sa prise !

« Je n'aime pas ce qu'on appelle les convertis, me disait-il ; je ne suis pas un converti. J'ai toujours été catholique. J'ai toujours été sage, moi. Je n'ai jamais eu de maîtresse, moi. J'ai toujours travaillé, moi, mené une vie dure, sévère. Et l'on veut me faire la leçon. Et l'on m'évite ! Vous savez pourquoi. Ah ! les convertis. Écoutez ce conte : *Le Frère de l'Enfant prodigue* : L'Enfant prodigue avait un

1. Son grand désir était de devenir un auteur catholique prôné en chaire, recommandé, avoué par le clergé catholique. Il m'avait demandé l'adresse de tous les évêques de France pour leur faire l'envoi de certains de ses ouvrages.

frère qui n'avait jamais délaissé la maison paternelle. Quand l'Enfant prodigue se mit à courir la pretentaine, son frère eut double tâche, et il l'accomplit sans rien dire. Quand l'Enfant prodigue en eut assez et qu'on eut célébré tant de fêtes pour son retour, son frère se réjouit avec son père, sa mère, sa famille et les serviteurs. Mais ne voilà-t-il pas que l'Enfant prodigue, inspectant tout ce qui s'était fait dans la maison pendant son absence et ce qui continuait de s'y faire depuis qu'il y était revenu, trouvait tout mal fait et notamment ce que son frère faisait, qui était resté sage. Pendant longtemps, le frère de l'Enfant prodigue endura les critiques de son cadet, il tâcha même d'en tirer profit, mais à la fin elles devinrent tellement ineptes qu'il lui dit : « Mon frère, vous avez agi à votre tête, et moi à la mienne. Pendant que vous vous amusiez, je nourrissais notre famille que vous aviez abandonnée, et je soulageais notre vieux père des soucis que votre conduite lui causait. Souffrez que je ne change point de manière. Occupez-vous de votre côté, et moi du mien, et laissez-moi tranquille dans mon ouvrage. » Que d'amertume dans cette gaîté à la Voltaire !

Que d'amertume encore dans cette confidence vraiment terrible qu'il me fit un jour et que je ne me rappelle pas sans frémir. On eût dit qu'un ange noir le frôlait alors de son aile : « Je vous l'ai dit, je vous l'ai déjà dit : Lavisse m'enterrera. Jamais je n'arriverai au bout. C'est pour ça que je travaille, je travaille, j'entasse. Un volume et puis un autre. Encore ça de gagné. C'est beau, la liste de mes

œuvres complètes avec mes morceaux choisis de prose, morceaux choisis de poésie. Je peux presque mourir maintenant. J'ai voulu les faire moi-même, ces morceaux choisis, parce que les autres, vous savez, il vaut mieux s'occuper de ça soi-même. Je sais mieux que quiconque ce que j'ai fait de bien. Tout de même tout ce qui me reste à faire. C'est vraiment comme si je commençais maintenant seulement à produire. Excusez-moi, je ne peux parler d'autre chose. Jamais je n'arriverai à faire tout ce que j'ai dans la tête. Oh ! ce n'est pas la peine. Je sais. Et puis, c'est comme cela pour tout. Rien n'est complet, parfait, achevé, fini. Rien n'est terminé. Regardez autour de vous. L'histoire. Ce spectacle de ruines non terminées. Ce n'est pas fini et déjà ça tombe en ruines. Ces carrières temporelles brisées, interrompues. La religion. Cette tristesse de Jésus. Soyez-en sûr. Il n'a pu faire tout ce qu'il avait à faire. Il y a une puissance du mal qui est entreprenante, qui contrecarre, qui empêche. Cette mélancolie de Jésus. Croyez-le bien, le salut lui-même est incomplet, tronqué. Oui, le salut, l'œuvre du salut n'a pas été menée jusqu'au bout. » Il y eut un moment de silence. Je prononçai le vieux nom de Manès. Péguy secoua énergiquement la tête : « Non, reprit-il, je sais à quoi m'en tenir. »

En lisant les entretiens de Lotte et de Péguy, j'ai compris, peut-être mieux que d'autres, cet aveu de Péguy, que le plus difficile c'était l'espérance, et je l'ai revu, triste et décidé, faisant dans l'air son geste d'enseignement. (De ses gestes familiers, les deux qui revenaient le plus souvent étaient celui-ci,

l'index discrètement levé, et un autre qu'on peut appeler son geste d'art. Péguy voyait les choses, semble-t-il, sous l'aspect de plans uniformes. Quand il racontait ses projets de *poésies*, de *cahiers*, il faisait ainsi le geste de caresser de gauche à droite, à plusieurs reprises et lentement, les bras tendus, une affiche idéale à la hauteur des yeux). Quand il aura vu venir la mort, il l'aura sans doute accueillie comme une délivrance. Il avait consenti tous les sacrifices, y compris certainement celui de sa théologie personnelle, où ses nerfs et son foie avaient plus de part que sa raison. Il mourut en bon chrétien et en bon Français. Il savait que cette fois-ci ce serait pour de bon. La dernière lettre qu'il avait écrite à quelqu'un qui lui tenait de très près contenait des recommandations précises. Elle suppliait qu'on abandonnât certaines préventions, « car tout doit disparaître devant la mort et la guerre ».

Il avait l'âme naturellement pure, grande, sublime, toute poésie et toute élévation, l'esprit d'une activité, d'une énergie, en même temps que d'une distinction sans égale. On respirait autour de lui un air de cimes, mais parfois ces cimes étaient glacées. De lui-même, sans effort, il se trouvait à la hauteur des choses parfaites, nobles et graves, mais il élargissait autour d'elles un désert. Des diverses images qui peuvent subsister de lui, c'est celle-là qui reste assurément la plus forte : l'image d'un solitaire grave, réfléchi, désolé, le regard noyé dans un lointain de rêves enchanteurs qu'il sait bien qui ne se réaliseront jamais.

De là à se représenter un Péguy sévère et distant, il y a un abîme qu'on aurait tort de franchir. Il avait ses heures de joie et d'amusement, mais sa gaieté était toujours mesurée, de même que sa tristesse était virile. Au surplus, qui donc fut plus accueillant, plus familier, plus aimant que lui ? Qui donc avait le sourire plus confiant, l'âme plus ouverte, l'allure plus franche ? Il ne devenait terrible que lorsqu'il croyait discerner de la malveillance ou de la moquerie, lui qui rêvait à ne reposer ses regards que sur des fidélités. Les deux ou trois hommes qui vivaient en lui se livraient alors de furieux combats, où le penseur n'avait pas toujours le dernier mot. De l'amitié, il acceptait tout, voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on parle de Péguy, de ses embarras, de ses affaires.

Le chrétien en lui manquait parfois d'abandon, le « païen » manquait toujours de sérénité [1]. Il y avait en Péguy une indéniable pureté qui n'était point transparente, comme une eau où la lumière n'eût progressé que par des zig-zags interminables et qui à force de détours intérieurs eût semblé opaque. Non qu'il se détournât, non qu'il s'esquivât. Au contraire, il fonçait sur vous au moment où vous vous y attendiez le moins. C'était sa manière à lui de se dérober.

Pauvre grande âme irritée qui cherchait la paix dans la guerre et abusait de ses forces pour se détruire ! Pauvre grande âme instable et sollicitée

1. Vers 1902, Maritain dut l'empoigner à bras le corps pour l'empêcher de se jeter sous le tramway du boulevard Montparnasse.

de toutes parts qui portait en soi d'immenses blancheurs et pas une seule limpidité ! Tout était mat en elle, la couleur et le son. L'harmonie s'y délayait en murmures sans fin, en bourdonnements doux, en tonnerres lointains, entassés les uns sur les autres, la couleur y renonçait à luire et se dégageait des contours pour s'épandre en larges ressauts.

Il y avait en Péguy quelque chose de délié, de disloqué [1], lâchons le mot, d'anarchique, par où il s'apparente plus qu'on ne pourrait croire à un homme tel que Tolstoï. Dépris de bonne heure de son milieu, n'ayant avancé dans la vie et dans la pensée que par les bonds les plus capricieux, incapable désormais d'adhérer fermement à l'un ou à l'autre des cinq ou six milieux nouveaux dont il vivait, Péguy s'était fait une âme à la ressemblance des hasards qui l'accablaient. Naturellement religieuse et naturellement éloquente, cette âme très belle chantait vers Dieu, mais elle chantait pour elle seule et ne rendait plus depuis l'enfance le son adorable de l'unité, pareille à une flûte de Pan dont les pipeaux désordonnés fuiraient les lèvres pour entonner chacun leur hymne et chercher chacun leur récompense. Cette liberté mélodieuse, pleurant par toutes les bouches de ses innombrables blessures, cette liberté farouche, débridée jusque dans les

1. Et en même temps de rigide. Quand Péguy partait dans une direction, rien d'extérieur ne le détournait. Dans la conversation, si l'on faisait quelque réflexion, si on posait quelque question qui ne s'y rapportât pas immédiatement, il n'en tenait aucun compte, si ce n'est parfois pour dire : « Excusez-moi, je ne puis suivre qu'une idée en même temps. » « Ma mère est comme ça », m'ajouta-t-il une fois.

devoirs féroces qu'elle s'imposait, cette liberté orgueilleuse qui n'exigeait d'autrui que la servitude persuasive due au génie par ses admirateurs, mais qui l'exigeait à plein, rapporta-t-elle à Péguy les bénéfices incontestables qu'il eût retirés d'un peu de discipline, d'un peu de soumission, d'un peu d'humilité ? Mais pourquoi s'agiter dans les ténèbres ? Pourquoi nous flatter l'oreille de métaphores qui ne vaudront jamais des solutions et qui n'apprennent rien à l'esprit ?

Vivant, il n'a pas peu contribué à amasser des obscurités sacrées autour de sa tête ; mort, il nous lègue un cas à éclaircir. S'il faut entendre par ce mot la réduction d'un ensemble de faits à des catégories logiques, qui l'éclaircira jamais ? On ne peut guère mettre en doute les sincérités de Péguy, mais dans leur emmêlement, où lui-même ne se retrouvait pas toujours bien, laquelle choisir ? Un fait reste pourtant hors de doute. S'il faut qu'un véritable Péguy survive à tant de Péguys incomplets, ce Péguy-là doit être cherché dans les entretiens dont Lotte a soigneusement tenu registre. En 1913, lors d'un passage de Joseph Lotte à Paris, Péguy me disait en sa présence : « Vous voyez celui-là. Faites bien attention à ce que vous dites. Il écrit tout. Tout ce que je lui raconte, il l'écrit. Quand je serai mort, il publiera ça. On en apprendra. On verra. C'est que je fais attention. » Il avait d'ailleurs pour Lotte une affection indicible : c'était le seul converti qui non seulement ne l'eût « pas négligé », mais qui continuât à le vénérer, à le suivre, à prendre conseil de lui. Il songeait probablement à Lotte, le

jour où il me disait : « J'en ai une force, pensez donc. S'il y a des catholiques (que je connais) qui font leur prière, c'est par moi, à cause de moi. » Les déclarations de Péguy à son fidèle disciple doivent donc être considérées, en quelque sorte, comme des interviews officielles. Ces entretiens nous livrent une image de Péguy, avouée par Péguy, contresignée de sa griffe ; ils ont, en outre, l'avantage de concorder avec les écrits authentiques du fondateur des *Cahiers*.

La postérité l'adoptera-t-elle ? Au milieu de tant de nuages, de tant de clairs-obscurs, de brumes, de tempêtes, optera-t-elle pour ce clair rayon de soleil ? Péguy est bien rebelle au classement. A quelque point de vue que l'on se place, il déborde par un bout ou par l'autre. Lui-même se considérait comme un classique et rien ne dit qu'on ne le regardera pas comme le dernier des romantiques, un romantique sur le retour en train de muer au classicisme. Il se considérait comme un grand auteur de tout repos et il y a des chances pour que l'on continue à le regarder, sinon comme un auteur obscur, ce qui serait le comble de l'inexactitude, du moins comme un auteur un peu bizarre. Il s'est dit catholique, il l'a dit avec acharnement. Il l'a répété sans trêve. Il l'a même prouvé. Il a trouvé des douteurs. Son génie seul peut être avoué par tous.

Ce grand classique en marge du classicisme, ce grand catholique du dehors n'a été pleinement que soldat. Il continuait, d'ailleurs, à s'affirmer antimilitariste, anticlérical, révolutionnaire, ce bel officier, cet homme d'ordre, ce bon sujet du roi, ce dévot

des vieux saints, ce bon, ce cher Péguy. Mais chercherons-nous encore des mots ? Non, — pour l'amour du bergsonisme, — nous n'en chercherons plus. Dépouillons tout intellectualisme. Fermons les yeux. N'écoutons plus rien. Berçons-nous en nous-mêmes. Ne soyons plus qu'une pensée immense, indécise, traversée par des forces élémentaires qui cherchent encore le soleil. Une pensée ? Une sensation ? Un présage ? Un souvenir ? Ou la lumière ? Ou l'amour ? Mais que la lumière est belle et qu'elle ennoblit l'amour ! Qu'il fait bon de se laisser aller à l'enthousiasme, si l'enthousiasme est saint, sauveur, créateur. Allons, suivons la vague.

C'est un peu cela, Péguy, c'est tout cela, c'est bien plus que tout cela. Il dépend des jeune hommes qu'il a aimés que son souvenir soit fécond, que son nom grandisse encore, que son œuvre s'achève et qu'elle vive. Que ces souvenirs puissent y aider pour une part, si minime soit-elle, c'est mon vœu le plus explicite. On me pardonnera d'avoir abusé du « je ». Personne plus que moi n'est choqué de l'impertinence de ce « moi » étalé auprès de cet homme étonnant, qui écrase tout ce qui l'approche.

J'ai vu Péguy pour la première fois aux *Cahiers*, dans l'hiver 1904-1905. Le seul souvenir que j'aie conservé de cette première entrevue est que Péguy déclarait d'un air soucieux que « l'argent était rare sur la rive droite ». Sur la rive gauche il ne devait guère abonder. Puis s'intercalent des années de « négligence ». Ce n'est qu'en 1911 que mes relations reprirent avec Péguy. De 1912 à 1914, j'ai pu le fréquenter tout à loisir et regarder vivre de près

cette âme démesurée, tendue, frémissante, pleine de soubresauts et d'abîmes, avec un mélange de familiarité, de respect, d'inquiétude et d'admiration. De 1913 à 1914, peu de semaines se sont passées que je ne l'aie rencontré deux ou trois fois. Ma dernière entrevue avec lui eut lieu aux *Cahiers* dans l'après-midi du jeudi 30 juillet 1914. Il espérait que la guerre éclaterait le plus vite possible ; le matin, il s'était déjà fait couper les cheveux, ce qui le rajeunissait et avivait encore son air martial : « Les Allemands seront battus. Je vous écrirai du Palatinat [1]. » Et puis, ce fut l'article de Barrès, un mois et demi plus tard, qui fit verser tant de larmes à ceux qui avaient connu ce grand cœur.

1. Je n'ai écarté de ces souvenirs que ceux qui m'ont paru trop personnels ; dans ceux que j'ai rapportés je n'ai eu égard qu'aux convictions de Péguy telles qu'il les exprima successivement. Certains d'entre eux ont été rédigés quelques semaines seulement après la date.

Pour compléter ici la série des projets littéraires que Péguy n'a pu mener à bonne fin il faut ajouter, d'après les Entretiens de Lotte, un *Porche* (sans doute un *Porche du mystère de la seconde vertu,* qui est peut-être devenu, au moins en partie, le *Mystère des Saints-Innocents*) ; un *Mystère de Notre-Dame* et un *Premier livre des Ballades*, en quatrains. Péguy m'a parlé une fois seulement d'une poésie, qu'il avait l'intention de faire, à *Notre-Dame de Coutances* qui, disait-il, « ne lui avait jamais rien refusé ». C'est à Coutances qu'habitait Joseph Lotte et que se publiait le *Bulletin des Professeurs catholiques,* lequel n'a de fait jamais boudé devant la prose ou la poésie de Péguy.

CHAPITRE IV

NOTE SUR LE CATHOLICISME DE PÉGUY

La question du catholicisme de Péguy et de sa conversion intéresse à la fois les croyants, les littérateurs, les psychologues et les anecdotiers. Henri Massis et Jacques Maritain ont bien voulu me confier à ce propos un certain nombre de souvenirs que je crois devoir rapporter.

Péguy — c'est entendu — répugnait au titre de *converti* ; néanmoins, il chargea formellement Jacques Maritain (vers le mois d'août 1907) d'aller à l'île de Wight (l'abbaye de Solesmes exilée était installée alors à Appuldurcombe) annoncer à dom Baillet, un ancien camarade de Normale, son retour à la foi. Quant à sa non fréquentation des sacrements, Péguy s'en expliquait de bien des sortes. Avec sa pénétration ordinaire, M. Sorel a remarqué — dans un article extrêmement curieux paru dans un journal italien — que le récit du pèlerinage, tel qu'il nous est livré par les entretiens de Lotte, nous montre Péguy sortant de la cathédrale au moment où le prêtre s'avance à l'autel. Et M. Sorel de conclure que le catholicisme de Péguy constitue peut-être une variété de christianisme, mais de

christianisme sans messe et sans sacrements. Est-ce bien exact ?

Massis me raconte : « Je me souviens d'un entretien que nous eûmes ensemble — c'était au début de 1913 : Psichari, qui revenait de Mauritanie, nous avait fait déjeuner dans un chalet proche du grand canal, à Versailles. Nous étions seuls dans cette grande salle de restaurant, une sorte de serre, d'où l'on voyait le parc sous la neige, un soleil d'hiver. Psichari commençait d'être travaillé par la grâce. Et je me souviens que Péguy nous fit cet aveu étonnant, avec une sorte de violence triste, dont le son m'émeut encore : *Je ne vais jamais à la messe, je ne pourrais jamais assister à la messe, au sacrifice de la messe. Cela serait trop violent pour moi, je ne pourrais pas, je me trouverais mal. J'entre à l'église, dans une église, pour prier, mais c'est toujours avant la messe, avant l'heure de la messe.* » Nous savons pourquoi Péguy parlait ainsi.

Maritain n'est pas moins affirmatif : « Bien des fois il m'a dit que la messe et la communion c'était trop fort pour un pécheur, pour un homme constitué comme lui dans l'état de pécheur. Mais il priait, dans les débuts surtout, et avec de grandes consolations spirituelles, par exemple, devant une croix de pierre sur la route de Saint-Clair à Orsay. Il avait d'ailleurs confiance. Un jour, dans une conversation au Luxembourg, il me reprochait de ne pas comprendre que Dieu était trop bon maître pour lui en vouloir d'amener vers Lui tant de gens par des moyens singuliers, et en restant lui-même dans une situation irrégulière, et pour l'abandonner après

cela sous prétexte qu'il n'avait pas fait ce qu'il devait. »

« Vers le même temps, il me dit qu'ayant fait beaucoup de courses dans la journée, il avait, sur l'impériale des omnibus, répété sans cesse (mentalement ou oralement, je ne sais plus) le nom de Jésus *en pleurant constamment. Quand on reçoit de pareilles grâces,* ajoutait-il, *comment croire qu'on suit un mauvais chemin ?* Peut-être a-t-il abusé aussi de grâces très réelles, et, sur les débuts de sa conversion, fort abondantes. Ainsi, un autre jour, il arpenta longtemps un quai, en face de Notre-Dame, je crois, en répétant à chaque pas des *Ave Maria. Jamais,* disait-il, *une rue, une place de ville, un quai de Paris, n'a été sanctifié comme ça. C'est des idées que personne n'a eues.* L'espèce de tortuosité de sa politique spirituelle a refroidi tout cela par la suite.

« La carrière et le succès des *Cahiers,* avec lesquels sa propre vie était identifiée, et leur action dans le monde, notamment sur tous les amis et abonnés juifs et protestants, ont eu, au début, je crois, presque autant de part que des difficultés familiales dans son refus d'agir simplement en converti. Il se regardait comme le pilote d'un navire qu'il était chargé de ramener au port, et tout ce gouvernement spirituel au milieu d'écueils de toutes sortes était son affaire à lui, non pas celle des prêtres, ni même celle de Dieu, qui se contenterait de l'attendre au port et de voir comme il ferait pour y arriver.

« Ses prétentions allaient même plus loin. A plu-

sieurs reprises il me dit, dans ces anticipations et ces rêveries vagues qui étaient fréquentes chez lui : un jour viendra où, en raison de la pénurie des prêtres, l'église devra conférer les ordres à des hommes mariés. Il se complaisait dans cette pensée, on devinait qu'il pensait à lui. »

Une situation religieuse aussi bizarre devait provoquer, suivant les milieux, des réactions bien diverses. Quand il brigua le Grand Prix de Littérature, un académicien, M. de Ségur, avait des inquiétudes sur ce singulier candidat. Au cours d'une séance, il posa cette question : « Mais ce Péguy, comment vit-il ? » A quoi Richepin fit cette réponse, que me rapporte Massis : « Comme un saint. »

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVOLUTION DE GEORGES SOREL

« Je n'ai pas toujours eu les mêmes idées [1]. »

« Boswell : M. Burke soutient merveilleusement une conversation — Johnson : Oui. Si, pour fuir une ondée, on se réfugiait par hasard sous le même abri que M. Burke, on dirait : « C'est un homme extraordinaire ». Si Burke entrait dans une écurie pour faire panser son cheval, le sommelier dirait : « J'ai vu là un homme extraordinaire ».

Quand le docteur Johnson parlait ainsi de Burke — A. D. 1784, *ætatis* 75, — il traduisait avec véhémence l'impression que reçoivent tous ceux qui approchèrent ou qui approcheront jamais de M. Sorel. S'il entre dans une librairie pour s'enquérir du dernier livre paru, le garçon de salle pense immanquablement : « C'est un homme extraordinaire ». Si vous allez au Collège de France et que vous vous asseyez auprès de M. Georges Sorel, rien qu'à le voir se mordre les lèvres et se passer la main sous la moustache, vous vous dites : « J'ai là pour voisin un homme extraordinaire. » Si un hasard facile vous le donne pour interlocuteur,

1. Cité par Agostino Lanzillo dans *Giorgio Sorel*, p. 11.

vous sentez aussitôt une commotion. Le dompteur est là, tranquille, souple, abondant, sûr de lui, omniprésent, inattaquable. Une puissante douceur, aux éclats de gaieté soudains, une songerie permanente qui puise dans des réserves immenses un aliment perpétuel, un jugement souple, terré dans mille embuscades, une constante invention, une autorité, une simplicité antiques, et avec cela une politesse antique, et surtout et toujours cette sensation de source qui coule et qu'on ne tarira jamais, voilà ce que vous éprouvez avec une sorte de sécurité obscure et de délices.

Comme beaucoup de grands esprits, — comme Socrate, qu'il abomine, — c'est par la parole que M. Sorel a exercé le plus d'influence. Le discours parlé, voilà son champ : et si jamais l'un quelconque de ses disciples voulait ou pouvait écrire les « propos de table » (qui sont ordinairement des propos de coin de rue, de boutique ou de couloir) de M. Sorel, Boswell, le curieux et si sympathique Boswell, n'aurait plus qu'à rentrer dans l'ombre et à s'y ensevelir pour toujours. Car ce serait un ouvrage extraordinaire, une théo-socio-politicogonie (et j'en passe) aux aspects vierges et déconcertants, un monde tout entier absolu et indépendant, avec son ordonnance ésotérique et son atmosphère incommunicable. Oui, c'est par la conversation qu'il faut aborder M. Sorel : il faut, pour le comprendre, l'avoir vu à l'œuvre, et son œuvre c'est de parler ; c'est de parler de tout, de mathématiques, d'exégèse, de la C. G. T., des épicuriens, de Dreyfus, du sweating system, de Bergson, de Byron, de

Léon XIII, du caillou Michaux, de Dante, de Barthou, de Périclès, d'en parler avec précision, avec tenue, avec sagesse, avec brio, je dirais avec originalité si ce mot d'originalité n'était cent fois trop pâle, comme s'il les avait tous inventés, créés, mis au monde, surveillés et nourris ; il faut l'avoir vu se débattre, la poitrine en avant et les mains dans ses poches, parmi la cohorte de ses adversaires et de ses victimes, Socrate, les sociologues, Marc-Aurèle, M. Hanotaux, les positivistes, les pragmatistes, les juifs latitudinaristes et les protestants libéraux, les modernistes de tout poil et les socialistes de tout plumage, M. Joseph Reinach, les Bretons et les Anglais ; il faut avoir lu sous sa férule *le Cri de Paris* et les *Mémorables* pour bien se représenter la fumeuse jeunesse de ce vieil homme, quels ressorts inimaginables il recèle, sa *novitas florida* mal assise et toujours brusque, quel ménage font en lui tant d'énigmes contradictoires, et pour comprendre pourquoi il restera incompréhensible. Il sait tout, il connaît tout, il a tout lu depuis l'épopée de Gilgamech jusqu'au dernier fait-divers. Et puis à côté de cela une fraîcheur, une confiance d'enfant. Ulysse avant la guerre. Lui non plus n'est pas un homme de ce temps, de ce temps timide et corrompu. Sa place était en Ionie et je le vois fort bien retiré dans un temple comme Héraclite, mais, plus bénin que le sombre philosophe, en faire les honneurs à tout venant. Et là, sur les bords de la mer divine, récitant la naissance des dieux et les infortunes des héros. Insoucieux du qu'en-dira-t-on, hostile aux flatteries, n'écrivant rien mais parlant

toujours, et laissant derrière lui une traînée de gloire panhellénique dont aucun Diogène Laërce n'aurait terni la blancheur. On se représente mal M. Sorel sans quelque agora au fond de la scène, publique ou privée, sans quelque cercle de disciples. Tel qu'il est il échappe aux prises contemporaines. Le jeu intime de l'esprit moderne n'a rien d'adéquat à sa teneur. C'est en grec qu'il faudrait dépeindre cette âme achaïsante, dont les goûts, dont les visées, dont l'idéal passent très haut par dessus nos têtes. A défaut du grec on pourrait chercher dans Cicéron des bribes de ces phrases par où le grand orateur caractérise ses devanciers : *Vir acer, nec non disertus, egregie subtilis. Multa ab eo graviter, multa leniter, muta aspere, multa facete dicta sunt ; plura etiam dicta quam scripta.* Et tous ces superbes mots antiques, intraduisibles dans nos idiomes dégénérés, reprennent pour ainsi dire du service dès qu'il s'agit de M. Sorel : *auctoritas, urbanitas, labor, industria.*

Orateur pourtant, M. Sorel ne l'est guère, mais causeur, et au premier chef. C'est la causerie du reste qu'il préfère à l'écriture et pour la raison très bergsonienne que voici : « La communication de la pensée, nous confie-t-il dans son Introduction aux *Réflexions sur la violence,* est toujours fort difficile pour celui qui a de fortes préoccupations métaphysiques : il croit que le discours gâterait les parties les plus profondes de sa pensée, celles qui sont très près du moteur, celles qui lui paraissent d'autant plus naturelles qu'il ne cherche jamais à les exprimer. Le lecteur a beaucoup de peine à saisir la

pensée de l'inventeur parce qu'il ne peut y parvenir qu'en retrouvant la voie parcourue par celui-ci. La communication verbale est beaucoup plus facile que la communication écrite, parce que la parole agit sur les sentiments d'une manière mystérieuse et établit facilement une union sympathique entre les personnes. » Cette assertion a une valeur éminemment personnelle, mais elle l'a en plein. Si M. Sorel préfère causer, c'est qu'il excelle dans la causerie et que la causerie convient le mieux à la distribution intégrale de ses idées. La plume à la main il s'alourdit et, tout dédaigneux qu'il soit de l'art d'écrire et de l'art de composer, n'en trébuche pas moins au milieu d'elles, comme Gulliver à Lilliput. Il a condensé du reste en théorie cette gaucherie irrémédiable. On la trouvera exposée dans les premières pages de cette introduction aux *Réflexions,* qui est comme le testament de leur auteur. Qu'on s'y reporte donc.

Qu'on s'y reporte, mais qu'on ne croie pas tout ce qu'elles disent. Avec une modestie exagérée, M. Sorel discrédite sa marchandise littéraire dans le temps même — curieuse rencontre et plaisante contradiction — où il écrit quelques-unes des plus nobles pages de la littérature contemporaine. Le procédé n'est vraiment pas loyal et on aura tôt fait de le percer à jour. Il n'en est pas moins vrai que dans son ensemble l'œuvre de M. Sorel est énigmatique et obscure. On a fait parfois, lui-même en premier lieu et pour cause, l'éloge des auteurs obscurs. Chez lui *obscur* communique vaguement avec *vital*, mais ce n'est pas d'avoir relevé cette commu-

nion qui nous avancera beaucoup. M. Sorel est obscur ; il le restera. Gardons-nous seulement d'épaissir ses ténèbres. Tous ceux qui le liront d'habitude se feront peu à peu à ses sautes d'idées et à ses tronquages de raisonnement, à ses pérégrinations fabuleuses, à ses perpétuelles non-expressions maintes fois plus indispensables au sens que ce qu'il formule au jour meurtrier du verbe. Peu à peu ils s'accoutumeront à l'itinéraire sorélien, ils suppléeront à ses étapes et seront bientôt en mesure de lui appliquer cette réflexion de Benedetto Croce sur Jean-Baptiste Vico, un autre infortuné qui ne savait pas distribuer sa pensée en harmonieux établissements : « On pourrait, affirme le philosophe italien, récrire la *Science nouvelle* en en refaisant le plan, mais l'obscurité persisterait, elle s'accroîtrait même, parce que, dans une semblable transposition, l'œuvre, en perdant sa forme originale, perdrait aussi *cette puissance trouble, mais forte, qui peut parfois tenir lieu de clarté, et qui, là où elle n'éclaire pas, frappe l'esprit du lecteur et propage les ondes de la pensée par des vibrations sympathiques.* »

Ainsi donc, parlé ou écrit, le Sorel est accessible et fructueux. C'est un point que nous tiendrons pour fixé. Il ne reste plus maintenant qu'à s'orienter au milieu de la forêt sorélienne ; ce n'est pas une tâche facile. La meilleure manière d'y parvenir, sachant ce que nous savons déjà, sera peut-être d'examiner la façon dont elle a crû. Telle que nous la voyons, rien chez elle du bel apparat classique, mais des fourrés rocailleux, comme ceux où plongeait Ulysse en abordant chez les Phéaciens, des

taillis et des futaies comme au temps du roi Arthur, de larges troncs et de hautes cimes, puis de brusques ressauts et de vastes clairières où par dessus la houle clapotante des feuilles s'égalisent les horizons.

Cette comparaison naturaliste n'a pas qu'une valeur de fioriture : elle peut aider à saisir le caractère essentiel de l'œuvre sorélienne qui est d'être, si je puis dire, organique et spontané. Les hypercritiques du siècle passé, de Lachmann à Cauer et de Dugas-Montbel à Croiset, ont tellement galvaudé ces termes qu'on ne les emploie plus qu'en rougissant. Cependant, à y regarder de près, on n'en trouvera guère d'autres qui conviennent mieux à M. Sorel, si tant est que chez lui culminent cette collaboration confuse et spasmodique de la nature et de l'homme, cet accroc perpétuel de la pensée par le fait et cette appropriation goulue du *donné* par l'esprit, si mêlés l'un à l'autre et si réagissants qu'on ne sait bientôt plus, comme dit le poète, « si c'est la fleur qui chante ou l'oiseau qui fleurit ».

A partir du moment en effet où M. Sorel débute dans la vie publique — c'est-à-dire en 1889 — jusqu'à l'heure actuelle, nous le trouvons nanti d'un procédé de travail et d'élaboration assez bizarre, que lui-même qualifie d'*agreste* et qui ne manque pas de saveur. Il suppose, ce procédé, d'une part une donnée initiale, fait ou livre, et d'autre part M. Sorel, avec toutes ses « manigances », Sorel *polymèchanos*, suivant la traduction de J.-J. Weiss. Mais jetons d'abord un coup d'œil sur le royaume que nous voulons explorer.

Il est étrangement compact et désordonné, au pre-

mier abord du moins. De 1889 à 1912, s'échelonnent d'année en année les productions les plus diverses et les plus hâtives. De fait, l'œuvre est à l'image de l'homme, une image, il faut bien le dire, imparfaite et parcellaire, rude et poreuse, mais multiple, excitante, fine et forte comme son auteur. Plaignons les bibliographes de l'an 2000. Si l'un d'entre eux a jamais l'idée de dresser une bibliographie sorélienne, ne serait-ce qu'approximative, il lui faudra compulser des revues obscures, identifier de mystérieux pseudonymes, apprendre la langue du *si*, franchir les Alpes et refaire son apprentissage. Plaignons-le mais envions-le aussi. Quelques-unes des pensées soréliennes les plus drues n'ont trouvé jusqu'ici qu'une expression italienne et c'est souvent au seul public italien que M. Sorel a réservé ses plus précieuses confidences.

Quoi qu'il en soit, durant ses vingt années de labeur jeune et âpre, — période que j'appellerais volontiers la *seconde vie* de M. Sorel, celle d'ailleurs qui nous intéresse exclusivement mais qui succédait à une première période d'activité technique et professionnelle sans doute riche en méditations soutenues, en expériences et en culture, — durant ces vingt années les œuvres les plus disparates vont crépiter à mitraille : *Le Procès de Socrate* (1889), *Contribution à l'étude profane de la Bible* (1889), *Fondements scientifiques de l'atomisme* (1892), Préface à la traduction française des « Essais sur le matérialisme historique », de Labriola (1896), *L'Avenir socialiste des syndicats* (1898, réédité en 1901, mais non réédité depuis, M. Sorel regardant cet

ouvrage comme entaché de réformisme), Préface aux « Formes et essence du socialisme », de Saverio Merlino (1898), Préface à la traduction française du « Socialisme », de Colajanni (1899), *Polémique pour l'interprétation du marxisme* (1900), *Essai sur l'Église et l'État* (1901), *Quelques mots sur Proudhon* (1901), *La Valeur sociale de l'art* (1901), *La Ruine du monde antique* (1901), *Les Socialismes nationaux* (1902), *Introduction à l'économie moderne* (1903), *Insegnamenti della economia contemporanea* (écrits en 1903 mais publiés seulement en 1906), *Les Préoccupations métaphysiques des physiciens modernes* (1907), *La Décomposition du marxisme* (1908), *Les Illusions du progrès* (1908), *Réflexions sur la violence* (1908), *La Révolution dreyfusienne* (1909), *Le Confessioni (come divenni sindacalista)* (1910), *La Religione d'oggi* (1911). Ce tumulte de piqûres, de brochures, de tracts, de volumes, dont je ne suis pas sûr d'être l'écho fidèle et complet, ne donne du reste qu'une faible idée de l'activité générale de M. Sorel. Si du chapitre librairie proprement dit nous passons en effet au chapitre revues et même journaux, l'œuvre nous apparaît encore plus trépidante et plus intense. M. Sorel, nous verrons pourquoi, a besoin constamment de se sentir une revue sous lui. Elles ne lui ont jamais manqué. C'est d'abord, pendant six mois, *l'Ère nouvelle* (1893-1894), puis *le Devenir social* (1895-1898), puis *le Mouvement socialiste* jusqu'aux événements de Villeneuve-Saint-Georges, entre temps (1899 et 1900) crochet à la *Science sociale* puis à la *Revue socialiste* (1901) ; en même temps et plus tard, collabora-

tion assidue à la *Revue de métaphysique et de morale* (de 1899 à 1911), sans parler des *Études socialistes* (1903), des *Cahiers de la quinzaine* (de 1901 à 1907), des *Sozialistische Monatshefte*, de la *Revue générale de bibliographie française* (1905), qui devint plus tard la *Revue générale de critique et de bibliographie*, sans parler du *Bulletin de la société de philosophie*, sans parler de *la Cité française* (1910) qui ne vit pas le jour (nous relaterons plus loin ce curieux épisode) ni de *l'Indépendance* (1911-1912), sans parler enfin de collaborations occasionnelles à la *Revue critique des idées et des livres* (article sur le modernisme), au *Divenire sociale*, à *la Voce*, à *l'Action française* (14 avril 1910, article sur Péguy, à lire), au *Matin* (apologie de la violence), à *l'Opinion*, aux *Lettres*, au *Tempo*, au *Resto del Carlino*, etc.

Quel chaos ! Oui, mais pour qui voudra saisir dans leur noyau primitif, et, pour ainsi parler, dans leur désir essentiel, pour qui voudra saisir dans leurs variations exorbitantes et minutieuses les diverses idées de M. Sorel, une étude attentive de ces revues s'impose formellement. Outre que la plupart de ces œuvres de longue haleine ont été ou ébauchées ou écrites dans l'une ou l'autre de ces revues plusieurs années parfois avant de paraître en volume, et qu'à les négliger dans cette forme première on commettrait des très forts anachronismes, cet examen nous permet surtout de saisir sur le fait le procédé sorélien d'élaboration et de mise en œuvre. Et c'est ici que je reprends ma tirade interrompue.

Entre les deux données initiales, indiquées plus

haut, fait ou livre, d'un côté, et M. Sorel de l'autre, s'engage bien vite une conversation haletante et généreuse. Mis en éveil par telle ou telle assertion, telle ou telle manifestation, M. Sorel dresse l'oreille ou se regimbe. L'idée chez lui ne s'avance jamais comme ces reines du théâtre antique, du fond de leur palais, toutes parées, sur une terrasse, mais elles surgissent brusquement, armées à l'aventure, au premier choc et environnées de fracas. Le dialogue se continue quelque temps et nous en trouvons presque toujours le procès-verbal dans l'un de ces mille comptes-rendus si savoureux, si téméraires, si primesautiers, si profonds, si aptes à fournir l'idée du Sorel vivant et conversant, qu'il a disséminés et parfois dissimulés [1] dans les revues à son usage ou à sa dévotion. M. Sorel a besoin de revues, de même qu'il a besoin d'interlocuteurs, pour mettre en mouvement ses réserves impatientes à la fois et un peu désorientées. Nous n'avons pas affaire en lui à un écrivain, mais à un homme. La masse et le désordre de ses écrits ne doivent pas nous faire illusion. Il n'écrit que quand il ne peut plus s'en dispenser, que quand son esprit sollicité sent sourdre en lui une réplique originale, quitte à solliciter la sollicitation. Dès ce moment, il accapare la direction des débats et c'est à l'autre de subir l'interrogatoire. De réagis-

1. Comme ce chevalier de nos chansons de geste qui peuplait les remparts d'une ville à défendre de mannequins hirsutes et terrifiants, alors que la garnison se réduisait à lui seul, M. Sorel, pour donner l'impression d'une rédaction nombreuse, a dû recourir parfois à l'expédient des pseudonymes. C'est ainsi qu'au *Devenir social* les comptes-rendus signés X. — David — F. — B. — E. — E-G. — G. sont de lui.

sante et soupçonneuse, la pensée de M. Sorel devient vite affirmative et agissante. Sa vitalité incroyable consiste donc à courir au devant des chocs qui rompront l'hivernage du subconscient et en feront jaillir les trésors qui dorment, ensuite à les ordonner suivant une table des valeurs toute personnelle.

Le travail ainsi commencé, et dont le compte-rendu représente la première phase, parfois stérile, se poursuit quelquefois plus loin. Si la matière est riche, si le choc a éveillé tout un monde engourdi de sensations et de concepts, l'article succède au compte-rendu ou le remplace, puis vient le tirage à part, qui retouché plus tard, réformé, complété, s'enfle et déborde en un volume définitif.

Voulez-vous des exemples pour illustrer la théorie ? Ils se présentent d'eux-mêmes : la *Contribution à l'étude profane de la Bible* a été suscitée par la lecture de Renan ; seize ans plus tard, elle émigrera, à travers les comptes-rendus de toutes sortes, dans *Le Système historique de Renan*, qui en contient les meilleurs morceaux. Quant au *Procès de Socrate*, il doit le jour à la *Philosophie de Socrate,* de M. Fouillée. *La Ruine du monde antique,* provoquée par *La Fin du paganisme* de Gaston Boissier et parue aussitôt dans *l'Ère nouvelle*, ne verra la lumière du livre qu'en 1902, mais augmentée de notables dissertations. Où le fait est surtout frappant, c'est dans le cas des *Réflexions sur la violence*. Dès 98, M. Sorel semble avoir été fort intrigué par les scènes de violence qui accompagnent les grèves. Il fit part de ses premières méditations aux lecteurs de *la Science sociale :* mais, sous l'in-

fluence d'études spéciales et d'expériences nouvelles dont nous parlerons plus loin, le sujet prenant dans son esprit une teinte plus originale, il publia dans le *Divenire sociale* une série d'articles réunis bientôt en brochure sous le titre de *Lo sciopero generale e la violenza.* Les apports étrangers et les méditations intérieures continuèrent cependant d'accroître l'œuvre et de la mûrir : nous la rencontrons en 1906-07 plus ample et plus riche dans *le Mouvement socialiste.* Deux ans plus tard, cette fois équilibrée et complète, dotée au surplus d'une admirable introduction, nous la trouvons en librairie telle que le grand public la connaît.

Il résulte d'une pareille manière de procéder que la collection intégrale des œuvres de M. Sorel n'intéresse vraiment que la bibliographie et la philosophie [1]. Les « honnêtes gens » ne sauraient en avoir cure : elle contient en effet pour eux trop de parties mortes, de positions abandonnées, dépassées, désuètes. Elle contient surtout tellement de contradictions (superficielles) qu'elle servirait plutôt, dans son intégrité superflue, à désabuser qu'à instruire. Avec son esprit vivace et ses curiosités effrénées, ses mille contacts avec les cantons les plus opposites de la vie sociale et intellectuelle, avec sa culture encyclopédique et les mystérieux arcanes de son génie, M. Sorel n'a cessé d'évoluer et d'évoluer avec une rapidité vertigineuse. Dans quelles conditions spéciales nous allons le voir.

Le Sorel de 1889, solitaire dans sa province et

1. Et encore, à certains égards seulement.

dans sa pensée, nous apparaît comme un sage épris de force conservatrice, isolé dans un recueillement pessimiste et jetant sur le monde un regard d'administrateur romain. Cinq ans plus tard, c'est un Sorel socialiste, révolutionnaire, ami du chambardement et parfois très anticlérical, qui fulmine et qui tempête. Il fulminera ainsi sept ou huit ans. Ses biographes futurs diront quelle fut alors son activité incomparable dans le double domaine de la spéculation et de l'action, ils dénombreront ses relations saugrenues, ses lectures multiformes, ils proclameront ses outrances jauressistes, son dreyfusisme apostolique. Je relève son nom, le premier, sur la liste des intellectuels que les dreyfusards faisaient circuler (janvier 1898) en faveur de leur idole. A peu près dans le même temps, il professe au *Collège Libre des Sciences Sociales* qu'il avait contribué à fonder. Mais le second Sorel ne fut guère plus durable que le premier. Si les intellectuels et si les dreyfusards le courtisaient ainsi, c'est qu'il avait déjà une grande valeur sur le marché public. C'est à cette date en effet (1898) que M. Sorel découvre et célèbre les syndicats, et l'on espérait par son nom gagner l'adhésion des masses ouvrières. Pourtant et par là même, le Sorel syndicaliste et antisocialiste, celui dont le grand public ne sait encore s'il doit s'effarer ou se scandaliser, ce Sorel-là était déjà né, le troisième Sorel, réaliste, catastrophique et bergsonien, celui dont la doctrine nous intéresse le plus [1].

1. C'est le moment de donner une bibliographie utile et raisonnée des œuvres de M. Sorel. Voici donc la liste des ouvrages

Voilà dans une période assez courte des variations bien considérables. Et l'on nous croira sur parole si nous disons que, par des citations appropriées, nous pourrions mettre aux prises ces trois Sorels antagonistes et, les enfermant dans une lice de contradictions manifestes, ne leur laisser d'autre alternative que de se dévorer les uns les autres : « Mes idées, reconnaît-il en juillet 1910, tout au début de ses *Confessions*, n'ont pas toujours été celles que je soutiens aujourd'hui » et il continue sur ce ton, parlant de ses « changements » et de ses « illusions anciennes ». Contentons-nous donc de cet aveu, sans vouloir en tirer des conclusions fallacieuses. Rien ne serait en effet moins profitable que d'appuyer sur les oppositions chronologiques, si je puis dire, de M. Sorel. Car il existe un gond et un pôle, fixes et permanents, autour desquels se sont opérées les révolutions mêmes de son esprit. Ce gond et ce pôle, qui confèrent de la stabilité à son histoire, en ont soutenu et comme dirigé le développement, de haut sans doute et de loin, mais avec une rigueur si manifeste que lorsqu'on en a

qui représente sa pensée définitive : *Introduction à l'économie moderne*. — *Réflexions sur la violence*. — *Les Illusions du progrès*. — *Le Système historique de Renan*. — *La Décomposition du marxisme*. — *La Révolution dreyfusienne*. — *Les Préoccupations métaphysiques des physiciens modernes*. — Article sur l'*Evolution créatrice* (*Mouvement socialiste* 1907-1908). — *Vues sur les problèmes de la philosophie* (Revue de métaphysique 1910-1911). — *Insegnamenti della economia contemporanea*. — *La Religione d'oggi*, publiée du reste en articles dans la *Revue de métaphysique* (1909). — *Le Confessioni (comme divenni sindacalista)*. — *Essai sur l'Eglise et l'Etat* (contient sur le socialisme des vues abandonnées depuis, voir à ce sujet *Le Confessioni*). — *Degenerazione socialista e degenerazione capitalista*.

bien compris la loi, toutes les contradictions s'évanouissent ou cessent de compter, et qu'il ne reste plus en face de nous, à travers les orages et les tourmentes, que l'inquiétude fiévreuse d'une grande âme à la poursuite d'un seul dessein.

Cet exemple d'une unité cachée au cœur d'une multiplicité contradictoire n'est pas le seul du reste que la vie contemporaine puisse nous offrir. Nous avons vu déjà dans Péguy un cas fort remarquable d'oblitération des sentiments vitaux, ressortis au jour brusquement, comme l'écriture étouffée d'un palimpseste, sous la morsure cuisante des acides. De même l'évolution morale d'un Paul Bourget n'est-elle pas dominée toute entière par la notion active et par la réalité de l'*expérience* et n'est-ce pas dans cette notion tutélaire qu'elle trouve la continuité qui la soutient ? De même encore ne faut-il pas voir dans les pèlerinages si bariolés d'un Maurice Barrès la recherche inlassable de l'hôtellerie intellectuelle et morale la plus propre à doter son *moi* du maximum d'aise, de confort, et de distinction ? Si Emerson *redivivus* donnait une suite quelconque à ses *Hommes représentatifs,* il étudierait probablement, avec son mélange ordinaire de pénétration et de bluff, *Bourget ou les lois de la nature, Barrès ou la joie d'être soi-même, Péguy ou l'Inoubliable catholicisme.* Quant à M. Sorel, ce serait : *Sorel ou l'Héroïsme.*

C'est en effet la préoccupation — la hantise — de l'héroïsme, qui informe avec puissance la pensée de M. Georges Sorel. Voilà le gond et voilà le pôle autour desquels ont tourné ses méditations essen-

tielles. C'est le désir de l'héroïsme, la poursuite d'un monde idéal, engendreur de héros, l'étude de ses conditions, le besoin de hâter son heure, qui l'ont mené tour à tour chez Proudhon et chez Anytus, chez Karl Marx et chez Isaïe, chez Constantin et chez Pelloutier, qui l'ont mené enfin du côté du catholicisme. C'est l'idée seule de l'héroïsme et la nostalgie des héros qui peuvent rendre compte de l'espèce de trialisme hégélien (1889-1893, 1893-1901, 1901-1912), constitué par les trois fragments solidaires de son existence.

Il ne s'agit donc pas de savoir si M. Sorel a changé, mais de savoir pourquoi et comment il a changé, et pourquoi, dans ses changements, il est resté identique à soi. Aussi jetant maintenant sur l'œuvre et sur l'homme un regard plus assuré, nous pourrons négliger comme secondaire telle ou telle de leurs manifestations périmées. Durant sa longue étude, M. Sorel a beaucoup appris, il a connu les mœurs de beaucoup d'hommes, et, sachant davantage, désapprenant aussi tous les jours, il a réalisé un progrès constant. Nous n'irons pas apprendre à son école ce que lui-même a jugé bon d'oublier. Autant certains esprits exigent de leurs critiques un souci tout spécial de leur « totalité » et de leur masse, autant certains autres, comme lui, requièrent de notre attention l'examen prépondérant de leurs divers points d'arrivée. Dans sa marche à l'étoile, peu importent les vaisseaux de charge où il est monté tour à tour avec sa fortune, ce qui importe c'est son étoile et le point où elle l'a conduit. En d'autres termes, ayant découvert dans l'œuvre de

M. Sorel, par une contemplation rétrospective, les parties qui portent l'accent, nous nous occuperons surtout de celles-là. Et c'est d'un point de vue également rétrospectif que nous continuerons de les analyser. Aussi bien, en bon hégélianisme, la troisième phase de l'œuvre sorélienne, d'où nous dirigerons nos recherches, comporte-t-elle et restitue-t-elle les deux autres. Quoiqu'il en soit, l'élément sorélien le plus en vue et le plus accentué, c'est l'héroïsme. Il importe grandement de le noter.

Ce postulat de l'héroïsme, M. Sorel l'a toujours porté en soi. Dans une curieuse préface, datée du 15 mars 1889, et qui se trouve en tête de sa *Contribution à l'étude profane de la Bible,* il écrivait ces lignes mémorables, que je cite intégralement :

> L'instruction du peuple est la grande préoccupation de notre société contemporaine. On a voulu que le peuple sût lire : on ne lui a pas donné de *Livre*.
>
> Le *Livre* du peuple existe : c'est la Bible.
>
> La vulgarisation de la Bible est aujourd'hui une question sociale.
>
> La Bible est le seul livre qui puisse servir à l'instruction du peuple, *l'initier à la vie héroïque,* combattre les tendances délétères de l'utilitarisme, arrêter la propagation de l'idée révolutionnaire.
>
> L'utilitarisme ronge la bourgeoisie autant que la plèbe. On a dit que *les temps héroïques* sont finis. C'est pour les gastrolâtres triomphants qu'Ésaïe a dit : « Malheur à la superbe couronne des enivrés d'Ephraïm »...

La note rendue par ce passage, qui domine l'œuvre et lui donne un sens, est, comme on le voit, toute morale. Chaque fois que l'occasion s'en présentera, M. Sorel ne se fera d'ailleurs pas faute de

proclamer très haut que ses préoccupations ultimes sont avant tout des préoccupations morales. Et si, dans le temps même où il conviait la bourgeoisie et l'Université à revenir à la Bible comme à la source de l'héroïsme, il mêlait son verdict à celui des Héliastes contempteurs de Socrate et de sa philosophie, c'est qu'il voyait dans Socrate le destructeur dè la vieille société attique, militaire, courageuse et disciplinée, l'initiateur des cyniques et le père des stoïciens, lesquels « n'ont fait rien de bon », pour tout dire enfin, l'adversaire ignoble des *« héros de Marathon »*. Crime impardonnable et qu'il fallait punir de la mort ! Mais condamnation inutile, puisque l'esprit socratique anime encore la civilisation moderne et rend compte à lui seul de son « indifférence en matière de *morale* et de droit ».

C'est pourquoi le procès de Socrate reste aux yeux de M. Sorel d'une souveraine actualité et pourquoi il en ratifie l'arrêt. Le moraliste en lui détermine le reste de l'homme. C'est son moralisme qui le penche *super turbas* pour les relever par l'héroïsme, car M. Sorel regarde l'héroïsme comme seul capable de dégager une morale qui dure, et chez lui les deux termes concorderaient presque, si l'héroïsme n'était à ses yeux de la morale en puissance, en réserve et comme sous pression. Moralisme, Héroïsme, Sublime, souci donc des masses et du bien public, ces préoccupations parallèles et conjuguées expliquent toute la carrière de M. Sorel. Les idées secondaires en découlent, elles s'épanchent en cascade sur leurs degrés. S'il éprouve notamment tant d'amitié pour Proudhon, c'est que Proudhon était moral,

et s'il étudia, pour le développer ensuite, Karl Marx, c'est qu'il considérait le socialisme comme un séminaire possible de héros.

Mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet capital et délicat. Écoutons pour le moment les derniers échos de cette note fondamentale de l'héroïsme. Telle qu'un chant de gloire elle résonne à travers les pages les plus enthousiastes des *Réflexions :* « Le danger qui menace l'avenir du monde, déclare-t-il, peut être écarté si le prolétariat s'attache avec obstination aux idées révolutionnaires, de manière à réaliser, autant que possible, la conception de Marx. Tout peut être sauvé, si, par la violence, il parvient à consolider la division en classes et à rendre à la bourgeoisie quelque chose de son énergie ; c'est là le grand but vers lequel doit être dirigée toute la pensée des hommes qui ne sont pas hypnotisés par les événements du jour, mais qui songent aux événements du lendemain. La violence prolétarienne, exercée comme une manifestation pure et simple du sentiment de la lutte de classes, apparaît ainsi comme une chose très belle *et très héroïque ;* elle est au service des intérêts primordiaux de la civilisation ; elle n'est peut-être pas la méthode la plus appropriée pour obtenir des avantages matériels immédiats, mais elle peut sauver le monde de la barbarie.

A ceux qui accusent les syndicalistes d'être d'obtus et de grossiers personnages, nous avons le droit de demander compte de la décadence économique à laquelle ils travaillent. Saluons les révolutionnaires comme les Grecs saluèrent *les héros spartiates* qui défendirent les Ther-

mopyles et contribuèrent à maintenir la lumière dans le monde antique.

Et, tout à la fin du volume :

L'idée de la grève générale, observe-t-il, rajeunie constamment par les sentiments que provoque la violence prolétarienne, produit un état d'esprit *tout épique*... La violence prolétarienne a une toute autre signification historique que celle que lui attribuent les savants superficiels et les politiciens. Dans la ruine totale des institutions et des mœurs, il reste quelque chose de puissant, de neuf et d'intact, c'est ce qui constitue, à proprement parler, l'âme du prolétariat révolutionnaire ; et cela ne sera pas entraîné dans la déchéance générale des *valeurs morales,* si les travailleurs ont assez d'énergie pour barrer le chemin aux corrupteurs bourgeois, en répondant à leurs avances par la brutalité la plus intelligible.

Ce qui intéresse dans ces fanfares ce n'est peut-être pas la mélodie. On peut croire en effet à l'inefficacité, tout au moins partielle, des solutions préconisées par M. Sorel, et à l'impossibilité des conjonctures qu'il entrevoit. Pour ma part, j'estime qu'une révolution plébéienne, non pas telle que M. Sorel l'envisage (c'est-à-dire fomentée par une élite généreuse et sublime), mais telle que la nature des choses la déchaînerait (c'est-à-dire basse et crapuleuse), ruinerait pour de longs siècles — c'est ma conviction enracinée — la notion même des valeurs très hautes qui tiennent à cœur à M. Sorel. Oui sans doute, mais il n'est pas permis de négliger, ni de déprécier, ni de rabattre la préoccupation anxieuse et superbe qui préside à cette conception.

Ce qui compte surtout, à notre avis du moins[1], dans la construction sorélienne, c'est moins son aspect banal que l'âme qui y réside, les matériaux qui la constituent et la manière dont ils furent successivement assemblés. Cette âme nous en connaissons l'éclat. Il ne nous reste plus qu'à examiner ses démarches et l'allure de son progrès.

Cet examen se fera pour ainsi dire tout seul, tandis que nous noterons les trois influences majeures qui, de 1889 à 1912, l'ont affectée à tour de rôle et c'est : l'esprit proudhonien, la doctrine marxiste et la philosophie bergsonienne, énumérés ici dans un ordre qui est d'abord leur ordre d'apparition et ensuite à peu près leur ordre d'intensité. A Proudhon, dont il est gavé dès ses débuts (son *Procès de Socrate* en porte témoignage), M. Sorel emprunte son atmosphère de moralité, ses soucis de rural, ses préoccupations familiales et (ceci comme un levain qui mettra quinze ans à fermenter) nationales. Autant que Proudhon, il accorde à la culture classique une grande importance. De Marx qu'il étudie depuis 1893, et depuis 1893 seulement, Marx qu'il étudiera de plus en plus minutieusement de 1893 à 1898, au point de consacrer durant cette période le meilleur de son temps et de ses forces à la rédaction de l'*Ère nouvelle* et du *Devenir social*, deux revues intégralement marxistes, de Marx donc M. Sorel adopte la théorie de la lutte de classes, poussée (ou maintenue) dans (ou jusqu'à) ses con-

1. Je serais du reste bien embarrassé s'il me fallait prouver que l'œuvre de M. Sorel, même dans ces parties que je réprouve, ne forme pas un tout indissoluble.

séquences ultra-révolutionnaires. Voilà le corps et voilà l'ambiance, car l'on peut dire du sorélisme que c'est du marxisme évolué qui fonctionne dans une atmosphère proudhonienne.

Cette évolution, d'ailleurs, M. Sorel en a décrit et fixé le cours dans *La Décomposition du marxisme* ainsi que dans ses *Confessioni.* On fera bien de s'y reporter pour en saisir le détail technique. Tout ce que nous en dirons ici, c'est qu'elle n'aurait pas pu se produire sans le concours avoué de la philosophie bergsonienne, troisième et dernière influence à laquelle ait été sensible M. Sorel.

Sans doute et en effet, c'est d'une part l'expérience directe des faits (découverte des syndicats, de l'esprit syndical, étude des grèves) et le désir de conserver pure, vivace et effective la doctrine du juif allemand qui a conduit M. Sorel à modifier son attitude et à émigrer (1898-1903) du socialisme au syndicalisme, mais d'autre part cette migration n'a pu se faire que guidée par M. Bergson.

Il est fort remarquable, disons-le d'abord, qu'en présence d'un système donné M. Sorel ne s'attarde jamais aux accessoires ni aux remplissages : il va d'emblée au moteur. Né philosophe, ce qui l'a toujours impressionné, ce sont les principes, non pas tant ceux qu'on affiche que ceux qui vous font agir. Quand nous parlerons des *Illusions du progrès,* nous tâcherons de préciser cette attitude. Quoi qu'il en soit, dès 1893, cette idée qu'il exprime fort nettement dans les *Confessioni*, l'occupait déjà tout entier : « Une révolution, déclare-t-il dans les *Confessioni*, ne produit de changements profonds,

durables et glorieux que si elle s'accompagne d'une idéologie dont la valeur philosophique soit en rapport avec l'importance matérielle des subversions accomplies : cette idéologie donne aux acteurs du drame la confiance dont ils ont besoin pour vaincre ; elle sert à entraver les retours au passé, que les juristes et les historiens, préoccupés de renouer les traditions rompues, voudraient proposer, enfin elle justifie plus tard la révolution, qui devient ainsi un triomphe de la raison réalisé par l'histoire. »

La raison d'être de *l'Ère nouvelle* et du *Devenir social* était précisément, dans son esprit, de fournir au socialisme français une philosophie, une idéologie cohérentes, en approfondissant les doctrines de Marx dans ce qu'elles pouvaient avoir de métaphysique. A la même époque et concurremment, pour bien se convaincre qu'il avait raison, aussi bien que pour profiter d'une espèce de précédent, M. Sorel étudie (1894), ainsi que nous l'avons vu, la façon dont se réalisa la révolution chrétienne de 313. Socialistes et catholiques ont toujours voisiné chez lui en tant que minorités persécutées ayant à recevoir l'une de l'autre de profitables leçons. La jalousie des socialistes officiels, pontifes assez ignares, empêcha ses efforts d'aboutir. Par ailleurs, l'affaire Dreyfus allait ouvrir sa vaste école à M. Sorel. Il y apprit nombre de choses.

L'alliance offensive formée entre le socialisme et l'extrême-gauche aux dépens de l'Église et de l'armée lui révéla d'abord que l'idéologie du socialisme n'était « qu'une dégénérescence sophistique de l'idéologie de 1789 », pour laquelle il n'avait jamais

éprouvé une sympathie bien extraordinaire, et dès lors il ne cessera de dénoncer, comme corruptrice, « la coordination du socialisme et de la démocratie ». Grâce à cette illusion de moins et à cette lumière de plus, il s'aperçut en second lieu que le socialisme prolétarien, tel qu'il le découvrait dans les syndicats, « se développait contre la démocratie[1] ». Telles sont les deux idées maîtresses que nous retrouvons dans les *Réflexions*.

Les cours publics de M. Bergson firent le reste. Conduit au *Collège de France* par son désir de tout savoir, M. Sorel ne tarda pas à goûter singulièrement la doctrine de M. Bergson. Son intuitivisme latent trouvait dans le bergsonisme cette expression adéquate qu'il avait cherchée en tous lieux sans la rencontrer nulle part. Il se mira dans Bergson. Tout l'inarticulé qu'il portait dans son gros bagage, toutes les idées grandes et rudes qui rôdaient sans l'apercevoir autour de la porte de l'expression, obéirent au premier appel de cet homme subtil et disert, et se ruèrent sur la sortie, en masses profondes. Le monstre avait trouvé son Orphée. Désormais, M. Bergson sera tout pour M. Sorel : il verra en lui non seulement l'inspirateur ou plutôt l'informateur définitif de sa pensée, mais le rénovateur littéraire et obligatoire de l'univers pensant.

A coup sûr, c'est une date importante dans la vie de M. Sorel que celle de sa rencontre avec Bergson. C'était lui-même qu'il découvrait et cette reconnais-

1. *Confessioni, passim.*

sance est capitale. Toutes ses œuvres depuis 1900 ne se contentent pas de le proclamer, elles le crient.

Les *Réflexions sur la violence*, notamment, trahissent l'influence bergsonienne dans tous leurs élans. On connaît trop ce livre célèbre pour que j'en reprenne ici les données. Cependant, il faut bien noter que son thème central, l'idée fameuse de la grève générale conçue comme *mythe*, c'est-à-dire comme image excitatrice de la volonté, n'aurait pu assumer tous les aspects qu'elle présente ni faire les frais des considérations qu'elle suscite sans le *liceat* exprès de M. Bergson.

Entrevues dès 1898, aperçues en 1900, ébauchées en 1903-1904, écrites en 1905, publiées en 1906, éditées en 1908, rééditées pour la troisième fois en 1912, les *Réflexions sur la violence* établissent M. Sorel dans sa doctrine de prédilection. Elle nous séduit à la fois et nous stupéfie. Avec tout le respect que la bonne foi, les travaux, l'âge enfin de M. Sorel exigent de nous, nous lui demanderons pourtant sans timidité s'il croit vraiment (et il y croit !) à l'efficace d'une guerre civile pour promouvoir l'héroïsme et sauver la cité humaine ? Comment le droit privé, qu'il déclare essentiel et vénérable, sortira-t-il sain et sauf d'une telle bagarre ? Par quel miracle cette lutte furieuse ne sera-t-elle ni féroce ni dégradante [1] ? Quel ressort, l'intérêt personnel ôté, poussera la main ouvrière dans les

1. Parlant du « grand soir », M. Sorel s'exprime ainsi : « Une sorte de flot irrésistible passera sur l'ancienne civilisation. Il y a là quelque chose de vraiment effrayant. » Mais M. Sorel se rassure en pensant : 1° que la notion de la grève générale, envi-

ateliers futurs[1] ? — Que d'autres questions, filles de l'horreur et de doute, se poseraient encore à nous, et que nous poserions à M. Sorel, si son œuvre, comme nous l'avons dit, ne nous captivait par d'autres traits que ceux de ses conclusions techniques.

Aussi bien, par ci par là, M. Sorel laisse-t-il échapper un soupir de découragement : « Il me semble, avoue-t-il dans ses *Confessioni,* que le syndicalisme n'a pas réalisé ce qu'on attendait de lui » (juillet 1910). Deux ans plus tard, dans un *avertissement* pour la troisième édition de ses *Réflexions,* il n'en déclarait pas moins : « On m'a demandé bien des fois, dans ces derniers temps, si je n'ai pas observé, depuis 1906, des faits qui infirmeraient quelques-unes des thèses exposées dans ce livre. Je suis au contraire plus convaincu que jamais de la valeur de cette philosophie de la violence. » Ce détail est d'autant plus curieux à relever que depuis deux années, dans ses articles de *l'Indépendance,* M. Sorel accusait certaines tendances (antisémitisme par exemple) en vérité très réactionnaires (je ne trouve pas de

sagée comme il le fait, rendra plus « héroïque » l'âme socialiste, en lui persuadant que l'œuvre à laquelle elle se dévoue est « grande, redoutable et sublime » ; 2° que les luttes du capital et du travail dépouilleront cet aspect *légiste* qui lui répugne si fort dans les horreurs de la Révolution, et que tout se passera vivement et proprement, comme entre deux armées en campagne.

La guerre des Balkans nous enseigne de quoi sont capables les armées en campagne et les chefs d'état-major. Au surplus, les abominations allemandes de 1870-71 sont bien connues. Elles ont vicié l'atmosphère européenne. [J'écrivais cela avant le bolchevisme.]

1. M. Sorel estime que l'amour de l'ouvrier pour sa machine, ses outils, son ouvrage, l'animera suffisamment. Du moins je crois qu'il estime cela.

meilleur terme). Elles n'étaient pas nouvelles chez lui, du moins toutes ne l'étaient pas, mais il leur conférait plus d'attention et leur donnait moins de retenue[1]. Certains de ses disciples, tels que MM. Georges Valois et Édouard Berth, pour ne parler que de ceux-là (si j'en nommais d'autres, Péguy serait du nombre), l'avaient — sous son impulsion — précédé dans cette voie salutaire. C'est sans doute à leurs préoccupations qu'il songeait lorsqu'il écrivait dans l'avant-propos de ses *Confessioni :* « Je me sens trop vieux pour attendre des espoirs lointains et j'ai résolu d'employer les années dont je puis encore disposer à approfondir d'autres questions qui intéressent vivement la jeunesse française. » Il avait déclaré plus haut que cet ouvrage serait le dernier qu'il consacrerait au syndicalisme. Les autres questions dont il parle sont, croyons-nous, des questions de culture et de formation personnelle, dont on trouvera « l'idée » dans un curieux article que nous reproduisons dans son entier, parce qu'il n'a jamais été publié nulle part. Mais avant de le reproduire nous croyons devoir fournir quelques explications propres à en faire ressortir tout l'intérêt.

Au printemps de 1910, M. Georges Valois, qui s'était agrégé à *l'Action française,* fit remarquer à M. Sorel que beaucoup de leurs thèses respectives coïncidaient. Telle fut l'origine d'un projet, dont il

1. Il faut croire que ceux-là qui accusèrent M. Sorel de *trahison* vers 1910-1912 n'avaient jamais rien lu de ses ouvrages antérieurs. Mais les milieux socialistes sont assez souvent d'une ignorance fort grossière.

faut regretter l'abandon, et qui consistait à publier, sous la direction de MM. Georges Sorel et Édouard Berth, une revue dont le nom seul claironnait tout un programme, *la Cité française.* L'article que je vais citer est emprunté à une petite brochure de propagande, qui n'a pas été mise dans le commerce, et qui aujourd'hui est assez rare. Le voici avec son titre : *l'Indépendance française :*

Cette revue s'adresse aux hommes de raison qui ont été écœurés par le sot orgueil de la démocratie, par les balivernes humanitaires, par les modes venues de l'étranger, — qui veulent travailler à rendre à l'esprit français son indépendance, — qui sont résolus, pour atteindre ce but, à suivre les nobles routes ouvertes par les maîtres de la pensée nationale.

Pendant fort longtemps, on nous a répété que l'on ne saurait avoir une véritable conscience moderne si on n'ignorait les traditions, si on ne méprisait toute règle et si on avait quelque sentiment de la mesure. Les résultats auxquels a conduit l'anarchie intellectuelle ainsi enseignée la condamnent sans appel possible. La moindre réflexion montre d'ailleurs que les méthodent conseillées par les prophètes de l'émancipation absolue sont absurdes.

Observer le monde ne consiste point à ramasser des sensations au hasard, mais à tirer une œuvre esthétique des spectacles qui s'offrent à nos yeux. Le peintre nous apprend, mieux que tous les psychologues, ce qu'est l'observation : il découvre, au milieu du fouillis des choses, celles qui méritent de fixer l'attention ; il imagine, pour ces éléments de choix, des représentations conventionnelles ; il ordonne celles-ci suivant une loi des valeurs. Les artistes de génie ont la faculté de créer, en quelque sorte, des mondes nouveaux, grâce à leurs intuitions personnelles ; ceux qui veulent bien connaître, se mettent à leur école et grâce à eux ils

apprennent à bien voir. On a pu soutenir qu'il y a dans toutes les nations des hommes exceptionnels ; mais la France est probablement le pays dans lequel des intelligences supérieures se sont le mieux associées à diverses époques pour former des groupes classiques ; c'est en raison de cette circonstance que la civilisation française a occupé une place si éminente dans l'histoire, comme tant d'écrivains du reste l'ont maintes fois proclamé.

En dépit de ce qu'assurent les philosophes optimistes, l'humanité n'est point naturellement entraînée vers ce qu'il y a de plus grand, on pourrait soutenir même que notre nature redoute la grandeur des chefs-d'œuvre contre laquelle se révoltent ses bas et puissants instincts. L'histoire nous apprend que l'héritage des maîtres ne saurait être longtemps conservé sans des efforts *quasi héroïques*[1] de volonté. Ce qu'on nomme décadence n'est pas autre chose que le réveil de puissances, dont les manifestations vulgaires, barbares ou absurdes avaient été momentanément recouvertes par un ordre artificiel que le génie avait imposé. Ainsi, le vrai est fort instable chez nous, tandis que notre mauvais fonds engendre perpétuellement le faux.

Presque tous les écrivains qui ont voulu, de notre temps, se distinguer par leur originalité, ont observé avec des préoccupations vraiment dignes de philistins ; ils ont cherché à relever leurs platitudes par quelques emprunts, le plus souvent malheureux, faits à des littérateurs étrangers, et surtout ils ont affiché un goût extravagant pour le paradoxe. Que sont les paradoxes qu'on nous a présentés comme étant des protestations de l'avenir contre les lois de notre civilisation, traitées de mensonges conventionnels. Rien autre chose, le plus souvent, que des déformations de choses banales que l'on avait transportées hors de leurs cadres pour pouvoir en faire facilement des monstres. Ainsi donc, sous le fallacieux prétexte de penser d'une manière vraiment

1. Notez cette préoccupation constante de l'héroïsme.

supérieure, ces prétendus voyants nous faisaient descendre dans un hôpital de niaiseries.

Depuis quelques années, un sentiment plus satisfaisant des valeurs commence à apparaître en France ; non seulement le temps des folies slaves, chères à Melchior de Vogüé, paraît bien passé, mais encore il existe un retour assez apparent vers le goût classique. Certaines personnes ne veulent voir dans ce phénomène qu'une pure affaire de littérature ; mais il s'agit de bien autre chose : la pensée française fait un grand effort pour retrouver des orientations raisonnables. On devrait donc dire que la crise actuelle intéresse plus la métaphysique que les lettres.

La pensée française a été asservie pendant si longtemps à des préjugés que son affranchissement présente les plus graves difficultés. Nous pouvons nous rendre compte de la force des obstacles qui sont à renverser en songeant au discrédit qui a atteint la noble mémoire de Proudhon ; il fut le seul grand écrivain socialiste qui eût paru en France ; les socialistes occupent aujourd'hui une place considérable dans le monde intellectuel ; les écrits de Proudhon leur demeurent indifférents parce qu'il avait été nourri des meilleures traditions françaises. Le succès ne pourra être espéré que si beaucoup de gens de bonne volonté participent énergiquement à l'œuvre de régénération.

La démocratie a tiré parti de toutes les illusions qui ont égaré nos anciens ; elle ne cesse de travailler à répandre les erreurs qui assurent sa domination ; peu de personnes osent entrer en lutte contre les idées des partis politiques triomphants. Nous sommes arrivés à nous convaincre que reculer devant la lutte à entreprendre contre la démocratie, c'est renoncer à tout espoir de supprimer les mensonges qui empêchent nos contemporains de bien connaître les valeurs des choses. C'est pourquoi nous faisons un pressant appel à tous ceux qui ont senti la vanité des déclamations démocratiques pour qu'ils nous aident à mener à bonne fin l'œuvre que nous entreprenons.

Nous n'avons pas ici à révéler pourquoi « l'œuvre entreprise » ne le fut même pas. *La Cité française* ne vit pas le jour. *L'Indépendance* tâcha de la remplacer.

Quoi qu'il en soit, ce retour aux traditions chez M. Sorel vaut la peine d'être considéré de très près. Il s'est accompli par l'intermédiaire et comme par le fait du syndicalisme. A partir du jour en effet où le syndicalisme fut conçu par M. Sorel comme évoluant contre la démocratie, la démocratie devenait une ennemie mortelle qu'il fallait abattre. Du même coup, les idées et les forces combattues par la démocratie devenaient des alliées précieuses qu'il fallait soutenir et propager. Or, un examen rapide et concluant nous montre que, depuis trente années, la démocratie française vise à la perte du catholicisme et de toutes les traditions de culture. A quoi bon développer le reste du syllogisme ? Il s'écrit tout seul.

Il nous est désormais loisible de reconstituer en les résumant les étapes parcourues par M. Sorel. Héroïsme d'abord, par dessus et à travers tout. Donc moralisme agissant et pragmatique. Inévitable souci des masses. Et déjà, par attraction logique, souci de ce que peut être le socialisme. Le socialisme vu d'abord à travers Proudhon. Assimilation globale du proudhonisme. Puis à travers Marx. Assimilation très spéciale, spécialisation du marxisme en vue de l'action. Étude toute naturelle des grèves. Le syndicalisme sorélien issu d'une conjonction du marxisme évolué, de l'état d'âme gréviste et de l'idéal proudhonien s'affirme antidémocratique. En

conséquence, lutte acharnée contre la démocratie. Appel nécessaire à toutes les traditions antidémocratiques.

Ce sommaire, on pourrait le resserrer davantage, lui donner une allure plus déterministe encore. Forcerait-on la note pour cela ? Nous ne le croyons pas. Si différents qu'en soient les termes, si ardus que soient leurs passages, une solidarité très forte les assemble; qui trouve son explication dans la méthode, dans l'ambiance, dans le caractère soréliens.

L'étude très brève de cette méthode, de cet esprit, outre qu'elle complétera l'image que nous nous sommes faite de M. Sorel, aura surtout pour intérêt de montrer par quels moyens généraux il s'est dégagé de lui-même et quels enseignements durables il nous apporte. Bref, nous allons chercher à définir, puis à caractériser son influence.

La meilleure des introductions à une étude générale du sorélisme est sans doute la lecture des *Illusions du progrès*. C'est là que l'on saisit sur le fait les démarches de ce curieux esprit. On connaît la thèse fondamentale de l'ouvrage : en contrôlant les origines de l'idée de progrès, on s'aperçoit qu'elle fut élaborée au XVIIIe siècle par des vulgarisateurs de bas étage à la solde d'une minorité jouisseuse. Cette simple phrase nous laisse entrevoir tout un monde. Jusqu'à M. Sorel [1], on rendait compte des idées surtout par les idées, pour mieux dire on

1. J'exagère sciemment. Je veux dire que nul n'a appliqué avec plus de rigueur que lui, avec plus d'ingéniosité, avec plus d'ampleur la méthode exposée ci-dessous.

faisait dériver une idée donnée d'une ou plusieurs autres idées antérieures, par voie de conséquence, de mélange ou de perfectionnement. Les diverses idéologies qui avaient régné sur les hommes auraient été parentes les unes des autres et habitantes d'une région quasi supraterrestre. M. Sorel renverse tout cela. Sa critique s'inspire d'autres axiomes où l'on retrouve sans peine la formule spécialisée du matérialisme historique curieusement associée aux doctrines fameuses que Taine élaborait en 1863. Et c'est que les idées sont dans un rapport non seulement étroit mais nécessaire avec la constitution de la société où elles éclosent, c'est-à-dire qu'elles dépendent de la lutte de classes. Dans ce système, une idée n'a plus de valeur personnelle. Traduction impuissante et colorée du devenir social, langage inefficace et spécieux d'une réalité qui se pense en elles sans toujours s'y retrouver, elles s'élèvent comme des nuages brillants et un gazouillis flatteur au-dessus de la terre qui les nourrit et cesseront d'exister quand leur support aura disparu. Cesseront d'exister ? Que non pas. Et c'est ici que M. Sorel nous montre le despotisme cauteleux des idéologies tenaces. Il nous fait voir par mille exemples tous les legs insoupçonnés dont les classes moribondes gratifient les classes victorieuses qui leur succèdent. De là dans la société moderne tant de gestes caducs, tant d'échos clandestins dont il faut révéler la bâtardise. L'idée de progrès fait partie du nombre. Fabriquée au XVIIIe siècle pour une aristocratie dégénérée, elle a usurpé les préoccupations bourgeoises intronisées en 1789 et con-

duit par l'optimisme notre régime à une perte sûre [1].

Une pareille méthode, pour être employée avec succès, requiert chez celui qui en use un ensemble de connaissances peu ordinaire. Elle requiert de lui, notamment, qu'il s'attache aux faits avant tout, et d'abord aux faits d'ordre technique, et nous enseigne par contre-coup combien un écrivain qui n'est qu'écrivain, combien en d'autres termes un homme qui ne vit que dans les idées, par les idées, pour les idées et sur elles, constitue un monstre dans la nature et passera près de la vérité sans la connaître. Il y aurait à ce sujet une belle tirade à écrire sur l'origine sociale des grands hommes et plus spécialement des grands économistes, à commencer par Adam Smith et par Ricardo. Nous nous contentons de l'indiquer. Toujours est-il qu'en ce qui concerne M. Sorel nous ne pouvons pas ne pas remarquer combien sa carrière administrative et son métier d'ingénieur, en multipliant ses rapports avec *ce qui est*, l'ont préparé à désapprendre les idéologies qu'on lui avait inculquées et suscité chez lui l'autodidacte qu'il se plaît à célébrer.

Une pareille méthode en second lieu révolutionne l'examen des sources. Disparus, ces recours aux autorités verbales, disparue cette belle continuité du monde pensant depuis les Babyloniens jusqu'à nos jours ! Ce n'est plus aux similitudes qu'il faut veiller, mais aux dissemblances, aux révolutions,

1. Pratiquement, M. Sorel en tire cette conclusion que le prolétariat doit dès maintenant créer l'idéologie qui correspond à ses besoins et répudier toute compromission idéologique bourgeoise et nobiliaire s'il veut réaliser œuvre qui dure.

aux cataclysmes sourds dont l'histoire est remplie et que nous n'entendons pas. M. Sorel y est extrêmement sensible. Son univers, traversé par des hasards heureux, que l'effort éclairé par le pessimisme a mission de soutenir, d'entretenir et de prolonger, est essentiellement pluralistique. Or, cet univers-là, M. Sorel en a toujours porté l'idée en lui. Bien avant de formuler sa méthode il l'appliquait rigoureusement. Sa foi profonde dans la fréquence et dans la possibilité des révolutions a cette origine instinctive.

N'est-il pas suggestif ce terme de « profane », inséré dans le titre de son premier ouvrage ? C'est que, dès 1889, M. Sorel avait le sentiment qu'il y a pour l'activité humaine des ordres très divers d'occupations et très étrangers les uns aux autres, des points de départ opposés, des buts divergents. Dans son *Système historique de Renan,* il fera de ces incompatibilités ou de ces différences à la fois le cadre d'une philosophie de l'histoire très personnelle et le terrain d'un compromis entre la théologie et la science [1].

Troisièmement : une pareille méthode étant donnée, c'est-à-dire une fois découverte, l'armature protectrice et parente d'une idéologie quelconque, cette idéologie en quelque sorte doit cesser d'exister pour le penseur combatif. A-t-on idée de partir en guerre contre un épiphénomène ? A-t-on idée aussi d'accourir à sa rescousse ? Non, une idéologie ne

1. Le même état d'esprit *différenciateur* se retrouve partout chez lui, mais voir spécialement : l'*Eglise et l'Etat, les Socialismes nationaux.*

se combat qu'à travers les forces masquées, lointaines ou honteuses qui font tout son appui. Ces remarques, croyons-nous, jettent une certaine lumière sur l'évolution de M. Sorel, ses sautes brusques, ses détours, ses manœuvres obliques.

Il est temps désormais de conclure et nous demandons en quoi et comment la philosophie sorélienne déborde le cercle assez rébarbatif où elle est née pour affecter une région beaucoup plus séduisante et beaucoup plus vaste. La deuxième partie de notre étude nous a montré son ressort qui est l'héroïsme. Je cherche un second mot pour concrétiser l'allure que prend cet héroïsme en quête d'incarnation, et je ne le trouve pas. Disons, pour expliquer notre pensée, qu'en présence d'un *donné* quelconque, M. Sorel, par voie de description, tâche d'en saisir l'essence historique, d'en pénétrer le dernier réduit et ainsi parvenu au cœur de la place, ne veut plus savoir autre chose. En tout il flaire d'abord la différenciation maximale, l'individualité irréductible. *Vers l'héroïsme par le conflit des hétérogènes*, voilà une devise qui lui conviendrait assez.

S'il a en effet quelque chose en horreur, ce sont les nuances, les dégradations, les atténuations quelles qu'elles soient. Il ignore les crépuscules et les aubes et ne vit à son aise qu'au jour tranchant de midi. Le socialisme devient avec lui la plus folle aventure du plus hypothétique des extrémismes. Sans doute. Le catholicisme, dépouillé chez lui de ses mille attributs, devient une quintessence prodigieuse, à déguster seulement dans la plus fermée, la plus étroite et la moins apostolique des cha_

pelles. Cela est vrai. Mais quintessence, extrémisme, individualité, différenciation, élite, c'est du sorélisme intégral. *Par l'héroïsme et par l'hétérogénéité M. Sorel est le grand excitateur du monde moderne.* C'est par l'héroïsme et par l'hétérogénéité qu'il a parcouru sa route bizarre, sa route aux zigzags gigantesques, à la fois dociles et rebelles aux attractions de l'ambiance, plus dociles à la fois et plus révoltés que n'importe quels autres, à la fois d'une rapidité prodigieuse dans l'obéissance et d'une pertinacité inouïe dans leurs rébellions. Tel est l'exemple qu'il prodigue, un exemple de force et d'énergie qui donne toujours ses raisons et ne ménage pas ses appels. Si je ne reculais devant une image inconvenante, je le comparerais volontiers à ces *aficionados*, qui, bien assis dans leur *delantera de grada*, encouragent de leur clameur *toros* et *toreros*, dans l'espoir d'un beau combat et d'une grande victoire. Pas de roueries. Et frappez au cœur. Le héros sorélien, qu'on le sache, ne réside pas uniquement parmi la plèbe. Il se trouve partout où n'entre pas la lâcheté, c'est-à-dire sur toutes les cimes et dans toutes les avant-gardes. *L'Action française* ne s'y est pas trompée.

Une lettre fort curieuse, que je traduis ici de l'italien, corrobore singulièrement cette manière de voir. Introduit en Italie sous le patronage de l'insigne Benedetto Croce, M. Sorel y jouit d'une popularité que la France ne lui accorde pas. Les Italiens cultivés suivent avec passion ses moindres gestes et l'on pense si, en 1910, la nouvelle que M. Sorel, syndicaliste et révolutionnaire, allait collaborer à

une revue traditionaliste, suscita des commentaires et des cancans. Labriola, l'enfant terrible du socialisme péninsulaire, n'avait pas encore prêté sa plume à *l'Idea Nazionale*[1]. Aussi les syndicalistes italiens s'effarouchaient-ils à qui mieux mieux. Pour couper court à ce tapage, M. Sorel adressa, sous forme de lettre, la déclaration suivante à M. Lanzillo, son traducteur ordinaire, lequel la fit paraître dans le *Giornale d'Italia*[2]. La voici :

Cher camarade — ... Nous avons été forcés d'ajourner la publication de la revue (*la Cité française*, dont nous avons parlé plus haut), au 1er décembre... Ce contretemps nous a été très désagréable, car on commence déjà à nous attaquer. Certains disent que j'ai grand tort de m'associer à des monarchistes, comme si une revue devait toujours être une œuvre de parti ; mais en France on n'est pas capable, spécialement dans la classe ouvrière, de comprendre les choses autrement ; c'est une des raisons pour lesquelles les ouvriers instruits restent soumis à la domination intellectuelle de la démocratie : un ouvrier instruit se croit obligé de ne lire que ce qu'écrivent des gens acquis aux idées avancées ; les frivoles discours de l'Évolution restent pour eux des dogmes et les événements de la Révolution apparaissent toujours comme des légendes héroïques ; personne ne peut s'opposer à la préoccupation dominante de sauver la libre-pensée menacée par l'Eglise. Naturellement, la Maçonnerie tire grand parti de cet état d'esprit.

Je cherche à faire comprendre à mes critiques que les études spécifiquement socialistes ne forment pas la partie la plus considérable de mon œuvre et que j'entends

1. Il est juste de remarquer que le parti nationaliste italien, fondé en 1910 par Enrico Corradini, et dont *l'Idea Nazoniale* est l'organe, se place beaucoup plus à gauche que le nationalisme français.
2. 20 novembre 1910.

maintenant me consacrer à ces études étrangères au socialisme et qui m'ont toujours préoccupé.

Il est vrai que la libre recherche devient de plus en plus impossible en France, mais je n'ai jamais accepté de joug intellectuel et ce n'est pas maintenant que j'en subirai un.

La mission du philosophe est de voir et de comprendre les mouvements qui lui semblent importants, il n'est pas obligé pour cela de prendre parti pour les hommes qui font le mouvement. J'ai écrit sur des questions religieuses sans appartenir à l'Eglise, mais je ne vois pas pourquoi il faudrait être catholique pour comprendre le catholicisme et en parler avec le sérieux que le sujet comporte.

On me reproche d'avoir signalé la renaissance du patriotisme après avoir dit que le syndicalisme que je défends est antipatriote, mais ce sont deux faits également certains qu'il faut bien reconnaître.

Pour bien juger, il faut se mettre dans le mouvement et acquérir pour lui une sympathie intellectuelle ; sans cela on ne pourrait aller au fond des choses : notre culture universitaire nous permet cet effort, de même que la culture actuelle des architectes leur permet d'être, suivant les cas, des hommes de la Renaissance, ou de la période gothique ou de la période égyptienne, etc., etc. C'est seulement la détestable éducation démocratique qui nous empêche de voir cela, elle subordonne la pensée à une tactique qui a pour but de conquérir l'État ; pour cela, il faut appartenir à un parti, et quand on appartient à un parti on ne doit rien voir en dehors de ce que le parti a intérêt que ses membres voient. Ne vous semble-t-il pas ? Je vous salue, etc.

Cette lettre-programme nous aide à comprendre une foule de choses, celle-ci entre autres, que M. Sorel ne s'abandonne jamais. Toujours énigmatique et réservé, contrôleur des idées-forces et propagateur du maximum de tension, toujours fugace et instable, tel il nous apparaît jusqu'au fond de ses

confidences ! Eh quoi ! Serait-ce un rêve ? Le Sorel individualiste, puis le Sorel socialiste, puis le Sorel syndicaliste et traditionaliste ne seraient-ils que des attitudes de veilleur et de curieux ? Problème insoluble, mais dont la donnée nous permet de comprendre avec plus de sécurité qu'auparavant la facilité avec laquelle, durant ses promenades philosophiques dont le parcours coïncide avec les failles les plus critiques et les plus périlleuses de la société comme de la pensée modernes, M. Sorel s'est arraché tour à tour aux prises que les événements avaient sur lui.

Il a exercé, quoi qu'il en soit, une influence magistrale sur quelques esprits d'élite : Péguy (lequel lui doit ses idées sur la technique et peut-être sur la « mystique »), Georges Valois et Édouard Berth (chez qui l'enseignement sorélien s'est notamment battu avec force contre l'anticléricalisme). M. Paul Bourget lui-même a emprunté à ses *Réflexions* la thèse féconde de *La Barricade*. *L'Action française* enfin l'a adopté pour un de ses maîtres du dehors. Ce sont là des titres et des signes. Titres certains, mais signes équivoques. Car enfin, dans un sens et si je l'entends bien, le sorélisme dit à tous : « Soyez ce que vous êtes, le plus âprement possible. Pas de transactions avec votre esprit. Qui se réunit se confond. Ressemblez à vous-mêmes et à ceux qui vous ressemblent, de plus en plus, et ne reculez pas devant votre énergie. » Il dit cela, le sorélisme, mais qui l'a entendu ?

Les socialistes ? les syndicalistes ? Ils font la sourde oreille. Ce sont les gens de droite qui profi-

tent de la leçon. En conclurons-nous que l'énergie se déplace et délaisse les puissants du jour, présage de leur discrédit ? Peut-être. Il y a une mélancolie dans ce peut-être : « Je n'aurai pas de disciple », a déclaré M. Sorel. En tout cas, il n'en aura point qui poursuivront une tâche identique à la sienne. Mais la renaissance actuelle des particularismes et des volontés, et, parmi elles, de la volonté de culture, peut le revendiquer pour un de ses auteurs.

Faire cette constatation, de même que repérer les influences de M. Sorel, c'est reconnaître une fois de plus que son enseignement profite surtout à la droite et peut-être ne pouvait-il profiter qu'à elle. Qui dit culture dit tradition, au moins à l'heure qu'il est. Déjà dans son *Apologie pour notre passé* M. Daniel Halévy remarquait combien, dans les vingt années qui précédèrent l'affaire Dreyfus, la réflexion française travaillait toute pour la tradition. Le tumulte dreyfusard a pu déranger ce travail, il a pu l'interrompre, il n'a pas pu le compromettre. L'orage passé, le labeur continue et c'est de plus en plus vers une dérivation à droite de toutes les énergies modernes et contemporaines que nous assistons chaque jour. De même que Proudhon, de même que Stendhal, — qu'il exècre, — M. Sorel n'a pu échapper à ce glissement ; ses idées y échapperont encore moins que lui. On dirait qu'à certaines époques tout concourt vers un même but, à commencer par ce qui s'en éloigne. Destinée bizarre d'une doctrine de subversion que de contribuer pour partie au rachat du traditionalisme et peut-être à la résurrection d'un idéal nettement, résolument et fièrement bourgeois.

Ce résultat qui n'est pas fatal, mais qui reste grandement possible, frapperait davantage l'esprit public si l'œuvre de M. Sorel n'était prisonnière de son piédestal. A part les *Réflexions sur la violence*, qui comportent une large diffusion, presque tous ses autres écrits n'intéressent, par leur appareil, que des spécialistes, qui, d'autre part, n'ont cure de son enseignement. Je m'explique. Dès qu'il entre dans une spécialité et dans la mesure où il la pénètre jusqu'au fond (posture où nous l'avons laissé), M. Sorel en sort aussitôt. En d'autres termes, ses conclusions ne sont pas de l'ordre de ses recherches ou plutôt elles ne sont pas sur le même plan qu'elles. Il a fait de l'histoire, de l'économie et de la sociologie, et il n'est à proprement parler ni un historien, ni un économiste, ni un sociologue, mais un philosophe, que dis-je ! un ami de la Sagesse et des Muses. C'est un désavantage qu'on ne peut nier. L'esprit humain adore les classifications routinières que les procédés soréliens déroutent.

Ainsi donc l'impression de trouble et d'embarras que l'être même du sorélisme nous a procurée de prime abord nous poursuivra jusqu'au bout. Pour tout dire, nous ne nous sentons pas en sécurité avec lui. Il dérange nos habitudes, change le clavier sans nous prévenir, se retourne sur nous à brûle-pourpoint, refuse de marcher à notre pas et s'éclipse au moment même où nous croyions le saisir.

Le public n'aime pas ces surprises désagréables. Ce qu'il aurait aimé, le public, c'est quelque noble traité, garanti par la Sorbonne, comme le *Culte des héros*, quelque satire forcenée, présentée par

des esthètes, comme la *Généalogie de la morale*, quelque drame suivant la formule, tel que *Solness le Constructeur* ou *la Barricade*. En écrivant *la Barricade*, M. Paul Bourget a fait preuve d'un instinct extraordinaire et révélé ce qu'aurait pu être le sorélisme triomphant, c'est-à-dire une très forte manifestation littéraire en même temps qu'un système et qu'une philosophie. La cosmogonie de M. Sorel rend au hasard un hommage plus que méritoire ; car le hasard l'a mal servi. Il l'a retardé outre mesure dans l'établissement de sa doctrine, il a prêté à cette doctrine un porte-voix qui l'assourdit.

De là tant de gaucherie dans cette œuvre sorélienne qui est si grande, d'une grandeur sauvage et agreste, toute en abîmes et en sommets, monde caverneux où résonnent les oracles de Trophonius, création titanesque et mal dégrossie qui attend ses Olympiens. L'impression qu'elle nous fait à l'heure actuelle a bien des chances, du reste, d'être sinon fausse, du moins très fautive. Elle participe, en effet, de trop près à la croissance philosophique, économique et nationale pour comporter une autre sorte de jugement que celle qu'on réserve d'habitude aux ensembles historiques et dont le recul est la condition primaire. L'heure n'est pas venue de l'apprécier, sauf à ne l'apprécier que sous les réserves les plus expresses. Plus que tout autre, elle a besoin d'être digérée par les événements et par les hommes ; car enfin, pour ne citer que cet exemple et ne faire que cette hypothèse, si jamais une révolution syndicaliste supprimait, rénovait ou bouleversait l'État, j'imagine que le nom de M. Sorel, le

cataclysme une fois consommé, rendrait aux oreilles des survivants un son tout différent de celui qu'il a aujourd'hui, proféré dans la paix des bibliothèques ou l'animation légère des colloques. Autrement dit, l'œuvre sorélienne, engagée qu'elle est dans la sensibilité humaine, dépend, pour se classer, des avatars de cette sensibilité même [1]. Elle constitue dans le cours de la pensée française une phrase qu'on ne peut arracher à son contexte.

A quoi bon, dès lors, faire ressortir en elle des déficiences qui peut-être n'importent pas ? A quoi bon signaler son parallélisme donquichottesque d'une pensée sublime, ayant foi dans sa témérité, sûre des hauteurs où elle se meut, et d'une expression captive des ornières terrestres, cahotée et tâtonnante dans des chemins injurieux ? A quoi bon reprendre ces chemins, fermer le cycle de leurs étapes et déplorer, ce faisant, tant de forces perdues à poursuivre tant de chimères ? A quoi bon ?

Mais n'est-ce pas, au fait, la besogne du critique, ces inutilités ? En face du créateur le critique est à la fois très puissant et très débile ; et cette force et cette faiblesse qui sont les siennes ont une direction opposée à celles du créateur qui les provoque. Le critique manie et maîtrise du dehors — courant le risque d'apercevoir ce que le créateur n'a pas vu — ce qui a surgi du dedans, — un dedans qui lui sera toujours opiniâtrement fermé. Amie de l'ombre et des soudainetés, incapable de rendre compte de ses voies, la création gît à la merci du critique, lequel prend son temps et ses aises, choisit sa place,

1. Les bolchevistes ont ouvert des *Cercles Sorel*.

isole ou rassemble tour à tour ce que la nature a joint ou dispersé, fabrique à loisir des cadres ou des perspectives.

Mais par un retour qui ruine les velléités superbes de la critique, ces loisirs d'attitude et de procédés, dont elle est si fière et pour ainsi dire si coquette, l'établissent dans une position servile, car elle ne peut reconstruire qu'à petits morceaux l'unité créatrice qu'elle a brisée. C'est Hamlet, prince de Danemark, qui joue avec le crâne de César et fait le récolement de cendres augustes.

En face du public, la critique exhibe le même mélange de prestance et de sujétion. Fille de la peur, cette peur sacrée qu'inspirent les chefs-d'œuvre, elle fournit à l'esprit humain les voies d'accès qu'il désire, le rompt peu à peu à l'audace et le quitte plus grand qu'elle ne l'avait pris, après avoir tenté pour son compte l'anxieuse épreuve et y avoir réussi. Fille de l'admiration, elle court aux hésitants, les entraîne et les subjugue par tous les moyens dont elle dispose, et qui, de l'intelligence au snobisme, plongent dans toutes les parties de l'être.

En soi, toujours humble et grande, elle constitue une réflexion et une découverte, c'est-à-dire un parasitisme et une autonomie. Elle est le médium utile sinon indispensable entre l'auteur et les dehors de son œuvre de même qu'entre cette œuvre, les autres œuvres et le public sédentaire. A l'un comme à l'autre, la critique présente ses rapports et permet des confrontations : elle forme pour eux tous une espèce de tissu conjonctif, porteur de vie et de nou-

velles. C'est avouer ses limites, qui sont précises, mais reconnaître son champ qui est immense. En d'autres termes, elle prolonge dans le social le créateur qui plonge dans la nature. On sait ce que Racine, ce que Molière doivent à Boileau, l'esprit critique le plus ferme que le monde ait connu. Et qui nierait les enrichissements qu'un Gœthe, un Coleridge ou un Lessing ont procurés à Shakespeare et à Homère, j'entends par là leurs œuvres et les sentiments perfectibles dont elles nous affectent.

C'est d'avoir méconnu ce champ et ces limites qui inspire à Renan l'idée impie de recourir à de bons manuels de la littérature comme à un succédané des textes. Comme si un conservateur de musée, même érudit, pouvait tenir lieu de chefs-d'œuvre ! Comme si le parfum remplaçait jamais la liqueur ! Comme si une avenue pouvait devenir sa propre fin ! Idée impie, je le répète, et qui n'est pas moins offensante pour les auteurs qu'elle anéantit que pour la critique, dont elle croit faire l'éloge en supposant que ces descriptions tueront tout désir d'original.

Ces remarques étaient nécessaires pour deux raisons, deux raisons qui d'ailleurs s'entremêlent et réagissent : la première c'est qu'en présence d'une invention originale comme l'invention sorélienne la critique est obligée de multiplier ses mines et ses sapes ; la seconde c'est qu'une fois la forteresse réduite et la capitulation signée, la critique, en voyant sortir la garnison sorélienne, éprouve la dernière de ses surprises en se retrouvant elle-même sous son uniforme. Et voilà qui situe peut-

être l'œuvre énigmatique de M. Sorel. Il a passé toute sa vie à faire de la critique, mais de la critique affirmative et créatrice.

Ich bin der Geist
Der stets verneint,

« Je suis l'esprit qui toujours nie », déclarait Méphistophélès. En détournant quelque peu le sens du mot allemand, M. Sorel pourrait dire :

Ich bin der Geist
Der stets *bejaht*

Il est l'esprit « qui toujours dit oui ». Il dit oui à toute l'existence, à tous les efforts, à toutes les réalités, à toutes les grappes et à tous les fruits. Sa compréhension est constructive et sa réflexion agissante. Il nie mais en affirmant. Pour délimiter, il enferme ou recouvre ou absorbe, mais ne rogne pas. S'il supprime, c'est pour remplacer. Autant et plus que la physique du XVII[e] siècle, il a l'horreur du vide et de ce rivage morne où le négateur s'assied devant la plénitude qu'il dépeuple. Et c'est peut-être à cela qu'est due la qualité du plaisir que nous éprouvons chez lui, plaisir de se sentir entouré d'êtres et de choses à foison, venus là on ne sait d'où, qui discutent à qui mieux mieux de leurs intérêts et mélangent leurs plumages et leurs rameaux, et d'entrer dans chacun de ces ouvrages comme dans autant d'arches de Noé. En d'autres termes, la critique de M. Sorel est une critique qui se dépasse elle-même par les deux bouts, d'abord en participant de la nature dont les forces brutales et indomptées la parcourent de part en part, et puis en réalisant par avance et pour son compte les

résultats de ce travail discursif de confrontation qu'elle a pour but ordinaire de produire chez les autres, — comme une poste idéale qui serait en même temps je ne sais quelle *clearing-house*.

Esprit bizarre et carré, lourd et subtil à la fois, dur et capiteux, plus qu'indigène, né de la terre, que vous êtes rare et insoupçonnable ! Cette *Soliditæt* impassible, que Gœthe saluait dans les anciens, revit en vous, mais passionnée et nébuleuse, suspendue entre ciel et terre et pleine de chants, comme la Cité des oiseaux. Par tous vos mouvements, vous éludez nos tristes pièges et tout ce que vous touchez se transforme. Là où vous êtes passé l'atmosphère prend une teinte plus riche et la matière s'enorgueillit, comme d'être soudain jetée au creuset de Nicolas Flamel, alchimiste et bon Français. Rénovation, don magistral qui vous « suit et trace » comme une eau de jouvence qu'on n'épuise pas. Non, il n'avait pas tort ce sympathique abbé de province qui, louant Péguy, l'autre jour, d'avoir révélé pas mal de jeunes, comme on dit, vous citait — et en bonne place ! — parmi les jeunes révélations. Un peu de lecture l'écartera de cette idée, mais beaucoup l'y ramènera.

Et c'est sur ce trait que je termine. M. Sorel est un jeune, envers et malgré tout, il est un professeur de Jeunesse.

1914.

CHAPITRE II

NOTE SUR LA VIE ET LE BOLCHEVISME DE GEORGES SOREL

La vie de Sorel, où les événements se comptent, ne manque pas d'enseignement. Par excellence, c'est une vie bourgeoise. Il l'a résumée lui-même.

Le 20 février 1910, il écrivait, en effet, de Paris, à Lanzillo cette lettre qui sert de préface au *Giorgio Sorel* de la collection *Uomini e tempi* de la *Libreria editrice romana* et que je traduis de l'italien :

Ma biographie tient en quelques lignes : je suis né à Cherbourg, le 2 novembre 1847 ; j'ai fait mes études au collège de cette ville, sauf un an que j'ai passé au Collège Rollin, à Paris ; j'ai été à l'École polytechnique de 1865 à 1867.

En 1892, j'ai laissé le service des Ponts et Chaussées[1] sitôt que j'ai pu le faire honorablement, c'est-à-dire quand j'eus été décoré (la Légion d'honneur est un brevet de loyaux services pour tous les fonctionnaires d'un certain rang) et nommé ingénieur en chef. J'aurais pu demander la faveur (qu'on accorde à tous les fonctionnaires des Ponts et Chaussées) de rester en congé illimité, ce qui m'aurait permis de conserver mes droits à la retraite, mais vraiment j'ai préféré ne pas demander de faveurs à personne et j'ai donné ma démission.

1. Ses fonctions d'ingénieur conduisirent M. Sorel principalement en Algérie et en Catalogne.

Deux de mes livres (*Saggi di critica* et *Réflexions sur la violence*) sont dédiés à ma femme ; je veux dire que ma femme fait partie de mon existence d'écrivain socialiste : elle a été pour moi une vraie compagne, toujours pleine de courage et d'honneur. Je l'ai perdue en 1897 et dès lors je peux dire que j'ai travaillé pour élever un monument philosophique digne de sa mémoire ; son souvenir me soutient aux heures de découragement.

C'est en pensant à elle que j'ai écrit les phrases suivantes dans un article sur Rousseau [1] : « Heureux l'homme qui a rencontré la femme dévouée, énergique et fière de son amour, qui saura toujours lui rendre présente sa jeunesse, qui empêchera son âme de plier et saura lui rappeler à tout moment les devoirs de sa condition et peut-être lui révéler son génie ! C'est ainsi que notre vie intellectuelle dépend en grande partie du hasard d'une rencontre. Pour comprendre Rousseau, il faut songer à son union... Le choix de la compagne est un des actes où se manifeste le mieux la psychologie profonde d'un homme. »

Depuis sa mort, j'ai vécu à la campagne [2], avec un de ses neveux, qui est marié et père de famille.

En 1895-97, j'ai beaucoup travaillé au *Devenir Social* que j'avais fondé avec Lafargue, Deville et Alfred Bonnet ; je faisais bien un tiers de la revue en articles et comptes-reudus. J'ai été administrateur de l'*École des Hautes Études sociales*, qui avait été fondée sous la présidence de Duclaux. J'ai quitté ces fonctions en 1906, parce qu'il m'apparaisait dangereux pour cet établissement que son administrateur publiât les *Réflexions sur la violence* ; cette école est, en effet, subventionnée par l'État. J'avais aidé Lagardelle de ma collaboration quand il fonda *le Mouvement socialiste*, en 1899 ; mais je laissai subitement cette revue quand j'y aperçus des jeunes gens qui s'agitaient seulement pour se faire remarquer. J'en suis resté

1. Dans *le Mouvement socialiste* de juin 1907.
2. A Boulogne-sur-Seine, dans une petite maison entourée d'un jardinet.

longtemps éloigné, jusqu'à ce que Lagardelle parût vouloir adopter une ligne de conduite sérieuse et, en 1906, j'ai repris ma collaboration au *Mouvement* tandis que je publiais dans votre *Devenir* la première édition des *Considérations sur la violence*; je supposais que Lagardelle considérerait la portée des thèses que j'exposais en Italie et suivant la voie que j'indiquais; mais il n'a pas osé le faire, entouré qu'il était par des jeunes gens ambitieux et sans grands scrupules. Ils le persuadèrent de se présenter aux congrès comme chef d'un prétendu groupe syndicaliste. Grâce à cette union, ces politiciens prirent de l'importance auprès des chefs de la *Confédération du Travail* et peut-être ont-ils été pour beaucoup dans la détermination de la crise de l'organisation ouvrière en France. A la fin de 1908, je m'aperçus qu'il y avait autour de Lagardelle bien des politiciens qui désiraient que moi et Berth leur laissions le champ libre. Nous partîmes, en rompant tous rapports avec ce groupe.

Mon étude sur Sorel, postérieure de quatre ans à cette lettre (et à l'essai qu'elle prépare et que j'ignorais alors), se réfère à un Sorel assez différent de celui que connut surtout Lanzillo ou qui prévaut aujourd'hui. Terminant ses confidences à son traducteur italien, Sorel lui déclarait : « Pour le moment, je suis très découragé. »

Ce découragement devait disparaître dans la mesure où Georges Sorel allait découvrir, dans le nationalisme, un agent possible de rénovation sociale, par l'intermédiaire d'un bouleversement politique, dont notre régime eût fait les frais. Cette ferveur ne trouva pas de disciple. En 1914 déjà, et lassé derechef, Sorel retournant à sa jeunesse comme à un élixir, préparait lentement et solitairement la publication d'un recueil d'articles anciens

où ses diverses convictions socialistes attestaient à la fois sa malechance et sa bonne volonté.

Survint la guerre. Sorel reprit courage. Toujours fourni en mauvais augures, il distingua de bonne heure, et puissamment, une bonne moitié des catastrophes à survenir : « Le tsar, me disait-il en 1916, finira sur la potence. » Et il entrevoyait de très vieilles choses qui allaient renaître.

L'expérience bolcheviste rallia immédiatement ses émotions proudhoniennes et son eschatologie marxiste. Amateur de logique et de coups, il célébra en Lénine le géomètre fougueux, que ni Platon ni Héraclite n'eussent peut-être désavoué. Ajoutant quelques mots de feu au volume, dont la longue introduction, datée de 1914, devait initier les races futures aux détails de la décomposition contemporaine, il éleva au milieu de la stupéfaction de ses amis d'hier, son hymne brutal et naïf à la gloire de la folie mongole. Les *Matériaux pour servir à l'histoire du prolétariat,* qui parurent en 1918, changeaient de ton et de portée ! Ils modifient peu de choses aux grandes lignes de sa physionomie.

Telle quelle, cette physionomie d'homme d'étude, cette stature de grand méditatif, toujours penché sur l'histoire la plus violente, mais à la façon d'un abonné, que nulle catastrophe n'arracherait à son fauteuil de balcon, laisse pensif. Que se passe-t-il dans l'extrême arrière-fond du contemplateur ?

Il y a bien des solutions possibles à cette « question Sorel ». Je la résoudrais volontiers en admettant, chez lui, une transposition motrice de l'his-

toire dans la politique et *vice versa*. On exprimerait la même idée en disant qu'il regarde la politique avec des yeux d'historien et l'histoire avec des yeux de politicien. Il explique volontiers les événements de l'extrême passé par des potins très analogues à ceux qui papillotent autour d'un Wilson ou d'un Briand. Par contre, il réclame des entreprises politiques une envergure et une puissance informatrice qu'on n'accorde guère qu'en histoire et aux causes massives. Lénine l'intéresse à titre de catastrophe, un peu à la façon d'Attila. De l'un comme de l'autre dérive un nouvel ordre de choses et cela, M. Sorel, à force de l'espérer vainement des combinaisons ministérielles, voire des réformateurs politiques, leur en sait tellement mauvais gré qu'il réserve toute son affection pour les *héros* que les solutions gigantesques et pures n'effraient pas.

Une pareille attitude marque un dédain suprême pour cette *sapientia pedestris*, chère aux Horaces politiciens. Ce qui surprend alors, c'est de trouver une alliance étroite entre cet enthousiasme pour les catastrophes créatrices et un esprit de prudence bourgeois, très accentué dans tout ce qui, chez lui, concerne la tactique intellectuelle. Examinées de très près, ses grosses brutalités font figure d'appeau ou de trompe-l'œil. Ce n'est pas elles dont il se soucie. Combien plus lui tiennent à cœur certains tourments d'esprit qu'il excelle à provoquer en silence, sournoisement dirais-je, par des sous-entendus ou, plus communément, par des ratiocinations qu'il tronque soudain, au moment précis où notre pensée, enfin déliée par son manège,

quitte sa main et court seule au but. On dirait alors qu'il s'assied, considérant comme superfétatoire et voyante, la démonstration d'un mouvement qui désormais se réalise fort bien sans cérémonie. Dans tout son œuvre, la part de l'inexprimé, de l'évocateur, de l'entrevu est immense. Elle tient probablement la première place dans ses préoccupations intimes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT VINGT
PAR
L'IMPRIMERIE NORBERTINE
A ROCHEFORT-SUR-MER
POUR
LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3
PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon, Paris Ve

CATALOGUE GÉNÉRAL

PAR NOMS D'AUTEURS

			Prix 1er janvier 1921
3	Mme ADAM. -	L'Heure vengeresse des crimes bismarckiens	5 fr. »
6	MARIUS ANDRÉ. -	Guide psychologique du Français à l'étranger	5 fr.
7	NEL ARIÈS. -	Le Sillon et le mouvement démocratique	5 fr. »
7	AVENTINO. -	Croquis romains	5 fr. »
7	—	La Doctrine de Léon XIII	3 fr. 50
8	—	Le Gouvernement de Pie X	5 fr. »
3	JACQUES BAINVILLE. -	Bismarck et la France	7 fr. »
3	—	Comment est née la révolution russe	2 fr. »
6	—	Comment placer sa fortune	7 fr. »
6	—	Les conséquences politiques de la paix	7 fr. »
3	—	Le coup d'Agadir et la guerre d'Orient	*(épuisé)*
3	—	L'Histoire de deux peuples	7 fr. »
3	—	L'Histoire de trois générations	7 fr. »
3	—	Louis II de Bavière	7 fr. »
3	—	Two histories face to face	5 fr. »
3	H. DE BEAUMONT. -	Tableau généalogique de la Maison Capétienne	*(épuisé)*
8	ANDRÉ BEAUNIER. -	Figures d'autrefois	5 fr. »
8	C. BELLAIGUE. -	Echos de France et d'Italie	5 fr. »
8	—	Pie X et Rome	5 fr. »
8	—	Propos de musique et de guerre	5 fr. »
8	R. P. DOM BESSE. -	L'Eglise et les libertés	5 fr. »
8	—	Les religions laïques	5 fr. »
11	BONALD. -	Considérations sur la Révolution française	5 fr. »
5	Gl BONNAL. -	Voyage d'histoire militaire de Monseigneur le Duc d'Orléans en Bohême	3 fr. 50
11	Mme MARTHE BORÉLY -	L'Appel aux Françaises	3 fr. »
5	C. DE BOURCET. -	L'Art de la guerre et le Colonel Grouard	3 fr. 50
8	H. DE BRUCHARD. -	Petits mémoires du temps de la Ligue	3 fr. 50
3	BURKE. -	Réflexions sur la Révolution française	7 fr. 50
5	Gl CANONGE. -	Jeanne d'Arc guerrière	2 fr. »
4	E. CAVAIGNAC. -	Esquisse d'une Histoire de France	15 fr. »
11	H. CELLERIER. -	La Politique fédéraliste	3 fr. 50

12 Cte DE CHAMBORD. - La Monarchie française .... 5 fr. »
(Cte de Paris, Duc d'Orleans)
— — (relié toile)... 7 fr. »
8 Mlle HENRIETTE CHARASSON. - Attente.................. 3 fr. 50
8 DANTE. - L'Enfer.................................. 25 fr. »
12 LÉON DAUDET. - L'Avant-Guerre..................... 6 fr. 50
12 — Une Campagne d'Action Française...... *(épuisé)*
12 — La Guerre totale........................ 5 fr. »
8 — L'Hérédo................................ 6 fr. 50
8 — Le Monde des images.................... 6 fr. »
12 — Hors du joug allemand.................. 5 fr. »
12 — Le Poignard dans le dos................. 5 fr. »
Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux, de 1880 à 1908 :
Un volume comprenant : *Fantômes et Vivants. Devant la Douleur. L'Entre-deux-Guerres. Salons et Journaux*..... 25 fr. »
8 — I. Fantômes et Vivants................. 7 fr. »
8 — II. Devant la Douleur.................. 7 fr. »
8 — III. L'Entre-deux-Guerres.............. 7 fr. »
9 — IV. Salons et Journaux................. 7 fr. »
9 — V. Au temps de Judas.................. 7 fr. »
12 HENRI DAVOUST. - L'Avenir du soldat français........... 2 fr. »
12 ALEXIS DELAIRE. - Au lendemain de la Victoire.......... 5 fr. »
4 J. DELEBECQUE. - La Première Restauration et les " Fourgons de l'Etranger "................. 1 fr. 50
9 ABBÉ DELFOUR. - La Culture latine..................... 5 fr. »
4 LOUIS DIMIER. - L'Action Libérale et les Elections...... 5 fr. »
4 — L'Appel des Intellectuels allemands.... 2 fr. 50
9 — Bossuet................................ 6 fr. »
9 — Buffon................................. 6 fr. »
9 — Descartes.............................. 6 fr. »
4 — Histoire de Savoie..................... 10 fr. »
12 — Les Maîtres de la Contre-Révolution.... 6 fr. 50
4 — Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France................................. 15 fr. »
9 — Souvenirs d'Action publique et d'Université.............................. 7 fr. »
12 — Les Tronçons du serpent................ 3 fr. 50
9 — Veuillot................................ 6 fr. »
6 Gl DONOP. - Commandement et obéissance. .... 1 fr. »
— Voyage d'Etudes militaires du Duc d'Orléans 3 fr. 50
7 PIERRE DUFRENNE. - La Réforme de l'Ecole primaire..... 6 fr. 50
4 DUTRAIT-CROZON. - Gambetta et la Défense Nationale.... 10 fr. »
5 — Précis de l'Affaire Dreyfus... *(en réimpression)*
4 — Joseph Reinach historien............ 10 fr. »
12 A.-L. GALÉOT. - L'Avenir de la race.................. 5 fr. »
13 — De l'Organisation des activités humaines 12 fr. »
13 — Précis de l'Organisation.................. 6 fr. »
— Les Systèmes sociaux et l'organisation des nations modernes................. 15 fr. »
9 J. GASQUET. - L'Art vainqueur......................... 5 fr. »
9 — Les Bienfaits de la guerre................ 5 fr. »
9 — Les Hymnes............................... 10 fr. »


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 03 06 14 006 0